

LECTURE AU FOYER

MAGAZINE LITTÉRAIRE ILLUSTRE MENSUEL.

No 3



Vol. 1

Avril 1898.



Le Secret d'une Naissance

Administration et dépôt principal chez T. A. LABOURIÈRE,
1877 S^TE-CATHERINE, MONTREAL, CAN.

PRIX : 10 cts. le Numéro - \$1.00 par année.

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL.

Capital souscrit - - - - - \$500,000

DIRECTEURS:

W. WEIR, Président et Gérant général. | E. LICHTENHEIN, Vice-Président.
A. C. S WURTELE, Ecr., GODFREY WEIR, Ecr., F. W. SMITH, Ecr.,
F. LEMIEUX, comptable en chef.

Succursales à Montréal:

Hochelaga.....D. P. RIOPEL, Gérant. | Pointe St-Charles..W. J. E. WALL, Gérant.
Rue St-LaurentAUG. COMTE, Gérant.

Succursales dans la Province de Québec à

Berthier.....NAP. DORVAL,	Gérant.	Longueuil.....L. J. NORMAND,	Gérant.
Chambly.....J. H. LEFEBVRE,	"	MarievilleO. CONSTANTINEAU,	"
Lachine.....J. H. THÉORET,	"	NicoletL. BELAIR,	"
Lachute.....J. D. STEWART,	"	Papineauville C. LESSARD,	"
Laprairie.....J. T. BOURDEAU,	"	St-LaurentO. W. LEGAULT,	"
L'Épiphanie...A. GARIÉPY,	"	Ste-Thérèse...M. BOISVERT,	"

Agents à New-York :

THE NATIONAL BANK OF THE REPUBLIC. LADENBERG, THALMANN & Co.
A Londres : B. de M. A Paris : La Société générale;

La Succursale RUE ST-LAURENT, No 722

prend dépôts d'affaires et d'épargnes et fait la collection du papier dans toute la partie nord de la ville. Correspondance sollicitée.

Musique

Le soussigné fait une spécialité de remplir tous les ordres par la malle sous le plus bref délai et au plus bas prix.

Envoyez 10 CENTS pour recevoir franco un joli morceau valant 30 cts avec une liste spéciale de morceaux à moitié prix. Ces morceaux sont par les meilleurs auteurs

Musique Instrumentale.

Valse Mimosa	C. Kiefert	\$0.75
Good Humor	B. C. Klein	40
Valse des Fleurs	E. Ketterer	75
Valse Théo	E. Plouf	50
Historiette	Ravina	35
The star and stripes for ever	J.P. Sousa	80
Si j'étais Roi	A. Adam	75
DUOS		
Steeple-Chase (galop)	Corbache	75
Barbier de Seville	L. Delosenne	50
Jolis Oiseaux	T. Bissell	70

Musique Vocale.

Va petit mousse	R. Planquette	\$0 30
Adieu	Schubert	35
Chanson d'automne	P. Lacomme	50
Sérénade du passant	J. Massenet	35
Élégie	J. Massenet	25
L'anneau d'argent	G. Chaminade	35
Viens mon bien aimé	C. Chaminade	35
Chanson de Florian	B. Godard	35
Le Papillon et la Fleur	C. Faure	25
Réveil d'un beau jour	F. Aerts	35
Connais-tu le pays	A. Thomas	25
L'amour c'est l'espérance	F. de Suppe	25
Vive la France	E. Lavigne	25

ADRESSEZ TOUTE COMMANDE A

T. A. LABOURIERE, Importateur de Musique

1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

LA LECTURE AU FOYER

MAGAZINE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ MENSUEL.

No 3



Vol. 1

Avril 1898.



Le Secret d'une Naissance

Administration et dépôt principal chez T. A. LABOUIÈRE,
1877 S^T-CATHERINE, MONTREAL, CAN.

PRIX : 10 cts. le Numéro - \$1.00 par année.

DANS CE NUMÉRO.

L'éditeur de la "Lecture au Foyer" se félicite de pouvoir présenter aux lecteurs, un numéro d'un intérêt exceptionnel.

La situation menaçante, amenée à l'étranger, par des événements inattendus, a fourni un thème aussi riche que puissant de développement à l'observation et à la critique du chroniqueur. De même, dans le monde canadien, les entreprises suivies, systématiques et sourdes, chaque fois qu'elles ne sont pas ouvertes, contre nos institutions et notre avenir national, sont revenues, avec une recrudescence, qu'il était d'une actualité incontestable de relever, comme d'en signaler les causes et d'en indiquer le danger.

Mais ce que la "Lecture au Foyer" offre, avec le plus de confiance, au public lecteur et appréciateur des bel-

les choses de l'esprit, c'est une fiction historique et romanesque, intitulée : **LE SECRET D'UNE NAISSANCE**. Rien de plus mystérieux, comme trame, rien de mieux lié, pour un dénouement dramatiquement heureux, enfin rien de mieux écrit, de plus saisissant et de plus émotionnant, n'a encore été, selon nous, présenté à la lecture éclairée.

Ce numéro contient, en plus, deux émouvants récits du romancier des mineurs, M. Bret Harte. Il est émaillé de jolies et délicieuses petites poésies qui, avec la partie solide, en feront, nous l'espérons, un succès encore plus décidé que celui des deux premières livraisons de la "Lecture au Foyer," déjà si favorablement accueillies.

SOMMAIRE

Les Étoiles : Poésie..	Henri Lavedan.
Le Mois Canadien..	
Le Secret d'une Naissance : Feuilleton...A. de Pontmartin.	
Miggles, Récit..	Bret Harte.
L'enfant Prodigue de M. Thompson, Récit...Même auteur.	
La Page aux Larmes..	Paul Bourget.
Poésies..	
Chronique Universelle..	

LES ETOILES

Dès qu'une femme a rendu l'âme,
Murmurant les adieux sacrés,
Dieu prend ses yeux, où nulle flamme
Ne luit, globes d'argent macrés

Où la Mort a tendu ses voiles,
Et les lance au plus haut des cieux.
C'est ainsi qu'il fait les étoiles :
Les étoiles... ce sont des yeux...

Les grands yeux bleus ou noirs de celles
Qui nous aimaient tant toi bas,
Doux rayons, lueurs immortelles
Que le temps ne soufflera pas,

Ces yeux, purs comme une prière,
De loin nous regardent encor.
Jamais ils n'auront de paupière
Nous cachant leur prunelle d'or.

Bénéissons les tristes veilles
Des adorables nuits d'été,
Baignant de leurs clartés pieuses
Les hommes pour l'éternité !

La Mort frappe : ouvrons-lui la porte !
Femme, rends ton âme d'enfant,
Et que ton ange t'emporte
Dans un coup d'aile triomphant !

Vous qui voyez clouer la bière,
Ne pleurez pas, jeunes ou vieux :
Quand deux yeux s'éteignent sur terre,
Deux astres s'allument aux cieux !

HENRI LAVEDAN.

Le mois canadien

Un peuple perd tout autant à la flatterie qu'au dénigrement. L'estimation outrée ou bien la négation perfide de la valeur morale d'un groupe de la famille humaine sont le procédé ordinaire de l'exploiteur et du rival. Et les Canadiens-français ont occupé, dans le passé, ils occupent encore aujourd'hui, une place trop importante, sur ce sol d'Amérique, pour n'avoir pas été et être sans cesse exposés encore, à devenir les dupes ou les victimes de cette spéculation, procédant d'extrêmes opposés.

Nous avons été les dupes, nous le sommes continuellement, de charlatans, qui s'empressent de nous louer, portent aux nues notre patriotisme, nos vertus privées et civiques, célèbrent l'héroïsme de nos ancêtres et la beauté de nos traditions, s'extasient au spectacle de nos gloires passées et se pâment à la contemplation de nos gloires futures — tout cela pour surprendre mieux notre bonne foi et se faire élever sur le pavois, avec nos têtes, pour bouclier. Nous avons été et nous sommes les victimes de gens, qui arrivent sur nos bords ou nous rencontrent ailleurs sur le chemin, ou vivent à côté de nous, jouant des coudes, nous rapetissant et nous méprisant, pour nous refouler de l'autre côté de la route, au midi comme au septentrion. Il n'est pas besoin de particulariser. Les

choses et les hommes, sous nos yeux, en sont la preuve vivante.

Laissons de côté, bien entendu, les nobles exceptions—les grandes figures de notre histoire passée et contemporaine, et de l'histoire passée et contemporaine des nations en rapport avec nous—les hommes d'élite dont le désintéressement patriotique ou l'impartialité de haute envergure nous ont ouvert la voie à de splendides destinées. À ceux-là sont dues la reconnaissance et l'estime de toute la nation canadienne. Nous ne voulons parler que de la flagornerie des habileurs des tréteaux politiques et du mépris calculé des contempteurs étrangers.

Ces deux classes sont également à craindre, et les Canadiens-français doivent avoir d'elles une égale défiance.

Les événements du dernier mois confirment bien cette thèse, toujours hasardeuse à soutenir, parce que l'antique sentence que "toute vérité n'est pas bonne à dire" n'a pas encore perdu son application. Mais enfin, le chroniqueur ne peut se soustraire aux palpables évidences. Ce qui frappe aujourd'hui l'esprit observateur, c'est que nous tendons à servir d'instruments dociles au premier exploiteur venu, par la naïve crédulité qui se développe en nous, à la suite de notre accoutumance à ne penser que par les autres, et par la défiance en nos propres capacités,

résultant de la critique injuste et ennemie de nos institutions, de nos coutumes et de nos moeurs. Nous avons été tant de fois trompés par ceux à qui nous avons trop libéralement donné notre confiance que nous ne sommes plus sûrs, du tout, de notre jugement; nous avons été, et nous sommes tellement en butte aux vexations de races envieuses et jalouses, qui nous vilipendent, que nous semblons perdre de notre assurance, dans la lutte pour notre existence nationale ou notre succès individuel, au milieu du "struggle for life." C'est le temps plus que jamais de réagir contre ces forces délétères, de retremper notre foi en nous-mêmes, dans le souvenir de ce que nous avons été et dans la pensée de ce que nous pouvons être.

Ne fallait-il pas en effet que nous fussions singulièrement préparés à l'exploitation, pour que des aventuriers sans vergogne nous aient tendu avec succès les filets du Brésil, où un grand nombre des nôtres ont laissé leurs os et tant d'autres leurs espérances. Ne faut-il pas que les étrangers aient une bien piètre opinion de notre jugement et de notre façon d'agir, pour qu'il s'en trouve parmi eux, capables de proposer aux Canadiens du Canada et des Etats-Unis, un nouvel exode canadien, mais cette fois au Mexique? Au commencement du mois est tombé, dans les familles canadiennes, et a librement circulé, un prospectus d'une audace et d'une effronterie inouïes.

Qu'on en juge par cet extrait :

"Une colonie de Canadiens-français va incessamment s'établir au Mexique, à 60 milles du Port de Tampico, au bord de la rivière Pamuco, dans un endroit fort sain et sur les

terres les plus fertiles qui soient au monde.

Une compagnie catholique s'est, en effet, constituée dans le but d'attirer le courant d'émigration canadienne vers ce pays privilégié et, pour ce, de fournir aux colons, dans des conditions vraiment exceptionnelles, ainsi qu'on le verra plus loin, les moyens d'une installation facile et durable.

Sous la puissante et sage administration du gouvernement actuel, le Mexique est entré depuis vingt ans dans une voie de paix et de progrès qui en fait sans contredit le pays le plus sûr et le plus laborieux de l'Amérique latine. Il y manque des bras, pour en exploiter les richesses incomparables et faire sortir d'un sol prodigieusement doué des trésors qu'il recèle.

Voilà pourquoi de hauts personnages catholiques, justement soucieux de hâter le brillant avenir qui se lève sur leur patrie, se sont décidés, avec le bienveillant appui du gouvernement, à faire appel à l'esprit d'aventure et d'entreprise des Canadiens-français. Il ne s'agit plus ici d'aller à la recherche de l'inconnu, comme au Brésil, voilà deux ans! Le Mexique est aux portes des Etats-Unis; on y va en quelques jours par chemin de fer ou par bateau à vapeur et à des prix à peu près insignifiants. D'ailleurs les nombreux étrangers de toute nationalité qui sont établis sur tous les points de son territoire sont là pour rendre témoignage des garanties qu'on y rencontre."

Nous n'avons pas le courage de publier tout ce manifeste impudent. Les conditions offertes font l'effet d'un vrai mirage, pour les assoiffés de fortune et de jouissance, dans une douce oisiveté. Seulement, et voilà le revers de la médaille, le bon Canadien qui se sentira

pris du désir d'aller se tailler un domaine, dans les oasis enchamteresses du Mexique, devra préalablement déposer entre les mains des entrepreneurs, ou emporter, pour une destination qu'on lui fera connaître plus tard, une mise de fonds de \$500.

On reste confondu devant une proposition aussi directement adressée à la simplicité d'un public.

Notre bonhomie, si le déplorable fiasco du Brésil se répétait, montrerait conclusivement que nous ne sommes plus qu'un peuple de grands enfants.

* * *

Une compagnie, qu'on décore pompeusement du titre de catholique, s'est constituée pour tourner le courant de l'émigration canadienne vers le Mexique et elle s'engage de donner une part de paradis terrestre aux colons canadiens, qui voudront prendre la route du pays des Incas, des combats de taureaux et du farniente, où l'on vit de spectacles et de régime végétal, au lieu du bon travail, qui donne la force et la vigueur de l'esprit, et même temps que la solidité de l'estomac.

Cette compagnie de colonisation ne nous dit rien qui vaille. Elle nous rappelle trop la compagnie brésilienne, de si triste mémoire, qui, il y a un peu plus d'un an, a réussi, malgré les avertissements des journaux, à faire émigrer au Brésil, des centaines de Canadiens qu'elle a odieusement trompés. Plusieurs de nos malheureux compatriotes sont morts de misère, les autres ont enduré des souffrances indicibles, sur la terre étrangère, et ont eu toutes les difficultés du monde à rentrer dans leur patrie.

Que nos compatriotes soient donc en garde contre ce projet de colonisation à l'étranger. Au point de vue de la salubrité du climat et de la fertilité du sol, le Mexique n'offre pas de

melleurs avantages que le nôtre. Et d'ailleurs, si l'on veut absolument se livrer à l'agriculture et aller s'établir quelque part, sur une terre, pourquoi s'expatrier et surtout se mettre à la merci de compagnies qui n'ont évidemment en vue que la spéculation ? N'avons-nous pas ici, dans notre province, un domaine extrêmement vaste et riche, à notre disposition ? le domaine national, qui est immense. Nos champs de colonisation sont ouverts à tous ceux qui veulent s'y établir, et les colons y trouvent des avantages aussi grands, aussi sérieux que partout ailleurs.

Encore une fois, soyons en garde contre ce projet, insensé et périlleux.

Nous avons encore assez de foi, dans le bon sens du peuple canadien, pour être rassurés contre une seconde édition de la surprise du Brésil. N'importe, le fait seul d'être pris, pour aussi bonne pâte de peuple, n'est pas de nature à augmenter notre prestige. Loin de là, nous en sommes arrivés, par notre prud'homme, par notre habitude d'écouter, bouche bée, tous les faiseurs du dedans et du dehors, à leur panafaire de ces natures, dont on peut se jouer avec impunité.

* * *

Un journal canadien des Etats-Unis publiait ce qui suit, d'autre jour :

"Les Canadiens fixés aux Etats-Unis, sans se vanter de posséder le monopole du patriotisme américain, n'en contribuent pas moins à la gloire et à la prospérité du pays. Tous les jours nous les voyons prendre l'ascendant que leur méritent leur travail et leurs vertus civiques, et, le jour où nous nous serons débarrassés de cette défiance de nous-mêmes qui retarde notre progrès, nous pourrions prouver au monde entier que les Etats-Unis n'ont rien perdu en nous recevant comme ils l'ont fait."

Rien de plus juste. Le jour où les

Canadiens se seront débarrassés de "cette défiance qui retarde leur progrès" ils auront fait un pas de cent coudées vers la brillante place destinée aux braves et courageuses nations.

Cette défiance personnelle est commune à tous les Canadiens. Elle peut être due à un vice de notre éducation première, qui n'aurait pas été assez virile, mais aussi beaucoup aux déceptions que nous a causées notre crédulité native.

Nous avons donc toutes les raisons de reprendre possession de nous-mêmes, de juger, à notre propre luminaire, et d'agir, une fois convaincus, sans faiblesse et sans hésitation.

* * *

Sans la défiance d'eux-mêmes, les Canadiens du Canada et des États-Unis offriraient, malgré la position respectable qu'ils occupent déjà, le beau spectacle d'une nation capable de se faire reconnaître, dans la plénitude de ses droits. Si les Canadiens avaient montré et montraient toujours la fermeté qui convient à leur valeur, nous n'aurions pas eu de question scolaire au Manitoba; nos compatriotes des États-Unis n'auraient pas sur les bras cette odieuse guerre d'assimilation, d'autant plus redoutable qu'elle est entreprise, contre eux, au nom de la religion et l'un patriotisme déplacé. On ne verrait pas aujourd'hui la hiérarchie catholique irlandaise redoubler ses efforts, pour forcer les nôtres à abandonner l'usage de leur langue maternelle à l'église et dans la famille.

Et la vraie manière de tenir notre place au soleil, partout où nous nous trouvons, est de refaire l'aventure dont nous parlait, l'autre jour, un brave canadien de notre connaissance :

"Un de mes amis, dit-il, cultivait une ferme dans la banlieue, s'en ve-

nait à la ville distribuer du lait à ses pratiques. Il avait meigé toute la nuit et les chemins étaient impraticables. Tout à coup il rencontre une voiture conduite par deux hommes. Il se range un peu et laisse la moitié du chemin à ceux qui approchaient. L'un d'eux lui crie en anglais : "Nous voulons tout le chemin !" Le Canadien se range encore, mais ne pouvant risquer de verser sa charge dans la neige, les prie poliment de passer. Alors un des Irlandais—c'en était,—vient prendre à la bride, le cheval de notre homme, qu'il attaque. Celui-ci plus prompt que l'éclair, s'élançe et frappe son adversaire à la face, le renverse sur la neige, puis se tournant vers l'autre lui fait la même opération et lui crie : "A mon tour, je veux tout le chemin !" Et il l'eut.

"Cette petite nouvelle, monsieur, continua le vieillard, contient, dans sa brutalité, une leçon qui peut toujours s'appliquer, quand on a affaire aux Irlandais. Soyons les plus forts et nous aurons tout le chemin."

Voilà la véritable attitude à tenir. Nous voulons la justice, nous sommes prêts à rendre à chacun ce qui lui appartient, mais lorsque l'ennemi voudra nous dépouiller ou nous insulter, oh ! alors, plus de concessions, fusions-nous exposés à y périr. D'autres surgiront et briseront l'obstacle.

* * *

Mais ce qui choque et ce qui irrite davantage notre fierté et notre ambition nationale, n'est pas tant le but que les races absorbantes poursuivent contre nous—notre extinction nationale—que les moyens qu'elles emploient. Quoi de plus lâche que ce dénigrement et cette cabale de diffamation, organisés contre les Canadiens, là où ils sont en minorité. On dirait que ces représentants de la "race supérieure" finissent

par se convaincre de notre infériorité, précisément suivant le degré de générosité dont nous faisons preuve à leur égard. C'est, dans tous les cas, avec une ignorance complète de ce que nous avons donné et donnons aux pays dont nous foulons le sol, qu'ils nous regardent comme une sorte de parias de l'Inde, égarés en Amérique.

* * *

Mais, nous ne méritons pas le sort qu'on veut nous faire.

Nos pionniers ont les premiers jeté la semence de la civilisation, de l'est à l'ouest, dans le nord américain. Nos missionnaires ont allumé le flambeau du christianisme, dans les forêts vierges du Canada, nos pères ont fondé les premières villes et transformé le sol inculte en terre nourricière. Nos pères, dès 1635, bâtissaient le premier collège et les maisons-mères de l'instruction, sur cette partie du continent. De ces premiers établissements sont sortis les Marquette, les Noue, les Daniel, les Brebœuf, les Lallemand, les Bressani, les Jogues et des centaines d'autres héros, parcourant le monde inconnu et sacrifiant leur vie, sur l'autel de l'évangélisation et de la civilisation. Les générations ont succédé aux générations, produisant les hommes les plus remarquables et les mieux doués dont aucun peuple puisse se vanter. Les traces fécondes du passage de nos ancêtres se retrouvent d'un océan à l'autre. Nos universités, nos collèges, nos couvents, nos académies sont les monuments vivants de notre amour du savoir et de lumière intellectuelle. Nos prélats, nos hommes d'État, nos jurisconsultes, nos médecins, nos ingénieurs, nos artistes ont illustré notre nom. Est-il besoin de rappeler qu'à nous appartiennent les Papineau, les Lafontaine, Morin et Cartier, les Chapleau et Laurier, et tant d'autres qui ont donné la pleine

mesure d'un extraordinaire talent et d'aptitudes, hors ligne, dans toutes les branches de l'activité de l'esprit—arts, sciences et littérature.

Un peuple, aussi peu fort en nombre, capable de produire une aussi brillante pléiade, ne peut plier sous l'injuste agression. La défiance de lui-même est hors de propos, hors de saison. Oui, nous devons nous en "débarasser !" et marcher notre chemin, la tête haute, sachant que ceux qui nous insultent ne nous valent pas.

* * *

Maintenant, un mot de la situation des nôtres, dans les centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre.

La condition du marché des cotonnades, malgré la grève de New-Bedford, Saco et autres localités, ne s'est pas améliorée; au contraire, elle est devenue pire qu'elle n'était, avant la réduction des gages. Les filatures du Rhode Island se voient de nouveau dans l'obligation de réduire les gages des ouvriers, ou de fermer leurs fabriques, pour une période de temps indéterminé.

A New-Bedford, les grévistes s'obstinent dans leur résistance aux patrons. Mais tout porte à croire qu'ils n'obtiendront pas de concessions et qu'ils devront ou se soumettre ou rester oisifs.

Depuis la grève de New-Bedford, environ 1,000,000 de fuseaux sont silencieux, le prix du coton, au lieu de s'élever, comme on pouvait s'y attendre, vu la diminution de la production, n'a fait que baisser.

Une fermeture générale seule des manufactures serait le moyen extrême à employer, pour rétablir la situation.

A Fall River, le même état de choses se manifeste. Le prix du coton a tellement baissé, la semaine dernière, qu'il est au-dessous des cotes les plus

basses jusqu'ici connues. Les manufacturiers reconnaissent aujourd'hui, à la vue de leur stock qui s'accroît toujours avec une rapidité décourageante, qu'en réduisant les gages des ouvriers, ils n'ont pas pris le bon moyen de diminuer la production. On parle enfin de limiter, pour une période indéfinie, la durée hebdomadaire du travail. Ce ne sera pas un remède, tant que la concurrence empêchera l'uniformité de ce plan de réforme.

* * *

Dans ces conditions, on conçoit qu'un grand nombre de Canadiens

quittent les lieux où ils avaient espéré trouver le pain et le gîte, et même une honnête aisance. La vie leur est devenue si difficile là-bas, qu'ils prennent ou le chemin du pays natal, ou celui d'une autre terre étrangère.

Tout en déplorant la triste nécessité où se trouvent nos compatriotes de quitter un pays dont les institutions leur ont tant promis, nous ne pouvons que leur offrir le plus sympathique accueil, dans la grande famille canadienne.

De même, à ceux qui restent, dans la patrie adoptive, nous souhaitons le courage et l'énergie invincibles, — ces deux leviers du monde.

LE PASSE-TEMPS

Cette revue musicale et littéraire a déjà parcouru un si brillant chemin, dans notre monde sélect, qu'il semble oiseux d'en faire l'éloge.

Mais enfin, il y a toujours plaisir à rendre justice au mérite, et la "Lecture au Foyer," aux premiers jours de son existence, aime à saluer cette vaillante publication, qui a si utilement et si profitablement, pour la société canadienne, conquis sa place au soleil.

Le "Passe-Temps" porte dignement son nom. C'est la revue d'agrément par excellence.

Voici pour la livraison du 1er avril :

CHANT DE PAQUES

Sommaire de musique du "Passe-Temps" (No 79) :—Chant : Le chant de Pâques, grand succès de M. Adrien Barbe ; Connais-tu le pays (Mignon) ; Voilà comment il faut aimer sa mère. — Piano : Le dodo du rossignol (berceuse).

En vente partout, 5 cts le numéro.

Abonnement, \$1.50 par année.

Adresse, "Le Passe-Temps" Montréal.

Voici des vers inédits, sous ce joli titre, de M. Edmond Rostand, le jeune et distingué dramaturge français :

SONNET

pour que les riches donnent aux "Petites Soeurs" de quoi continuer à ne soigner que les pauvres.

Elles vont, sans dégoûts, sans peurs,
Des bols... qui ne sont pas de Sèvres !
Soignant, veillant, portant aux lèvres...
Des pauvres seuls les ont pour Soeurs.

Jamais, près de vos lits de fièvre,
Vous n'aurez leur douce noirceur,
O riches ! pourtant donnez-leur
Un or qui de leurs soins vous sèvre !

Car s'il ne leur est pas permis
De pencher leurs voiles hormis
Sur ceux qui sont dans la misère,

Aux pauvres si leur cœur est dû,
Il ne leur est pas défendu
De dire pour vous un rosaire.

LE SECRET D'UNE NAISSANCE

I

UN SAUVETAGE

C'est donc bien convenu, Messieurs ; sur la proposition de Raoul de Domazam, président de notre club, étant actuellement à Plombières, la belle Bénédicte, marquise de Tresmes, est mise à l'index, à dater de ce soir, 29 juillet 1829 et jusqu'à la fin de la saison !...

—Et personne ne la fera plus danser.

—Ni valser...

—Ni galoper...

—Et nous nous tiendrons constamment à une distance respectueuse de sa chaise...

—C'est dommage pourtant, dit un éclectique ; la marquise est de ces femmes qui font rêver ; nulle part mieux que sur son front je n'ai lu cette qualité mystérieuse, cet antagonisme harmonieux de l'intelligence et de la matière, commentées et complétées l'une par l'autre : sa beauté est plus qu'un fait, c'est un symbole ; l'analyse est dans son sourire et la synthèse dans son regard ; ceci fait comprendre...

—Que vous êtes incompréhensible, mon cher Antonin interrompit un touriste ; oui, cette femme est belle ! J'ai vu, l'an dernier, au palais Pitti, une Niobé d'Angelico del Piombo ; elle ressemble à la marquise : c'est la même perfection de galbe ; les méplats du nez et du front ont les mê-

mes plans fins et polis ; l'ovale est d'un grand style, les attaches des bras et des épaules semblent fouillées dans le plus pur marbre de Paros.. Oui, c'est dommage.

Mais enfin, qu'a-t-elle donc fait de si coupable, cette femme ? hasarda timidement un jeune blondin de dix-huit ans, qui pâlissait à vue d'oeil en se débattant contre son cigare ; car on n'était pas, en 1829, aussi aguerri qu'aujourd'hui.

—Comment ! ce qu'elle a fait ? répliqua Raoul de Domazam, qui était évidemment, comme on dit encore en province, le lion de l'assemblée ; ce qu'elle a fait Messieurs ?... j'en appelle à vous : ne sommes-nous pas convenus qu'il était temps, si nous voulions marcher avec notre siècle, de mettre un frein aux coquetteries de la moins laide moitié du genre humain ?

—Oui, oui, exclama l'auditoire.

—N'avons-nous pas arrêté, comme base de règlements de notre club, que toute femme convaincue d'avoir, pour se servir d'une expression triviale mais pittoresque, "fait aller" un ou plusieurs d'entre nous, serait à l'instant passible des peines fixées par les dits règlements ?

Nouvelle exclamation aussi affirmative et plus bruyante que la première.

—Or, est-il vrai, ou ne l'est-il pas, que, depuis trois semaines que nous sommes ici, la marquise de Tresmes, charmante femme du reste, nous a

successivement passés par les armes de son arsenal féminin, que nous avons tous attrapé, par-ci par-là, quelques égratignures, et qu'après tout, nous en sommes pour les frais de la guerre ?

—Hélas ! oui, s'écria-t-on de nouveau.

—Eh bien ! je le répète, il est temps de se conduire en hommes ; ce n'est pas parce que je m'appelle Raoul de Domazan, qu'à vingt-six ans je suis capitaine des chasseurs de la garde, que j'ai eu la croix en Morée, et que les femmes ne m'ont jamais trop maltraité, ajouta le charmant officier en se regardant des pieds à la tête d'un air passablement fat ; mais enfin, si une pareille énormité restait impunie, ce serait d'un mauvais exemple : d'autant plus mauvais que la marquise réunit toutes les conditions requises pour faire école. Elle porte un des plus grands noms de France, elle est merveilleusement belle, elle est veuve, elle a cent mille livres de rente, et son mari avait quarante ans de plus qu'elle : ainsi donc, Messieurs, point de lâcheté, nous serons tous ce soir comme des statues de marbre ; et honni soit qui se sentirait mollir sous le rayon de ces beaux yeux noirs ; il aurait affaire à moi !...

—Et à moi, dit Antonin.

—Et à moi, cria Léon.

—Et à moi, hurla Gustave.

—Bravo ! Messieurs : quant à moi, si pareille faiblesse m'arrivait, je me demanderais raison à moi-même, et je m'appellerais sur le terrain plutôt que de m'en prendre à personne !... Et maintenant la bouillotte !...

—Oui, oui, la bouillotte ! vive Raoul !

Et nos étourdis se mirent à jouer avec une attention qui bientôt les absorba complètement ; car il faut rendre justice aux jeunes gens actuels, s'ils aiment à dire du mal des femmes, quelquefois même à leur en faire

un peu, ils ont la bonté de n'y plus penser dès qu'ils ont les cartes à la main.

Cependant les heures s'écoulaient, et l'on savait que le bal de ce soir-là devait être un des plus brillants de l'été.

Il en est un peu pour les pays où des eaux plus ou moins thermales attirent les oisifs et même quelques malades, comme pour les chevaux de course : chaque année a ses "favoris." En 1829, le bruit s'était répandu que Plombières serait visitée par une princesse qui n'a eu d'égaux à ses grandeurs que ses infortunes et de supérieures à ses infortunes que ses vertus. Il n'avait pas fallu davantage pour y amener en partie la société de la Restauration, ce monde d'élite qui n'eut le temps ni de refaire le passé, ni de comprendre le présent, ni d'approprier l'avenir. Créé trop à l'improviste pour ne pas se composer d'éléments divers, et trop vite emporté pour avoir pu les refondre, ce monde, qui se rapprochait par certains côtés et de l'élégance sérieuse du grand siècle, et de la frivolité séduisante du siècle dernier, et de l'abandon un peu plébéien de celui-ci, n'eût point, dans son ensemble, une physionomie homogène ; mais parmi les femmes, toujours si habiles à tout nuancer parce qu'elles devinent tout, il y en eut qui surent réaliser en leur personne le type harmonieux et complet de leur époque ou plutôt de leur moment, et parmi celles-là nulle ne fut plus belle et plus admirée que la marquise de Tresmes.

Fille d'un des plus illustres généraux de la République et de l'Empire, ami de Bonaparte, et marié par lui, lors de son retour d'Égypte, à l'unique héritière d'une de nos races historiques, Bénédicte de Bray tenait de son père cette beauté sculpturale et un peu romaine dont la cour impériale offrit tant de modèles, comme

si la nature elle-même avait voulu se faire complice du goût qui dominait alors. Mais sa mère, pâle et aristocratique fleur, grandie parmi le sang et les orages, avait transmis à Bénédicte cette expression rêveuse, poétique, qui fait le charme des physiognomies modernes, et qui, se répandant sur ses traits comme un voile, adoucissait, par mille gracieuses demi-teintes, ce que leur régularité pouvait avoir de trop splendide. Cette ineffable pureté de lignes, idéalisée par ce regard empreint d'une mélancolie pénétrante et serene, la faisait ressembler à une statue de Phidias, s'éveillant tout à coup au milieu des catacombes chrétiennes. Ses yeux noirs eussent paru trop sévères, si la blancheur de son front, si la nuances presque dorée de ses cheveux, n'en eussent amoéli l'éclat ; sa taille eût semblé trop riche et trop imposante, si son élégante souplesse, l'exquise proportion des pieds et des mains, la grâce naturelle de l'attitude et de la démarche n'avaient uni chez elle, en les relevant l'une par l'autre, la beauté à la distinction et la forme à la poésie ; mais j'en reste li de ma description ; car, outre qu'elle devient un peu verbeuse, je ne suis pas encore assez expert dans l'art du conteur pour adopter ce système de détails techniques qui fait de plusieurs chapitres de nos romans, des rapports d'anatomistes, des inventaires de marchandises de modes ou des mémoires de tapissiers.

Vers 1818, Bénédicte allait dans le monde depuis deux ans. Elle y était admirée, fêtée, recherchée par les plus beaux partis du faubourg Saint-Germain, et elle eût pu choisir entre cinquante fils de pairs de France. A cette époque, elle perdit son père, et bientôt l'on apprit qu'elle épousait le marquis de Tresmes. La surprise fut générale : pourquoi unir tant de

jeunesse et de grâce à un homme riche et illustre sans doute, mais qui eût pu être le grand-père de sa fiancée ? Le public soupçonna, mais ne sut jamais le vrai motif de ce mariage : Bénédicte s'était sacrifiée à une de ces plaies de famille, causes mystérieuses de tant de drames ignorés. Malgré les dotations, malgré les libéralités de l'empereur, le général de Bray avait laissé en mourant des dettes si énormes, que sa fortune personnelle n'y pouvait suffire. Bénédicte adorait son père : peut-être, grâce à cette pénétration si précocce chez les jeunes filles, avait-elle deviné qu'il n'y avait pas eu entre ses parents cet accord intime qui confond tous les intérêts, en identifiant tous les sentiments. Elle vit sa mère prête à recourir aux tribunaux, pour mettre à couvert sa propre fortune. La noble enfant la suppliait en vain de n'en rien faire, de tout payer, et de se contenter du peu qui leur resterait après ; son désespoir échoua contre cet esprit positif et calculateur que tant de Parisiennes savent allier aux plus gracieuses apparences. Alors elle eut l'idée de conter ses peines au marquis de Tresmes, vieil ami de sa famille, qui l'avait fait souvent jouer sur ses genoux ; le marquis était un de ces vieillards aimables, dont la race s'est perdue depuis que tout le monde en France est du même âge. Il prit à cœur ce rôle de confident ; ses conseils, aidés des bontés de Louis XVIII qui l'aimait beaucoup et dont la cassette répara quelques-unes des brèches laissées par le général, empêchèrent un procès, et une des plus pures illustrations de l'Empire échappa aux orrailleries des avocats et aux colères des créanciers. Le service était grand, la reconnaissance fut immense. Bénédicte l'exprima avec un enthousiasme auquel sa beauté ajoutait un indicible éclat, et qui était presque

fait pour donner le change. Le marquis de Tresmes, comme tous les hommes dont la vie a été pure, conservait encore, en dépit de son âge, une grande vivacité de sentimens, et, sous ses cheveux blancs, sa tête était jeune. Il s'abandonna involontairement à cet attrait si nouveau pour lui, pauvre émigré dont l'existence avait été sillonnée par mille épreuves, et qui n'avait retrouvé la richesse et le repos qu'au moment où il était trop tard pour en jouir. Chaque jour cet amour étrange, qu'il eût combattu s'il s'en fût douté, creusait dans son âme des racines plus profondes, pareil à ces fleurs qui poussent plus aisément et plus vite à travers les pierres déjetées par le temps. Bientôt la jeune fille, malgré son ignorance, s'aperçut des ravages qu'elle avait faits : à l'instant, son parti fut pris. Elle devina que la délicatesse du marquis, son esprit fin, la crainte du ridicule, l'empêcheraient, sinon de se trahir, au moins de s'expliquer, et que, par conséquent, elle devait déplacer les rôles. Un soir que M. de Tresmes était venu chez sa mère, et que Bénédicte avait surpris plus souvent que de coutume son regard attaché sur elle avec cette tendresse mélancolique, seul langage qu'il permit à sa passion, elle s'avança vers lui pour lui offrir le thé : soit par hasard, soit à dessein, à mesure qu'il prenait la tasse, sa main rencontra la sienne, et y resta une seconde de plus qu'il n'était nécessaire : Monsieur, lui dit-elle, qu'aimez-vous mieux, la tasse ou la main ?—Toutes les deux, répondit-il sans trop savoir ce qu'il disait.—Eh bien ! toutes les deux sont à vous... si vous les voulez, murmura-t-elle bien bas, avec un sourire mêlé d'une émotion charmante. Le pauvre marquis fut si troublé et trembla si fort, qu'il laissa tomber la tasse qui se brisa en mille pièces ; mais la main

lui resta, et il n'eut pas le courage d'y renoncer.

On comprend maintenant tous les commentaires que dut faire naître ce mariage ; les chuchotemens des douairières, les soupirs des jeunes gens romanesques, les sourires des prétendus hommes à bonnes fortunes : je dis "prétendus," parce que je suis convaincu qu'il n'y en a point, et que ce sont des êtres fabuleux, semblables à ces fossiles que la science de Cuvier a reconstruits par induction au reste, chuchotemens et commentaires, soupirs et sourires, la jeune marquise sut tout démentir de la façon la plus spirituelle ; non-seulement sa conduite fut irréprochable, mais elle donna aux dernières années de son mari ce bienfaisant et tardif rayon qui repose des orages de la journée, et qui, venant au soir de la vie, ressemble presque à l'aurore du lendemain. Ils eurent, au bout d'un an, une jolie petite fille dont ils raffolèrent tous deux ; l'un, sans doute, parce qu'elle complétait son bonheur, l'autre, peut-être, parce qu'elle suppléait à ce qui manquait au sien. Pas un nuage n'avait donc troublé cette union formée sous de bizarres auspices, et lorsque le marquis mourut, bénissant la femme qui avait si doucement souri à sa vieillesse, Bénédicte put le pleurer comme son meilleur ami avec une de ces douleurs vraies qui ne tuent pas, qui embellissent, et qui portent en elles leur consolation, parce qu'elles rappellent un devoir noblement rempli.

Telle était la femme contre laquelle venaient de conspirer une vingtaine d'étourdis, avec ce mauvais goût familial à un temps où on ne sait plus même faire d'élégantes sottises. Quant à elle, sans se douter le moins du monde de cette trame perfide, elle commença par faire coucher sa fille, ravissante enfant qui ne la quittait

jamais ; puis, lorsqu'elle la vit s'endormir avec un sourire laissé à ses lèvres par les derniers murmures de "l'Ave Maria," elle songea à sa toilette : nouveau piège à descriptions, auquel je n'échapperai qu'après vous avoir dit qu'elle mit dans ses cheveux blonds une guirlande de fleurs de bruyère, et que sa robe de mousseline blanche, chef-d'oeuvre de Victorine, pouvait, grâce aux combinaisons d'une coupe savante, contenter tout le monde sans effaroucher personne, et défier le célèbre hémistiche de Lamartine : "ni si haut ni si bas !" Jamais Bénédicte n'avait été plus belle : l'idéal, ce dieu inconnu, cher aux imaginations rêveuses, semblait planer sur son front et lui faire une poétique auréole. La sérénité de son coeur, la joie anticipée de ses succès, un peu de coquetterie peut-être, tout concourait à l'animer et à la rendre irrésistible. Vous le savez, et probablement vous le prouvez, ma chère lectrice, quand une femme belle consent à être jolie, elle est complète.

La marquise entra vers neuf heures, dans le salon du Cercle ; il y avait déjà beaucoup de monde ; tous les conspirateurs étaient à leur poste. Elle s'assit, et comme si le bal n'avait attendu qu'elle pour commencer, l'orchestre préluda. Aussitôt chacun courut à droite et à gauche ; les invitations, les danseurs prévoyants pressés de se pourvoir d'avance, les recommandations des mamans, tout cela amena un mouvement général, et fit que personne ne s'aperçut qu'on ne s'approchait pas de la chaise de Bénédicte. La première partie du complot fut donc à peu près manquée ; mais lorsque les préliminaires furent terminés, et que chaque groupe se dessina, la situation devint fort claire, au moins pour elle. Elle vit ses quinze ou vingt partners habituels disséminés dans le salon, et

font affaires auprès d'autres femmes, probablement enchantées de les retenir. En même temps, quelques regards dirigés vers elle, quelques sourires plus ou moins machiavéliques lui apprirent que le texte et les commentaires s'apprétaient à marcher ensemble. La marquise était femme du monde au plus haut degré : elle devina le péril, et comprit qu'il y avait là pour elle une de ces minutes pendant lesquelles les femmes à la mode gagnent ou perdent leur bataille de Marengo. Elle demeura paisible, pas un pli ne rida son front. Cependant elle voyait le chef d'orchestre balancer déjà son archet pour donner le signal décisif ; déjà les danseurs cherchaient leur place, les quadrilles s'organisaient, les vis-à-vis s'appelaient dans la foule. Encore une seconde, et la bataille était perdue.

En ce moment, un jeune homme que l'on n'avait pas remarqué, et qui s'était tenu dans l'embrasure d'une fenêtre, attachant sur Bénédicte un regard triste et passionné, s'avança vers elle, non point de ce pas précipité qui veut dire : "Vous allez rester sur votre chaise ; je suis là, et je me dévoue," mais avec cet empressement de bon ton, d'autant plus flatteur qu'il est moins excessif. Il paraissait avoir vingt et un ou vingt-deux ans ; sa figure était noble, belle, un peu pâle ; sa tournure avait de la distinction et sa mise de l'élégance ; arrivé devant elle, il s'inclina, murmura les paroles d'usage, et la conduisit à un quadrille qui n'avait pas encore achevé de se former ; il n'était pas trop tard, mais il était temps !

La contredanse se passa sans encombre ; tous les yeux étaient dirigés vers eux. Ceux qui avaient pris au complot la part la plus active, Raoul de Domazan à leur tête, lançaient de côté des regards furtifs.

Madame de Tresmes, qui avait eu assez de force pour cacher son trouble, avait trop d'esprit pour prendre des airs de triomphe. Elle semblait s'abandonner, sans y songer, à une suite d'incidents ordinaires, et répondait tranquillement aux paroles émuës et un peu entrecoupées de son danseur. Quand il l'eut reconduite à sa place, un coup d'œil rapide qu'il promena autour de lui, lui fit comprendre que la victoire n'était pas décisive, et que madame de Tresmes allait encore rester seule. Il demeura donc à demi penché vers elle, en ayant l'air de continuer une conversation commencée. Elle sentit tout le prix d'un service rendu avec tant de persévérance et de tact ; des larmes de reconnaissance tremblèrent un moment dans ses beaux yeux, mais elle se contint ; elle ne devait pas même paraître soupçonner l'humiliation dont on la sauvait !

Au reste, cet intervalle fut court : pour animer tout de suite le bal, l'orchestre joua les premières mesures d'une valse. Nouveau coup d'œil, nouveaux présages d'abandon pour Bénédicte : l'inconnu put encore, sans trop d'affectation, l'inviter pour cette valse, et il la lui demanda, comme s'il ne faisait que suivre un courant d'ailleurs fort naturel ; elle se leva, toujours calme et souriante ; mais au moment où elle mit sa main dans celle de son valseur, elle vit à son doigt une bague antique qu'il portait pardessus son gant, selon la mode d'alors ; elle tressaillit, et lui dit à demi-voix :

— Au nom du ciel, Monsieur, de qui tenez-vous cette bague ?

— D'un bienfaiteur inconnu, mort il y a deux ans.

— Alors vous vous nommez...

— Napoléon Potard.

Et le beau couple se lança dans la foule en tournoyant.

Bénédicte valsait admirablement,

et son partenaire était digne d'elle ; il y a dans la valse d'une femme, quand elle est bien secondée et que la musique est bonne, je ne sais quoi d'amollissant et de suave, capable d'attendrir les tigres mêmes, et tout le monde sait que les lions ne sont pas aussi méchants que les tigres. Madame de Tresmes était si belle, et y avait tant de grâce pudique dans ses mouvements, dans la pose de sa tête à demi inclinée, dans son regard doux et languissant, que bientôt, oubliant tout ce qui n'était pas elle, les autres danseurs s'arrêtèrent comme d'un commun accord. Elle continua jusqu'à la fin, toujours plus agile et plus rayonnante, à mesure qu'elle se sentait plus regardée et qu'elle entendait frémir autour d'elle ce murmure admiratif, vague langage fort intelligible pour ceux qui le parlent, et surtout pour celle qui l'inspire. À peine les musiciens se furent-ils arrêtés, à peine eut-elle fait quelques pas vers sa place, qu'elle fut littéralement assaillie par tous les rebelles, redevenus les plus empressés de ses esclaves. En une minute, son carnet de bal se couvrit des vingt noms les plus élégants ; c'était à qui obtiendrait un mot, un regard, un sourire ; à qui replacerait le plus vite cette frêle et gracieuse couronne qui avait tremblé un moment sur sa tête. Elle redevenait reine, d'autant plus reine que ses sujets avaient essayé de la révolte, et que sa beauté seule lui avait servi de coup d'Etat.

— « Décidément, dit un bel esprit, Saint-Réal a raison : les conspirations ne réussissent jamais ! »

Que devenait, pendant ce temps, notre jeune homme inconnu, cet auxiliaire arrivé si à point pour détourner le sinistre ? hélas ! je suis forcé de l'avouer, depuis qu'il n'était plus nécessaire, la marquise paraissait l'avoir oublié : soit coquetterie, soit ingratitude, soit dédain, elle était ren-

trée, à son égard, dans la plus parfaite indifférence ; séparé d'elle par le flot toujours croissant de ses avocats, il essaya à plusieurs reprises de se faire jour ; il sollicita un encouragement, un signe : attristé de l'inutilité de ses efforts, on le vit s'éloigner du groupe brillant dont Bénédicte était le centre, et retourner près de la porte du salon. Il s'y tint debout, ne quittant pas du regard celle qu'il venait de secourir si bien et qui le récompensait si mal : là, une nouvelle scène l'attendait.

Raoul de Domazan et les deux ou trois autres auteurs du complot avaient bien pu pardonner ou du moins mettre bas les armes devant la marquise de Tresmes ; mais, comme si leur rancune avait eu besoin d'une victime, elle se tourna tout entière contre celui qui avait fait manquer leur projet. Être vaincus par la femme la plus à la mode de Paris, passe encore ! mais être battus par le fait d'un individu arrivé on ne sait d'où, voilà qui m'était pas supportable ! voulant au moins savoir à qui ils avaient affaire, ils profitèrent d'un moment de répit pour passer dans le premier salon, où le surveillant du Cercle demandait, suivant l'usage, à chaque nouveau venu ses nom et prénoms, et les transcrivait sur le livre des Eaux. Ce surveillant était un homme d'environ soixante ans, qu'à sa figure accentuée et creusée de rides profondes, à ses cheveux blancs coupés en brosse, à ses moustaches grises tombant en parenthèse, à sa redingote bleue boutonnée jusqu'au haut et étoilée d'un ruban rouge, on pouvait facilement étiqueter. C'était, en effet (mais je vous promets de ne pas en abuser), un ancien sergent de la 82e demi-brigade, mis hors de service par bon nombre de blessures, et à qui la protection d'un de ses anciens chefs avait ob-

tenu cette petite place : il se nommait Pierre Aubrespy.

Une heure auparavant, lorsque le sauveur de madame de Tresmes était arrivé et qu'il avait décliné son nom, il aurait pu, sans le sentiment exclusif qui le dominait déjà, s'apercevoir de l'effet extraordinaire que ce nom produisait sur Pierre Aubrespy. Il avait laissé tomber sa plume, et dévorant le jeune homme du regard, lui avait demandé deux fois d'une voix que l'émotion rendait presque inintelligible :

Vous... vous... nommez... Napoléon Potard ?

—Oui, sans doute, répondit l'autre d'un air distrait.

Le vieux soldat s'était alors avancé, les mains tendues vers lui et comme s'il allait le serrer dans une étreinte passionnée ; mais sans doute une pensée subite l'arrêta, maîtrisant son trouble par un énergique effort : Entrez, Monsieur, dit-il en s'inclinant.

Depuis ce moment, debout derrière la porte, il ne l'avait pas perdu de vue. Les regards que le jeune homme attachait sur Bénédicte n'étaient ni plus ardents ni plus opiniâtres que ceux dont Pierre Aubrespy le poursuivait lui-même. Son front avait rayonné de joie, quand il l'avait vu engager madame de Tresmes et danser avec elle ; puis, lorsqu'il le vit revenir tristement à sa première place, il fronça le sourcil et grommela entre ses dents : " Pauvre consorit ! le voilà déjà consigné ! " Mais qu'on juge de sa stupéfaction et de sa colère, lorsque Raoul de Domazan, Gustave de Miéville, Antonin de Sélinges et un autre élégant de leurs amis, après lui avoir demandé le livre des Eaux et lu à haute voix ce nom bizarre, Napoléon Potard, se mirent à éclater de rire de la façon la plus insultante, et se répandirent en impertinents quolibets. Pierre Aubrespy

ne perdit pas de temps à réfléchir ; il entra dans le salon, s'approcha de notre héros toujours perdu dans sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule :

--Jeune homme, lui dit-il, entendez-vous ?

Le jeune homme le suivit machinalement, et ils purent ouïr tout à leur aise les propos de ces messieurs :

--Ho ! ho ! Napoléon Potard ! ce n'est pas pour rien que nous sommes vaincus ! " *voe victis* !... parions que ce monsieur " fait " dans la camelle !

--Masculin Potard ; féminin potasse... Puis, contrefaisant Odry : Epicier, ta réglisse n'est pas sucrée du tout !..

--Ce que c'est pourtant que l'ambition ! voilà un monsieur qui, non content de s'appeler Potard, a voulu encore s'appeler Napoléon ; sa mère, respectable boutiquière de la rue Saint-Denis, aura, pendant sa grossesse, rêvé qu'elle accouchait d'un bonnet à poil !

Gustave, en fausset : Messieurs et Mesdames, ceci vous représente une métamorphose d'Ovide : la colonne Vendôme changée en pain de sucre !..

Antonin, gravement : Non, Messieurs, Napoléon, c'est la gloire ; Potard, l'épicerie... le passé et l'avenir de la France résumés dans un seul homme !... ce nom n'est pas un nom, c'est un mythe !..

A la première bordée de ces sarcasmes, Napoléon Potard avait pâli de colère ; sa main, cramponnée au bras de Pierre Aubrespy qui ne le quittait pas plus que son ombre, l'avait serré avec une énergie convulsive ; mais il se remit bientôt, et lorsque les acharnés railleurs eurent épuisé leurs plaisanteries, il s'avança vers Raoul d'un air fier et calme, et lui dit froidement :

--Monsieur, vous paraîsez savoir si bien mon nom, qu'il est inutile sans doute que je vous donne ma carte.

--Monsieur, vous vous exprimez si bien, qu'il est inutile sans doute que je vous demande de vous expliquer davantage.

--Ainsi donc ?..

--Je suis à vos ordres : les armes, le jour, l'heure, le lieu ?..

--L'épée, demain, sept heures du matin, le pré de Dresny.

Raoul s'inclina gravement cette fois ; puis il dit à deux des jeunes gens : Monsieur de Miéville ! monsieur de Sélignes ! vous serez mes témoins !..

--Et moi, dit Pierre Aubrespy à Napoléon Potard, si vous le permettez, je serai le vôtre.

Le tout s'était passé si rapidement, et avec des formes si convenables, que le bal ne fut pas troublé.

--Allons, murmura Raoul en rentrant dans le salon et en se dirigeant vers madame de Tresmes qu'il avait engagée pour le galop, ce sera mon quatrième duel ; mais il serait dur d'être tué par un quidam répondant au nom de Potard...

--Monsieur, lui dit tout bas Bénédicte en le regardant fixement, vous avez fait bien du mal depuis quelques heures : si vous ne le réparez pas demain matin, je ne vous haïrai point, je vous mépriseraï...

Puis, ramenant sur ses lèvres un de ses plus charmants sourires, elle prit le bras de son brillant danseur, et le bal recommença plus animé que jamais.

II

UN DUEL ANONYME

A Plombières, même en été, les matinées sont fraîches. Notre héros qui n'avait pas dormi de la nuit et s'était levé deux heures plus tôt qu'il ne fallait, sentit en sortant de sa chambre un léger frisson qui lui fit peur ; il ne s'était jamais battu, et il se posait

cette question terrible : Suis-je brave ? — Cependant, arrivé sur la place, les premiers rayons du soleil dissipèrent cette espèce d'engourdissement inquiet, malaise plutôt physique que moral ; mais alors une pensée cruelle y succéda : qui sait si ce n'est pas Raoul qu'elle aime ? si ce n'est pas pour lui qu'elle tremble en ce moment ?... Que suis-je pour elle, moi ? un inconnu, importun dès qu'il n'est plus nécessaire, instrument hier, jouet demain.—Et autres métaphores à l'usage des amoureux désespérés.

Tout en ruminant ces pensées mélancoliques, il s'était dirigé vers la fontaine Stanislas, près de laquelle il avait donné rendez-vous à Pierre Aubrespy. Un quart d'heure après, il le vit arriver, accompagné d'un jeune homme d'environ trente ans, dont la figure, quoique passablement large, disparaissait presque entièrement sous une chevelure d'un blond hasardé, avec favoris, barbe et moustaches assortis, le tout d'une longueur ébouriffante et ébouriffée. Un nez camard, de gros yeux bleus à fleur de tête, une casquette, un justaucorps en velours dont le collet étroit s'aplatissait sur une cravate rouge, complétaient cet ensemble à la fois très-excentrique et très-vulgaire.

—Je vous présente, dit Aubrespy à Napoléon Potard, monsieur Cyprien Sureau, voyageant pour les vins de Bourgogne, et qui sera votre second témoin. Monsieur de Domazan en aura deux, et il n'eût pas été régulier que vous n'en eussiez qu'un.

—Oui, jeune homme, interrompit le commis-voyageur avec un accent criard, et il ne sera pas dit que ces muscadins nous auront fait saigner du nez. Voyez-vous cette tabatière ? portrait de Napoléon. Voyez-vous ce foulard ? portrait du général Foy. Voyez-vous ce livre ? chansons de Béranger. Je suis comme cela, moi...

commis-voyageur, c'est vrai ; mais passionné pour la liberté, la Charte et l'Empereur : vivant dans le commerce des vins de Beaune et des gloires nationales.

Pauvre soldat, je reverrai la France !
La main d'un fils me fermera les yeux ! (bis).

Ou si vous aimez mieux :

Peuples, formez une sainte alliance !
Et donnez-vous la main ! (ter).

Cela m'est égal, je les sais toutes par cœur.—Puis à demi-voix et de l'air d'un homme qui joue sa tête :

Plus de Bourbons, c'est le cri de la France !...

Tant pis... c'est dit... Voilà !...

Ce flux de paroles, déclamées et chantées d'un ton de bravache, fit faire la grimace à Pierre Aubrespy et à Napoléon Potard : celui-ci, à qui le vieux sergent avait inspiré tout d'abord une confiance sympathique, passa rapidement derrière lui, et lui dit tout bas : Où diable avez-vous péché ce monsieur-là ?

—Hier, en vous quittant... dans un café où il parlait de Waterloo de façon à me faire pleurer comme une bête... Enfin, n'importe... je n'avais pas d'ailleurs le temps de vous chercher un maréchal de France.

—Soit ; mais je vous en prie, quand ces messieurs arriveront, chargez-vous de tout et portez seul la parole ; autrement votre monsieur Sureau les ferait encore rire, et... j'en ai assez comme cela.

—Soyez tranquille ; la vieille garde sait son affaire.

Ils marchèrent ensuite vers le pré de Dresny. Le ciel était pur et promettait une de ces chaudes journées pendant lesquelles il est si bon de se

sentir vivre. Le brouillard du matin se dissipait peu à peu, ne laissant d'autres traces de son passage que quelques gouttes de rosée étincelant çà et là sur l'herbe des prairies ou la verdure satinée des feuilles. On voyait encore quelques flocons grisâtres s'enfuir vides le couchant ou s'accrocher aux collines environnantes, dont ils marbraient les sinueux contours. Les travailleurs commençaient gaiement leur ouvrage, n'ayant à cette heure matinale ni le ressentiment des fatigues de la veille, ni le souci de celles du jour. De l'autre côté du joli torrent de l'Eaugrogne, de longs troupeaux à la physionomie heureuse et hébétéo suivaient lentement la rive ou s'abreuyaient en passant. La gaie chanson du pâtre, les voix lointaines des moissonneuses, la fumée bleuâtre s'échappant du toit des chaumières réveillées, le bêlement des vaches mêlé au bruit de leurs clochettes, quelque chant d'oiseau caché dans les arbres, toute cette scène de vie et de fraîcheur que la nature renouvelle, chaque matin, paraissait à Napoléon Potard plus attrayante que de coutume et le plongeait dans une sorte de rêverie taciturne : il n'en sortit qu'en arrivant au pré choisi pour le duel, et protégé contre les regards indiscrets par de larges fossés qu'ombrageait un double rideau de pruniers sauvages et d'ormeaux.

Là, Pierre Aubrespy s'occupa, avec un soin paternel, de quelques détails dont il avait appris par expérience l'importance relative. Il y avait quelque chose de touchant dans ce mélange de stoïcisme et de sollicitude. Malgré l'affection extraordinaire qu'il paraissait porter à son jeune ami, il n'eût pas dit un mot pour empêcher un duel que, d'après ses idées, il regardait comme nécessaires ; et, du même temps, il ne négligeait rien de ce qui pouvait en diminuer les chances défavorables.

Il examina avec une attention minutieuse de quelle façon Napoléon Potard était habillé, si rien ne pouvait gêner ses mouvements, etc., puis il lui demanda brusquement : Savez-vous faire des armes ?

— Comme on le sait, quand on a six mois de salle.

— Comme, reprit Aubrespy avec un léger mouvement d'épaules ; c'est égal, avec du cœur tout s'arrange, et vous en avez... Oh oui ! ajouta le vétérana, dont le regard s'alluma tout à coup.

— Je le crois, répondit simplement notre héros.

— Suffit : maintenant écoutez-moi. Vous avez affaire à un homme brave et adroit : ayez toujours l'œil au grain et la pointe au corps : vous êtes lesté, souple et fort, ne vous fendez pas, et pendant les quatre premières minutes, contentez-vous de parer ; à la cinquième, tous les tireurs sont de même forcés sur le terrain. Surtout, tâchez d'oublier ce que votre maître d'armes vous a appris ; et que Dieu vous garde ! Mais si par malheur... oh ! non, non, c'est impossible ; il ne sera pas dit que celui que... qui... Tenez, je ne sais pas ce que je dis, mais, par grâce, permettez-moi de vous embrasser !...

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; ce fut l'accolade de chevalier transporté au dix-neuvième siècle. Pendant ce temps Cyprien Sureau continuait son répertoire grand, et fredonnait ces deux beaux vers de monsieur Scribe :

Un vieux soldat sait mourir et se taire,

Sans murmurer !

A sept heures moins quelques minutes, Raoul de Domazan arriva avec ses deux témoins et le chirurgien des Eaux, qu'ils amenaient par précaution. Le sémillant officier parais-

sait triste, contrarié. Pour qui connaissait son extrême bravoure, cette préoccupation voulait dire : Me voilà embarqué dans une sottie affaire, et qui, de quelque façon qu'elle tourne, ne me présage rien de bon. Pas moyen de raconter ce duel, cet hiver, dans le salon de la princesse de B... Et puis, madame de Trésmes va me haïr... Décidément c'est très-ennuyeux, très-embarrassant, et je voudrais bien sortir de là.

Après un salut froid et poli de part et d'autre :

—Monsieur, dit Raoul à son adversaire, nous nous sommes hier si vite et si brusquement accordés, que nous n'avons pas même eu le temps de nous dire nos noms ! permettez-moi donc une présentation en règle : d'abord, votre serviteur, le vicomte de Domazan, capitaine du 2e chasseurs dans la garde ; mes amis, le comte de Miéville, lieutenant d'état-major ; le baron de Sélinges, second secrétaire d'ambassade à Turin. Maintenant, soyez assez bon pour nous dire à qui nous avons affaire...

—Soit, Monsieur, dit le vieux soldat : je me nomme Pierre Aubrespy, ancien sergent de la 82e demi-brigade, aujourd'hui concierge du Cercle des Eaux à Plombières.

Raoul s'inclina gravement.

—Et moi, Cyprien Sureau, commis voyageur pour les vins de Bourgogne.

Raoul fronça le sourcil.

—Êt moi, vous le savez bien, Napoléon Potard.

—Je le sais, Monsieur, mais ne pourriez-vous m'apprendre ?...

—Pas autre chose...

—En ce cas-là, ne trouvez pas mauvais que je vous le dise : vous n'ignorez point que ce n'est pas l'usage de se battre avec un inconnu. Croyez bien que ce n'est pas un sot orgueil qui me fait parler ; mais, après tout, je ne puis croiser le fer

avec un homme qui ne veut pas dire qui il est, ni ce qu'il est... Et je me félicite presque, ajouta Raoul qui se faisait évidemment une indicible violence, si nous trouvons là sans dés-honneur pour personne... car je vous tiens pour brave... une raison naturelle de ne pas donner suite à une querelle très-légère au fond, et qui...

—Alors, Monsieur, des excuses ! s'écrièrent à la fois Napoléon Potard et Aubrespy.

—Des excuses ! moi, des excuses !... répondit Raoul en tressaillant ; allons ! vous êtes fous ! mais je vous le répète, et j'en appelle à ces Messieurs, je ne puis me battre avec un inconnu !

MM. de Sélinges et de Miéville firent un léger signe de tête en guise d'assentiment ; mais ils paraissaient étonnés et soucieux.

Depuis le commencement de ce dialogue on eût pu lire sur le rude visage d'Aubrespy un violent combat intérieur. Son regard allait tour à tour d'un adversaire à l'autre : il voyait Napoléon Potard, pâle de colère et se mordant les lèvres jusqu'au sang ; il écoutait avec une exaspération toujours croissante les paroles de M. de Domazan. A la fin, il parut céder à un entraînement plus fort que sa volonté même. Il s'avança vers Raoul les bras croisés, en le regardant fixement.

—Monsieur, lui dit-il, vous vous êtes conduit hier, et vous vous conduisez maintenant, comme un... enfin, suffit, je m'entends ; et cependant vous êtes brave, je le sais ; vous êtes homme d'honneur, je le crois. Plutôt que de laisser plus longtemps humilier quelqu'un que j'aime comme mon enfant, je vais commettre un crime : je vais trahir une promesse sacrée ; je me fie à vous, et honte sur vous seul si vous m'en faites repentir !... Venez...

Il l'emmena à quelques pas de là,

et lui dit tout bas quelques mots ; en l'écoutant, la figure de Raoul exprima tour à tour l'incrédulité, l'étonnement, le doute, mais on entendit Aubrespy qui ajoutait d'une voix solennelle :

—Devant Dieu et sur l'honneur, je jure que ce que je vous dis est vrai, et que je sois souffleté si je mens !...

Alors M. de Domazan revint vers le groupe dont il s'était un moment éloigné ; et, saluant Napoléon Potard, il lui dit avec une politesse qui cette fois n'avait rien de factice :

—Monsieur, si vous voulez me faire l'honneur de vous battre avec moi, je suis à vos ordres.

Les témoins donnèrent le signal ; le duel commença.

Assurément je ne prétends pas justifier cet impôt de sang prélevé par l'orgueil sur le courage. Mais ces deux hommes jeunes, beaux, sans haine, ne se connaissant que de la veille, et jouant noblement leur vie, offraient un spectacle chevaleresque et poétique, trop rare aujourd'hui, pour ne pas avoir droit à l'indulgence. Ne soyons inexorables que pour ce qui porte l'empreinte glacée de notre siècle d'argent et de boue, et pardonnons à ces fautes où se retrouve un reflet de ce vieux honneur qui peut avoir des taches comme le soleil, mais qui du moins, comme lui, éclaire et réchauffe. Surtout ne craignons pas de compromettre notre orthodoxie en contredisant monsieur Dupin, lequel a intonisé, comme chacun sait, le courage civil, courage bien commode, puisque, à en juger par son inventeur, il permet de n'être pas civil, et ne force pas d'être courageux.

D'incertitude était égale de part et d'autre ; mais Raoul de Domazan avait toute la supériorité que donne l'habitude de l'escrime et l'expérience des duels. Dès les premières passes un connaisseur se fût aisé-

ment aperçu qu'il ménageait son adversaire : deux fois, la pointe de son épée arriva tout juste à la poitrine de Napoléon Potard, et il l'eût percé d'outre en outre s'il eût porté à fond. Pierre Aubrespy, dont l'oeil d'aigle ne perdait pas le plus léger mouvement, pâlit et respira tour à tour. Au bout de dix minutes, des gouttes de sueur commencèrent à couler de tous les fronts : de ceux-ci, par anxiété ; de ceux-là, par fatigue. Les témoins firent signe aux combattants de prendre un moment de repos.

Ils abaissèrent leurs épées ; les amis de Raoul, aux yeux desquels l'inexpérience de Napoléon Potard relevait encore son courage, le regardaient presque avec admiration. Aubrespy rayonnait ; quant à Cyprien Sureau, sa contenance n'était plus tout à fait aussi martiale qu'en fredonnant les refrains de Béranger.

Il fallut recommencer : la répugnance de Raoul, son désir d'en rester là, étaient visibles. Mais le mot "d'excuses" avait révolté son orgueil, et une mauvaise honte lui ferma la bouche. Ils se remirent donc en garde ; cette reprise fut courte ; vous croyez peut-être que je vais, m'emparant d'un vieux paradoxe et me souvenant qu'on a vu des conscrits tuer des maîtres d'armes, donner la victoire à mon héros. Hélas ! je suis forcé, en historien véridique, d'avouer tout le contraire. Plus impétueux, plus impatient, animé par ce quart d'heure de feintes sans résultat, Napoléon Potard, décidé à pousser une botte décisive, se fonda à fond, en dirigeant sa pointe en pleine poitrine : la botte fut parée, et pendant que son épée, relevée par un habile coup de tierce, décrivait un demi-cercle au-dessus de sa tête, son corps resta à découvert. Raoul vit le péril, il voulut rompre, mais il était trop tard ; son corps, retenu par la parade et un nœud immobile,

rencontra la poitrine de son adversaire, qui se portait en avant. Seulement, par un tour de poignet plus rapide que l'éclair, l'adroit officier réussit à donner à sa lame une direction oblique, et le coup, qui eût traversé le cœur, ne fit qu'atteindre les chairs quelques lignes plus bas : Ce n'est rien, ce n'est rien ! dit Napoléon Potard : en garde ! mais en même temps un nuage s'étendit devant ses yeux ; il s'appuya sur son épée, pâlit horriblement, murmura quelques mots parmi lesquels on put distinguer le nom de Bénédicte, et tomba évanoui.

A l'instant, tous les témoins s'élançèrent ; M. de Domazan, plus pâle que son adversaire, fit un geste de désespoir ; Pierre Aubrespy déchira d'une main tremblante le gilet et la chemise du jeune homme, dont le sang coulait à flots ; puis il s'élança comme un fou sur Raoul, le prit d'une main, saisit de l'autre le chirurgien et les amenant auprès du blessé : Monsieur, dit-il, sur votre honneur, sur votre vie, la blessure est-elle mortelle ? Le chirurgien s'agenouilla, examina la plaie, s'assura de l'état de la poitrine et du cœur, et dit en se relevant : Sur mon honneur, cette blessure n'est ni mortelle, ni dangereuse !

—Monsieur, dit alors Aubrespy à Raoul, en lâchant enfin sa main qu'il tenait serrée dans la sienne comme dans un étau, si vous me l'aviez tué, je vous assassinais !

M. de Domazan et ses témoins s'éloignèrent, après avoir exprimé leurs regrets dans les termes les plus chaleureux. Ils mirent leur calèche à la disposition d'Aubrespy, qui s'empressa d'y transporter le blessé et fit asseoir le chirurgien auprès de lui. La voiture s'achemina au pas vers la ville ; quand ils arrivèrent, l'horloge sonnait huit heures ; il n'y avait encore personne dans les rues.

Pierre Aubrespy commença par écrouler poliment Cyprien Sureau, qui voulait monter avec eux dans la chambre de Napoléon Potard ; la précaution n'était pas inutile ; car lorsque Pierre et le chirurgien y entrèrent, chargés de leur précieux fardeau, il s'y trouvait déjà quelqu'un : c'était la marquise de Tresmes.

Elle se tenait sur le seuil, pâle d'inquiétude et les interrogeant du regard.

Pierre eut pitié d'elle, et lui dit brièvement :

—Il n'y a pas de danger et il s'est conduit en brave.

—Merci, mon Dieu, merci ! s'écria Bénédicte en se jetant à genoux, et avec un accent qu'eût envié la Malibran, lorsqu'au second acte "d'Orthello" elle répétait avec le chœur : "il vit !..

Napoléon Potard était toujours évanoui : Aubrespy l'établit sur son lit, et le chirurgien procéda au pansement. Bénédicte les aidait tous deux avec un zèle et une adresse de soeur de charité. Le sang avait coulé en abondance et le blessé ne donnait encore aucun signe de vie. Bientôt pourtant le cercle de bistre qui couvrait ses yeux fit place à une blancheur mate ; une teinte rosée se répandit sur ses joues pâles comme le marbre. Sa respiration revint, faible d'abord, puis plus forte et plus égale ; ses lèvres remuèrent comme pour exhaler quelques sons indistincts ; puis, il s'agitait comme un homme qui se débat contre un rêve ; enfin ses yeux s'ouvrirent ; il regarda autour de lui, et instinctivement peut-être, sembla chercher une personne qui, hélas ! n'y était plus ; car dès ces premiers symptômes de retour à la vie, Bénédicte avait disparu.

Il voulut parler : Aubrespy lui mit la main sur la bouche ; livré à ce vague bien-être qui succède à l'éva-

nouissement, le blessé se laissait faire sans résister. Le chirurgien défit les ligatures et examina de nouveau la plaie, qui était large, mais sans profondeur, le coup ayant dévié de gauche à droite. Vers le soir, comme il y eut quelque annonce d'agitation et de fièvre, il ordonna une potion calmante, dans laquelle la forte constitution de son malade lui permit de mêler une certaine dose d'opium. Quelques moments après, Napoléon Potard commença à s'assoupir, et comme si une fée à la fois malicieuse et bonne eût couru avertir madame de Tresmes, elle rembra, au moment où les yeux de notre héros se refermaient. Le chirurgien salua et sortit. Aubrespy s'installa dans un fauteuil, à quelque distance, et Bénédicte resta seule auprès du lit. Une veilleuse posée sur un guéridon éclairait de sa lueur incertaine cette chambre blanche et nue. Rien au dedans ni au dehors ne troublait le silence de la nuit. A l'écart et presque dans l'ombre le vieux soldat, perdu dans ses pensées ou luttant contre le sommeil, penchait sa tête grisonnante : et sa grande ombre, projetée sur le mur, s'y dessinait en formes bizarres, en silhouette fantastique. Bénédicte veillait : que se passait-il dans son cœur, près de celui dont le sang venait de couler pour elle ? Nul n'eût pu le deviner ; grave, seréne, recueillie, elle fixait sur le jeune homme endormi un regard empreint d'une tendresse presque maternelle ; ses beaux cheveux dénoués se mêlaient parfois aux cheveux flottants de Napoléon Potard ; son souffle allait au-devant de son souffle : et comme si l'ango gardien du blessé lui eût révélé la présence de celle qu'il aimait, un vague sourire errait sur ses lèvres décolorées. Il y eut un moment, où, sans s'éveiller et toujours sous l'influence de l'opium, il ouvrit de grands yeux qui rencontrèrent madame de

Tresmes, à demi inclinée vers lui : — Bénédicte ! Bénédicte ! murmura-t-il ; mais déjà Bénédicte effrayée s'était brusquement cachée derrière le rideau. Sa crainte était vaine ; dans cet état de douce et ineffable somnolence où Napoléon Potard était plongé, la réalité se perdait dans le rêve en le continuant, et cette vision flottante ne fut pour lui qu'un épisode de ses songes. Bientôt la marquise rassurée se rapprocha de son chevet ; le sommeil redevint même si profond qu'elle put oser davantage. Comme si elle céda à un chaste et mystérieux attrait, elle approcha ses lèvres de ce front blanc et pur. Mais sans doute une pensée soudaine l'arrêta : — Insensée, se dit-elle, qu'allais-je faire ? — Et elle se rassit, la tête plongée dans ses mains, en proie à une mélancolique rêverie.

Un peu avant le jour elle se retira ; quelques moments après, Napoléon Potard s'éveillait. Il trouva Aubrespy debout auprès de lui :

C'est donc vous, lui dit-il, qui m'avez veillé cette nuit ?

— Oui, c'est moi.

— Merci, mon ami... Et personne n'est venu ? ajouta le malade dont une légère rougeur colora les joues.

— Personne.

— Hélas ! c'est vrai, je suis un fou... j'ai rêvé, voilà tout.

Les choses se passèrent ainsi pendant quelques jours ; chaque soir, après la visite du chirurgien, et lorsque le malade se rendormait, encore affaibli par la quantité de sang qu'il avait perdu, la charmante jeune femme arrivait doucement, sur la pointe des pieds, et passait près de lui de longues heures ; elle préparait elle-même les potions qu'il devait prendre, parcourait la chambre qu'elle aimait de sa présence, génie invisible laissant partout un parfum de grâce et de bonté. Pierre Aubrespy la regardait faire avec une sorte d'ad-

miration respectueuse : entre Bénédict et lui, peu de paroles s'échangeaient. Un geste, un signe, un regard établissaient entre eux je ne sais quelle intelligence secrète qui semblait unir dans la même pensée deux êtres si profondément séparés en apparence par la nature et la destinée. On eût dit qu'il y avait là un mystérieux lien dont notre héros était le noeud.

Cependant la convalescence de celui-ci avançait rapidement. Un soir, le chirurgien lui annonça qu'il pourrait partir le lendemain. Ce soir-là, la bonne fée vint encore ; mais elle comprit qu'il y aurait du danger pour son incognito à rester plus longtemps. Elle s'arma donc de courage, s'approcha du lit du convalescent qu'elle contempla un moment avec amour ; puis se baissant tout à coup, elle imprima sur son front ce doux et chaste baiser qu'elle n'avait pas osé lui donner le premier jour ; mais cette fois elle ne rougit pas ; seulement une larme à demi contenue étincela à travers ses beaux cils et descendit sur ses joues ; parole charmante que peut-être la résignation laissait surprendre par le regret ! puis elle se détourna brusquement, serra la main de Pierre Aubrespy, et sortit légère comme une ombre.

Le lendemain, un peu avant dans la matinée, Napoléon Potard, en s'éveillant, se sentit à peu près guéri. La blessure était fermée et ses forces revenues. Il se leva, s'habilla, et pendant cette opération, s'étonna de ne retrouver personne auprès de lui. Il appela son hôtesse qui lui avait aussi donné quelques soins. Elle parut, les lèvres pincées et avec l'air d'une femme qui sait un peu, croit deviner beaucoup, et ne veut dire ni ce qu'elle sait, ni ce qu'elle devine.

—Madame, lui demanda-t-il, qu'est devenu monsieur Vernier, le chirurgien ?

—Il ne reviendra plus ; il a dit que monsieur n'avait plus besoin de lui.

—Mais ses honoraires ?...

—Ils sont payés.

—Payés ! et par qui ?

—Par... par monsieur Aubrespy.

—Aubrespy... ah ! celui-là, du moins j'espère que je vais le voir : où est-il ?

—Hélas ! Monsieur, une affaire pressante l'a forcé de partir ce matin ; il m'a chargé d'exprimer à Monsieur ses regrets, ses excuses et son dévouement.

—Et où et quand le reverrai-je ?

—Il ne l'a pas dit.

—Quoi ! lui aussi ! ce vieux soldat ! si bon, si empressé pour moi !... parti sans me dire adieu ! murmura le jeune homme, tout pensif ; puis s'adressant de nouveau à l'hôtesse :

—Et il m'est pas venu d'autre personne ?

—Pardon, Monsieur...

Napoléon Potard frissonna d'espoir ; elle lui remit plusieurs cartes ; M. de Domazan, M. de Stélinges, M. de Micville, M. Cyprien Sureau, étaient venus, presque tous les jours, savoir de ses nouvelles.

Ce n'était pas, à ce qu'il paraît, tout à fait le compte du questionneur ; il froissa ces cartes, comme s'il eût cherché un autre nom, garda un moment le silence ; puis il reprit avec effort :

—Et outre ces messieurs, il n'est venu personne ?...

—Personne.

—Et personne n'a demandé des nouvelles de ma blessure ?

—Non, Monsieur.

—C'est bien, Madame ; je vais partir : veuillez me dire ce que je vous dois.

—Vous ne me devez rien ; tout a été payé.

—Payé, et par qui ?

—Par... par monsieur Aubrespy.

—Oh ! c'est trop fort, s'écria Napo-

léon Potard ; puis il ajouta : Au fait ! un mystère de plus ou de moins, cela ne vaut pas la peine d'y penser.

Il avait l'air si malheureux, que la pauvre hôtesse, fort embarrassée de son rôle, paraissait se faire violence, et était sur le point de lui en dire plus qu'elle ne voulait ; mais il était trop amoureux, trop agité pour être bien clairvoyant. Il ne s'aperçut de rien, et commença mélancoliquement ses préparatifs de départ.

Au bout d'une demi-heure, il prit congé de l'hôtesse et sortit. Au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier :

— Ah ! mon Dieu ! Monsieur ! lui cria-t-elle en le rappelant ; j'oubliais... voilà deux lettres qu'on a laissées pour vous...

— Deux lettres ! donnez donc !

Il les lui arracha des mains et les ouvrit précipitamment.

L'une d'elles était écrite sur papier de cuisine, et la grosseur des caractères en rendait plus frappantes les excentricités orthographiques ; elle ne renfermait que les mots suivants :

“ Monsieur Napoléon Potard : il é prié de ce trouvé à Vil d'Avré le 10 juin 1835.”

— Le 10 juin ! se dit notre héros plus intrigué que jamais, c'est justement l'anniversaire de ma naissance ; ce jour-là j'aurai vingt-huit ans !

La seconde lettre était aussi mince, aussi élégante, aussi parfumée que la première l'était peu ; une main sans doute bien légère, et qui ne pouvait être qu'une main féminine, y avait tracé les pieds de mouche les plus jolis du monde ; mais le contenu en était à peu près le même, et le jeune homme y lut ce qui suit :

“ Monsieur Napoléon Potard est prié, par des amis inconnus, de se trouver à Ville-d'Avray le 10 juin 1835.”

Napoléon Potard relut ces deux billets, trente fois en une minute.

Il les commenta silencieusement, les compara, les retourna, les ferma, les rouvrit ; puis, renonçant probablement à y rien comprendre, il les mit dans sa poche et s'en alla ; cette fois on ne le rappela plus.

Lorsqu'il se retrouva sur la place, le ciel était pur, le soleil splendide, comme le jour de son duel ; mais tout semblait désert. La saison des Eaux finissait ; la foule qui avait peuplé Plombières s'était écoulée peu à peu ; déjà les premières influences de l'automne entremêlaient de quelques teintes rembrunies la verdure des ormeaux et des tilleuls.

Napoléon Potard regarda autour de lui ; puis il se frappa tristement le front :

— Seul ! toujours seul au monde ! murmura-t-il, et il continua sa route.

III

INGRATITUDE

Vers la fin de l'hiver de l'année suivante, de cette fatale année 1830 où janvier eut des frimas si rudes et juillet de si fumestes soleils, madame de Trosnes donnait une soirée dans son délicieux hôtel, rue de Babylone. Depuis la mort de son mari elle avait cessé de faire danser ; mais ses concerts avaient une réputation européenne. Ses invitations étaient assez restreintes pour qu'on fût sûr de n'y rencontrer personne qu'il eût été fâcheux d'y voir, et assez recherchées pour que nul n'y manquât, de ceux qu'on aimait à y retrouver. Elle entendait si bien l'art difficile de maîtresse de maison, qu'en sortant de son salon tout le monde était content ; les artistes avaient été applaudis et même écoutés ; les gens d'esprit avaient eu des mots fins ; les jolies femmes avaient été si bien placées, que leurs attentifs s'étaient approchés d'elles sans déranger

personne ; les femmes politiques avaient rencontré le ministre influent qui, heureux d'être là, s'était mis en frais pour elles, et leur avait même donné le plaisir de deviner un secret d'Etat qui n'existait point. Les bas-bleus avaient parlé poésie avec les diplomates et diplomatie avec les poètes ; les mélomanes avaient savouré d'excellente musique, et les élégants avaient été vus : on disait que, chez madame de Tresmes, les lumières, les fleurs, le choix des artistes, et les mille détails qui composent une soirée élégante, avaient un charme et comme un parfum qu'on ne retrouvait pas ailleurs ; on disait cela peut-être parce qu'elle était belle, et probablement parce qu'elle était à la mode.

Ce soir-là elle respalendissait ; son vieil oncle, le chevalier de Trévenyn, l'aïdait à faire les honneurs et protégeait de l'autorité de ses cheveux blancs ce que sa position de femme jeune et isolée pouvait offrir d'exceptionnel aux susceptibilités du monde. Accrochée à son bras, on eût dit une belle branche de clématite en fleurs suspendue à un mur gothique. Ses diamants, qu'elle tenait de sa mère, passaient pour les plus beaux de Paris. Montés en couronne par Fossin, ils réunissaient sur son front le triple diadème de la richesse, de l'élégance et de la beauté. Sa robe de damas bleu, traversée de haut en bas par des noeuds d'argent rappelait par sa coupe les souvenirs, si recherchés alors, de la cour d'Anne d'Autriche. Avec ses beaux cheveux crépés, son cou de cygne, ses blanches épaules, ce suave et noble visage qu'illuminaient à la fois la flamme scintillante de ses diamants et le feu voilé de ses regards, Bénédicte eût inspiré un sonnet de plus à Bensérade, ou mieux encore, lui eût fait déclinier tous les autres. L'hôtel de Rambouillet eût recommencé

en son honneur cette carte du Tendre à laquelle elle aurait donné autant de voyageurs que de géographes. Ménage eût oublié pour elle ses plus chères correspondances et perdu même son latin ; et, dans tous les temps, les vrais amants et les vrais poètes eussent tressailli, comme devant l'image vivante de leurs désirs et de leurs rêves !

On se montrait au piano les virtuoses célèbres d'alors : Adolphe Nourrit, artiste plein d'âme et de cœur, mort dans son orgueil, ce lin-cœur païen de tant de gloires modernes ; Zuchelli, souple et habile chanteur, qui n'eût que le tort de succéder à Pellegrini et le malheur d'être remplacé par Lablache ; madame Damoreau, légère et élégante fauvette qui a eu trois chansons et trois nids ; Henriette Sontag, l'inimitable dona Anna, que son mariage venait d'enlever au théâtre, et qui, par déférence pour madame de Tresmes, avait consenti à chanter encore cette fois avant son départ ; et vous aussi, artiste inspirée, doux fantôme des jours de notre jeunesse, pâle Desdémona, semillante Rosine, passionnée et poétique Malibran !

L'auditoire était digne de pareils artistes. Tout le monde se souvient que jamais la société du faubourg Saint-Germain ne fut plus brillante que pendant ce dernier hiver. On eût dit qu'au moment d'être dispersée par l'orage un secret instinctif la portait à se réunir, à serrer ses rangs, et à jouir à la hâte de ces belles soirées, presque sans lendemain. Ces pressentiments involontaires, qui se peignaient sur plusieurs visages et s'exhalaient en paroles tristes, chuchotées à voix basse, étaient comme le fond sombre et mélancolique des riannes broderies de la fête, mais n'en troublaient point l'éclair ni l'éclat. Elles formaient un contraste piquant et parfaitement analogue à la "co-

médie humaine," avec les propos futiles ou joyeux qui s'échangeaient dans les groupes de jeunes gens et de jeunes femmes ; avec ces usages mondains qui veulent qu'on ne paraisse attacher de l'importance qu'à ce qui n'en mérite aucune, et avec cette musique admirable qui venait, par intervalles, ravir toute l'assemblée à ses préoccupations graves ou frivoles, et montrer toute la distance, qui sépare le paisible domaine de l'art de celui où s'agitent les passions et les partis, les vanités et les rancunes.

Presque tous les hommes qui se trouvaient là étaient éminents, par leur naissance ou par leurs œuvres. A tous moments la voix sonore du valet de service jetait, à travers la porte ouverte à deux battants, quelques-uns de ces noms qui parlent à l'imagination, à la mémoire, ou à toutes deux ensemble. Ce que n'avaient pu faire encore le progrès du temps et les leçons de l'histoire, le gracieux empire d'une femme l'accomplissait pour quelques heures. Sous son regard et son sourire, une égalité parfaite, une "cordiale entente" s'établissait entre le grand seigneur de la vieille roche et le grand dignitaire de l'Empire, entre le gentilhomme de la chambre et le député en habit noir ; entre le marquis, l'artiste, le savant, le publiciste, le poète ; entre deux hommes spirituels de partis différents, et, ce qui est bien plus difficile, entre deux hommes médiocres du même parti. Le valet de chambre annonçait : M. le duc de Fitz-James ! —M. Horace Vernet !—M. de Martignac !—M. le vicomte de la Rochefoucauld !—M. Rossini !—M. Biot !—M. le baron Gérard !—Et pour toutes ces illustrations si diverses, madame de Tresmes avait un de ces mots flatteurs sans être exclusifs, qui caractérisent la spécialité d'un homme illus-

tre sans l'y renfermer. Douce et salutaire influence des femmes ! la meilleure façon de l'apprécier ce qu'elle vaut c'est de songer que c'est en la perdant qu'on devient ce que nous sommes.

Presqu'en même temps, et comme si le hasard s'était plu à rassembler deux magnifiques renommées, le valet de chambre annonça :

—Monsieur de Lamartine !

L'illustre poète était alors à son apogée ; ainsi qu'il arrive toujours aux renommées qui doivent être durables, la sienne avait eu à subir un moment d'injustice pendant ces années de bruit et d'agitation politique qui avaient accompagné la chute du ministère Villèle. Mais un retour éclatant s'était fait dans les esprits, et l'auteur des "Méditations," qui allait être celui des "Harmonies," glorifié par la nouvelle école pour avoir révélé la langue des sentiments modernes, était salué par l'ancienne pour avoir su trouver cette langue dans le dictionnaire de Racine. Fidèle aux croyances qui l'avaient si bien inspiré, et auxquelles il allait rendre un public hommage dans son discours de réception à l'Académie française, pas une tâche n'avait terni cette chaste muse : heureux temps où les cœurs honnêtes n'étaient pas sans peur, mais où les nobles esprits étaient encore sans reproche !

Puis, comme si ces beaux noms devaient se résumer dans un seul, plus beau que tous, on entendit annoncer :

—Monsieur le vicomte de Chateaubriand !

L'historien des quatre Stuarts n'allait presque jamais dans le monde : son entrée produisit une impression profonde mêlée d'admiration et de tristesse ; son large front paraissait voilé par un nuage de soucis et d'incertitudes : l'avenir de nos destinées lui pesait comme un de ces secrets

dont on tient le mot dans sa main, mais qui sont assez redoutables pour qu'on ne sache pas si on doit la fermer ou l'ouvrir. Poussé par la fatalité dans des rangs qui n'étaient pas les siens et qui lui faisaient porter leur drapeau pour mieux en dissimuler les couleurs, prêtant l'appui de son immortel génie à des idées pour lesquelles sa plume fut une arme et son nom un passe-port, cette situation étrange et terrible ajoutait à sa gloire une sorte d'intérêt romanesque, moins par peut-être, mais plus grand. On éprouvait en le voyant quelque chose du sentiment pénible et grandiose qu'éveillerait la vue d'une de nos sublimes basiliques, élevée par le malheur des temps aux cérémonies de notre culte.

Tout à coup, au moment où l'assemblée était encore attentive à l'apparition de ces hommes célèbres, pendant cet instant de silence qui accompagne les émotions vives, la voix du valet de chambre, plus retentissante que jamais, lança de l'antichambre ce nom insolite :

—Monsieur Napoléon Potard !

Notre héros entra, rouge, confus, tremblant sous le regard de gens habitués à se compter et à se connaître, qui semblaient se demander d'où arrivait cet intrus. En l'entendant annoncer, madame de Trésmes pâlit ; mais elle se remit aussitôt, et il n'avait pas fait trois pas vers elle que déjà elle avait repris son attitude de reine. Son accueil fut glacial ; elle le regarda un moment, comme un étranger dont on ne reconnaît ni le nom, ni la personne, fit un petit signe de tête, le tout en gardant le plus profond silence et d'un air qui voulait dire : Qui êtes-vous, et qui vous autorise à entrer ici ?—Napoléon Potard fut écrasé par ce calme hautain. Il s'inclina, essaya un geste de soumission qu'elle ne parut pas remarquer, puis, se détournant rapidement,

il alla chercher une place bien humble bien lointaine, où il se tint immobile, prononçant son regard attristé sur cette brillante réunion.

Il y a pour les jeunes gens d'imagination une sensation poignante : c'est lorsque le hasard les transporte dans un de ces salons où sont rassemblés les privilégiés de la fortune et de la naissance, du talent et de la gloire, et qu'en face de ces grands noms divers ils se débattent, dans le secret de leur cœur, sous le fardeau de leur petitesse. Leur vanité se révolte alors, et s'ils n'ont pas le jugement assez droit pour reconnaître qu'on ne peut pas recueillir avant d'avoir semé ni triompher avant d'avoir combattu, il se forme dans leur âme de mystérieuses haines contre toutes ces distinctions sociales qui les humilient de leur éclat. Ils sentent germer en eux ces ambitions confuses, ces projets orgueilleux, ces rêves insatiables qui les consolent un moment à l'aide de leur décevant mirage, mais dont chaque mécompte doit plus tard les irriter davantage par la comparaison même des illusions qu'ils ont poursuivies avec les réalités qu'ils subissent ; disposition dangereuse, qui, passant de la théorie à la pratique, se traduit, selon les temps, dans le salon, par des ridicules, et dans la rue, par des révolutions.

Cette sensation, Napoléon Potard l'éprouvait dans toute son amertume. Isolé au milieu de cette foule où il ne pouvait s'appuyer sur rien, où pas une parole, pas un regard, pas une main, pas un sourire ne venait le chercher, il se comparait au naufragé perdu, sur une planche, fragile, entre l'immensité desmers et celle des cieux. Il comprenait pourtant que, si grand que fût ce vide, il y avait là une personne qui aurait pu le combler ; et celle-là aussi le traitait en inconnu ! Aussi souff-

fraîtil à la fois dans son orgueil et dans son amour ; mais cet amour était si pur qu'il le sauva de son orgueil. Il se renferma dans sa douleur silencieuse plutôt que d'en faire un sujet de raucune ou de satire, et d'en rendre responsable ou ce monde dont les hiérarchies le séparaient de cette femme, ou cette femme dont les dédains le séparaient de ce monde.

Un fugitif éclair de bonheur vint récompenser sa résignation. Rossini se mit au piano, et derrière lui Adolphe Nourrit et madame Damoreau se levèrent pour chanter le beau duo de "Guillaume Tell," alors dans toute la nouveauté de son succès. Nourrit, de sa voix pure et vibrante, commença le magnifique récitatif : "Ma présence pour vous est peut-être un ouvrage !..." cette expression ravissante d'un amour ardent et respectueux, luttant contre "l'écueil d'un préjugé fatal," comme dit M. de Jouy. La musique est pour certaines organisations une puissante consolatrice ; dès les premières notes, Napoléon Potard sentit fondre dans son cœur toutes ses velléités de révolte. Puis, à mesure que le duo avançait, les paroles, fort maieses du reste, mais transfigurées par le génie du maître, lui parurent s'appliquer si bien à sa propre situation, qu'il ne put s'empêcher de se tourner vers madame de Trames. Elle aussi semblait profondément émue. Lorsque arriva le délicieux andante : "Doux aveu, ce tendre langage !... il y eut un moment, moment bien rapide, où leurs yeux se rencontrèrent, et ceux de la marquise restèrent attachés sur lui une seconde de plus peut-être que ne l'exigeait sa sévérité. Mais que cet éclair fut court ! A l'instant même, avec cette clairvoyance dont les amoureux ont seuls le secret, surtout pour se désespérer, il remarqua qu'un nuage de dépit ou de dédain passait sur son front, et que ce visage enchanteur

reprenait son expression méprisante. Hélas ! je m'étais donc trompé ! pensa-t-il.

Le duo finit au milieu de ces applaudissements discrets qui, dans la bonne compagnie, violent l'enthousiasme tout comme ils déguisent l'ennui. Dans le mouvement qui suivit, notre héros eût encore une joie. Au milieu d'un groupe qui s'avancait de son côté, il reconnut Raoul de Domazan. Raoul le reconnut aussi, et sans hésitation, avec une franchise charmante, il s'avança vivement vers lui et lui dit, en lui tendant la main : "Ah ! Monsieur ! que je suis heureux de vous voir, et qu'il me tardait de vous demander pardon !..."

Ce mot, accompagné d'un sourire amical, et si expressif dans la bouche d'un homme dont la bravoure était proverbiale dans l'armée, fut un baume véritable pour le cœur blessé de Napoléon Potard. Isolé, découragé comme il l'était, il accueillit ce secours inattendu avec une reconnaissance si vive, que des larmes lui en vinrent aux yeux, et qu'en ce moment il eût voulu donner sa vie pour Raoul :

— Ah ! Monsieur, lui répondit-il sous l'influence de cette émotion maive, combien je regrette aujourd'hui que vous ne m'ayez pas tué !...

— C'eût été pour moi un éternel remords, reprit Raoul sur un ton d'affectueux badinage, et... croyez-moi, quand on est ibon comme je vous crois, brave comme je vous sais, et tourné comme je vous vois ; lorsqu'en outre on se trouve dans le salon où nous sommes, à portée d'entendre cette délicieuse musique et de regarder ces yeux beaux yeux auxquels je ne vous suppose pas insensible... voyons, si pessimiste que vous soyez, cela ne vaut-il pas la peine de vivre ?

Les deux jeunes gens s'étaient assis à côté l'un de l'autre ; Raoul poursuivait l'entretien :

—Monsieur, vous allez peut-être me trouver encore bien indiscipliné ; mais en France (on le pensait du moins dans le bon temps), quand deux hommes de cœur avaient loyalement croisé le fer, et que le sang de l'un d'eux avait coulé, c'était fini, on pouvait tout se dire, car il ne pouvait plus y avoir entre eux d'autre arrière-pensée que celles qui commencent par l'estime et finissent par l'amitié... Ceci est diablement couplet de vaudeville ; mais que voulez-vous ! nous sommes tous abonnés au théâtre de Madame...

Donc, après ce préambule aussi solennel que celui des médecins de Pourceaugnac, permettez-moi de vous demander : Où en êtes-vous ? et que faites-vous ici ?

—Ce qu'on y fait quand on a été accueilli tout juste assez pour ne pas se croire mis à la porte...

—A la porte !... mais... pardon encore de cette sottise question, vous m'étiez donc pas invité ?

—Hélas ! non. Depuis que je suis revenu à Paris, je me suis présenté plusieurs fois chez madame de Tresmes, sans avoir le bonheur d'être reçu : j'ai cru que c'était le hasard... Ces jours-ci, j'ai su qu'elle donnait une soirée, et alors, m'y tenant plus... peu au courant d'ailleurs des usages du monde, j'ai fait comme ces joueurs auxquels il ne reste plus qu'une carte et qui jouent tout leur avoir sur cette carte-là ; il me semblait que ma conduite aux Eaux de Plombières me donnait quelques droits à sa reconnaissance.

—Des droits ! de la reconnaissance ! Ah ! mon cher, voilà deux mots qu'il faut rayer de votre dictionnaire ! ce que détestent le plus les souverains, c'est qu'on leur ait rendu service. Notre charmante marquise est une ruine ! Reine par la beauté, l'esprit, la naissance et les diamants qui la couronnent : eh bien ! elle fait comme

ses confrères, et nous, ses très-humbles sujets, nous n'avons le "droit" ni de l'accuser, ni de nous plaindre...

Napoléon Potard ouvrait de grands yeux à ce cours de morale politique et mondaine ; M. de Domazan continua :

—Et puis, il y a encore une chose que les Parisiennes ne peuvent pas souffrir : c'est de retrouver à Paris leurs connaissances des Eaux ou de voyage. Vous les rencontrez en Suisse, dans les Pyrénées, à Baden, à Plombières, n'importe où : elles sont accueillantes, gracieuses, irrésistibles ; elles acceptent avec bonhomie toutes les petites corvées que vous voulez bien subir pour leur plaire, depuis la course à ânes jusqu'au coup d'épée. On se quitte, on se dit au revoir ! on se félicite du hasard qui a si heureusement inauguré des relations qui n'en resteront pas là. Vous êtes ravi, enchanté. Vous venez à Paris ; vous voilà courant au faubourg Saint-Germain et frappant à la porte de votre belle marquise ou duchesse... Hélas !

Votre cœur interroge, et le Suisse répond !

Je vous raconterais là-dessus de très-drôles histoires, si nous n'étions en aussi bonne compagnie.

...Et cependant, reprit Raoul avec mélancolie, s'il y a au monde une personne digne de faire exception à ce que je vous dis là, c'est bien madame de Tresmes... si supérieure aux autres femmes ! Sous ces dehors mondains et frivoles, un cœur si généreux, une âme si sérieuse, un si noble esprit !... Elle, que vous voyez ce soir ne songeant en apparence qu'à ses succès et à ses plaisirs, elle sera peut-être demain matin dans quelque mansarde, à un sixième étage, prodiguant la double aumône de la richesse et de la bonté... Moi qui vous parle, vous savez comment

je me suis conduit, l'été dernier, envers elle : comme un fat, et, qui pis est un fat méchant... Eh bien ! quand je lui ai fait demander la permission de lui présenter ma femme...

—Votre femme ! interrompit notre héros en tressaillant : quod, Monsieur ! vous êtes marié ?...

—Depuis trois mois, avec cette jolie brune que vous voyez là-bas, en robe de crêpe rose : un pantif superbe, un des plus beaux noms de la Touraine, cinq cent mille francs, et pas de belle-mère... Mais, grand Dieu ! qu'avez-vous ? ce trouble... cette joie... Je devine : quod ! mon pauvre ami, vous étiez jaloux !... Ah ! vous l'aimez donc bien ?

—Comme un fou, un malheureux fou...

—Oui, je ne crains, c'est une folie et un malheur ; mais puisque nous en sommes aux confidences, laissez-moi vous interroger encore, et soyez sûr qu'autant mes questions étaient impertinentes l'an dernier, autant elles seront affectueuses aujourd'hui. Qui croyez-vous être ? Que savez-vous de votre naissance, de votre position en ce monde ?

—Bien peu de chose : je crois que je suis né de parents français dans un village d'Allemagne, près d'Iéna. J'ai été élevé chez ma nourrice jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Un peu après les événements de 1815, je vis arriver un homme d'un aspect sévère et froid, ayant l'air et la tenue militaires : il me regarda quelques instants avec émotion ; mais il reprit aussitôt la physionomie triste et sombre qui paraissait lui être habituelle. Il causa avec ma nourrice, la paya généreusement, et m'emmena malgré ses larmes et les miennes. Il me mit au collège d'Iéna, sous le nom que je porte aujourd'hui. J'y restai huit ans et j'y fis des études

brillantes. J'achevais ma philosophie, lorsqu'un jour le même homme revint ; il était horriblement changé, vieilli. Il me dit que, pour que mon éducation fût complète, j'allais voyager quatre ans, parcourir l'Europe, voir l'Orient et revenir par l'Égypte. Il me traça mon itinéraire avec une lucidité, une précision et parfois une beauté de langage qui me dominaient. Quoique j'eusse alors seize ans, je me sentais un enfant devant cet homme, tant il y avait en lui de sévérité et de grandeur. Je partais, je voyageai, et mille impressions nouvelles m'étourdiraient sur ma destinée. La quatrième année, j'étais à Smyrne. Le banquier chez qui j'allai pour toucher le montant d'une des traites que l'homme mystérieux m'avait données à mon départ, me remit en même temps une lettre qui contenait ces mots : "Revenez, je suis bien mal, et je voudrais vous revoir avant de mourir." Je ne perdis pas un moment ; mais, si prompt que fût mon retour, j'arrivai trop tard ; cet homme était mort sans que personne pût me dire qui il était. Chez ma nourrice, à l'Université, et à la paroisse où le décès avait été déclaré, on me l'avait connu que sous le nom du capitaine Charles. Une vieille femme qui l'avait servi dans les derniers temps, et que je parvins à dénicher dans une des plus sombres rues de la ville, me remit de sa part cette bague antique que vous voyez à mon doigt en me recommandant, en son nom, de la porter toujours. Je la pressai de questions ; je ne pus rien en obtenir de plus. Depuis ce moment, il y a trois ans de cela, je ne sais trop que faire de ma triste personne ; j'ai passé presque tout mon temps à Paris, où j'ai terminé à la française mon éducation allemande ; ce qui ne me rend, je le crains, ni plus spirituel ni plus raisonnable...

—Et dans vos deux rencontres avec

est inconnu, vous n'avez pu savoir quels liens l'unissaient à vous ?

—La première fois, je n'avais que huit ans ; la seconde, il m'imposa silence, en me disant que je le saurais un jour, et il me dit cela de ce ton impérieux et bref qui n'admet pas de réplique.

—Et depuis sa mort, de quoi vivez-vous ?

—D'une inscription de mille écus de rente sur les fonds français, qui me fut remise par la vieille femme, avec la bague.

—Et la marquise, où l'avez-vous rencontrée d'abord ?

—Aux bords du Rhin, au mois de juin dernier... Ah ! Monsieur, vous qui êtes né dans une position brillante, vous qui avez eu tant de personnes à aimer, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir ce qu'a été le sentiment immense, indéfinissable, qu'a éveillé en moi la vue de madame de Tresmes. Je ne m'étais jamais connu de parents, je n'avais point de mère, point de sœur, point d'amis, et je n'avais jamais aimé... Eh bien ! il me sembla que pour mon cœur, orphelin de toute tendresse, cette femme pouvait tout suppléer, tout consoler, tout combler !... Mais, pardom, je vous ennuie de mes divagations romanesques : je l'aimai donc avec une naïveté, une énergie de dévouement, qui peut-être méritaient un meilleur sort. Je la suivis de Shafhouse à Constance, puis à Strasbourg, puis à Plombières, toujours sans qu'elle s'en doutât. Le jour où vous me vîtes l'engager à danser, je lui parlais pour la première fois.

—Mais enfin cet homme mystérieux, qu'est-il à vos yeux ? un bienfaiteur ou un père ?

—Je me le suis souvent demandé : vous jugez que mon imagination a couru le pays des suppositions et des chimères. D'abord, ce qui me semble positif, c'est qu'il y a eu du sang

militaire dans mes veines. Je crois, ou que je suis fils de ce capitaine Charles, dont le vrai nom n'est resté inconnu, ou que mon père était tout simplement un soldat s'appelant réellement Potard, et ayant rendu à ce capitaine Charles quelque grand service qu'il n' a pas cru trop payer en m'adoptant. Mais voici l'embarras : J'ai fait des démarches dans les bureaux de la guerre : de 1790 à 1815, il y a eu cinquante-sept Potard inscrits sur les cadres de l'armée... Et vous, Monsieur, que dites-vous de mes conjectures ?

—Hum ! fit Raoul étourdiement, comme un homme qui en sait plus qu'il n'en veut dire.

—Me croiriez-vous ? continua Napoléon Potard, il y a des moments où, combinant plusieurs circonstances, je me suis imaginé que quelqu'un avait la clef de ma destinée.

—Eh ! qui donc ?

—Ce vieux soldat, ce Pierre Aubrespy, mon bon génie des Eaux de Plombières.

M. de Domazan ne put retenir un nouveau mouvement.

—Mais, j'y pense, reprit vivement notre héros en le regardant avec attention et comme si un souvenir soudain s'éveillait en lui... oui, je me le rappelle maintenant, cinq minutes avant notre duel... lorsque vous refusiez encore de vous battre, sous prétexte que vous ne me connaissiez pas...

—Grâce ! laissons dormir cette triste histoire ! dit Raoul un peu inquiet de la tournure que prenait l'entretien.

—Oh ! je ne vous en veux plus ; mais... vous le savez bien, dans ce moment-là, Pierre Aubrespy vous prit à part et vous dit quelques mots qui vous décidèrent...

Raoul, très-embarrassé, ne savait trop comment il sortirait de ce mauvais pas ; mais son embarras dura peu.

Tandis qu'il cherchait une réponse évasive, madame de Tresmes, qui allait de groupe en groupe, continuant son rôle de maîtresse de maison, passa près des deux jeunes gens ; ils se levèrent aussitôt, et M. de Donmuzan, qui se trouvait le plus près d'elle, lui dit avec le respectueux sourire de l'homme élégant aux prises avec plus fort que soi :

—On se croirait en paradis, Madame, quand on a l'honneur d'être chez vous.

—Et pourquoi, cher vicomte ?

—Parce qu'on y chante comme les anges et qu'on y pardonne comme les saints.

Raoul, qui à travers son enveloppe de dandy était bon et loyal, voulait, par cette allusion à ses propres torts, rappeler à Bénédicte la belle conduite de son jeune ami ; mais son attention généreuse n'eut pas le résultat qu'il attendait. Madame de Tresmes, donnant à sa physionomie et à sa voix une expression de sévérité glaciale, lui répondit :

—Monsieur, ces comparaisons mondaines avec les choses saintes sont peu de mon goût ; il y a d'ailleurs une différence...

—Et laquelle, Madame ?

—C'est, dit-elle, en accentuant chaque syllabe, et en fixant Napoléon Potard ; c'est qu'en paradis il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus... et qu'ici j'aperçois des élus qui n'ont pas été appelés.

Ce mot cruel traversa le cœur de notre héros comme la lame froide et acérée d'un poignard ; il chancela, jeta sur Bénédicte un regard suppliant et désespéré, qu'elle soutint d'un air impassible ; saluant alors et faisant un geste d'adieu à Raoul presque aussi ému que lui, il se dirigea vers la porte et sortit.

—Oh ! Madame, dit Raoul à la marquise, vous êtes sans pitié : et pourtant !...

Il ne put en dire davantage : madame Malibran et mademoiselle Sontag commençaient le duo de "Tancredi."

—Ah ! cet affront comble la mesure ! murmuraient Napoléon Potard en s'élançant hors de l'hôtel de Tresmes. Ingrate ! haubaine ! perfide ! froidement cruelle ! oui, je l'arracherai de mon cœur, dût-il se briser à jamais !

IV

ARÉTHUSE

Napoléon Potard était poussé à bout ; son cœur, son orgueil, son unique et secrète espérance, tout saignait à la fois ; et dans ce premier paroxysme il voulait des sentiments de haine à tout ce qu'il avait aimé. Il se trouva, sans trop savoir comment, sur le boulevard des Invalides ; la nuit était triste, de gros nuages noyaient dans leurs flocons grisâtres les étoiles pâlisantes. Les ormeaux s'agitaient comme de noirs fantômes, et le vent du midi, passant à travers leurs branches encore dépouillées, faisait grincer les réverbères dont la lueur vacillait à chaque rafale. C'était bien une de ces heures de désolation, telles qu'il les faut aux poignantes douleurs de l'âme, et pendant lesquelles elle se sent saisie d'une sorte d'ivresse désespérée.

Le jeune homme marcha ainsi quelque temps sans rencontrer personne ; mais, au coin d'une des dernières rues du faubourg Saint-Germain, il lui sembla voir comme des ombres qui passaient rapidement, en se collant aux murailles, et disparaissaient toutes au seuil d'une maison de peu d'apparence, dont la porte s'ouvrait et se fermait sur elles. Napoléon Potard s'arrêta : au même instant il entendit une voix qu'il crut reconnaître et qui approchait en chantant :

Si l'on signale une nef vagabonde.
Serait-ce lui ? disent les potentats. ...

Le chanteur avançait toujours ; lorsqu'il tourna l'angle de la rue, la clarté du réverbère frappant en plein sur son visage, Napoléon Potard vit qu'il ne s'était pas trompé ; c'était Cyprien Sureau.

Il l'avait revu depuis son retour à Paris. Cyprien s'était prévalu auprès de lui de leur rencontre à Plombières, où, pour parler son langage, il lui avait servi de témoin contre des maucadins aristocrates ; mais il lui plaisait peu ; cette politique criarde, mélange de charlatanisme commercial et de trivialités de café, lui était si antipathique, qu'il avait repoussé toutes les ouvertures que lui avait faites Cyprien, relativement à de grands projets, à des assemblées secrètes, à des combinaisons mystérieuses d'où devaient résulter selon lui des changements décisifs dans le gouvernement de la société.

Mais, ce soir-là, telle était la disposition d'esprit de notre héros, que la vue de Cyprien Sureau, au lieu de lui déplaire, lui parut presque un coup de fortune, parce qu'elle flattait les idées de rébellion et de vengeance qu'il sentait bouillonner en lui. Ce fut donc d'un ton très-amical qu'il dit au commis-voyageur, sans songer que celui-ci était en droit de lui adresser la même question :

— Hé ! mon cher monsieur Cyprien, que faites-vous ici, à cette heure insolite ?

Sureau avait cette finesse vulgaire de l'homme forcé, par état, de profiter des circonstances et d'étudier les physiognomies. Il comprit tout de suite que Napoléon Potard était en proie à quelque sentiment violent qui donnait prise sur lui : aussi répliqua-t-il en homme qui joue cartes sur table :

— Ce que je fais ? je vous le dirais

si j'avais la certitude que vous êtes enfin des nôtres.

— Des vôtres ? qu'entendez-vous par là, je vous prie ?

— Oui, de ceux qui disent que la Restauration n'est que de l'ancien régime réchauffé au profit des voltigeurs de 1815 et des ennemis de nos libertés publiques ; de ceux qui pensent que ce n'est pas pour engraisser les suppôts de Polignac et de Montrouge que nos pères ont fait 89 ; de ceux qui trouvent que la Charte n'est pas un vain mot, et que la donner d'une main pour la déchirer de l'autre est un acte de lèse-nation ; de ceux qui croient que les princes ramenés par l'étranger se jouent trop ouvertement de nos droits, pour que nous ne nous souvenions pas de nos devoirs. Comprenez-vous ?

En toute autre circonstance, cette façon de prise, pièce par pièce, aux premiers-Paris des journaux d'alors, eût été odieuse à Napoléon Potard, qui avait en haine la vulgarité ; mais dans ce moment, toute politique se traduisait pour lui par ces mots : Une marquise qui l'avait humilié, et un hôtel aristocratique d'où il venait d'être banni. Il répondit donc à Cyprien :

— Je comprends.

— Et vous dites ?

— Que je suis à vos ordres.

— Bravo ! dans ce cas-là, suivez-moi !

D'Altorff les chemins sont ouverts ! ...

fredonna l'incorrigible commis-voyageur.

Ils traversèrent le boulevard ; Cyprien frappa doucement et d'une façon particulière à la porte où étaient entrés déjà plusieurs individus. Elle s'ouvrit sans bruit ; ils descendirent cinq ou six degrés d'un escalier tournant comme celui d'une cave ; arrivés au bas, un singulier spectacle s'offrit à leurs yeux.

Une soixantaine de personnes étaient rassemblées dans une pièce spacieuse, nue, démeublée, dont les murailles, passées au lait de chaux, sans papiers ni tentures, n'avaient pour ornement que quelques mauvaises estampes, représentant le Champ d'asile, le Soldat laboureur et les Adieux de Fontainebleau. Au milieu était une grande table, couverte de papiers, de liasses de lettres, de brochures, de cartes de géographie : devant la table un fauteuil, accosté de quelques chaises en vieux cuir ; puis, dans le reste de la salle, d'autres chaises en paille, des bancs et des pupitres, le tout chauffé par un poêle, et éclairé tant bien que mal par quelques tristes quinquets. Pour un homme qui sortait du plus élégant salon du faubourg Saint-Germain, tout rempli de fleurs, de lumières et d'harmonie, la chute était rude et le contraste complet. Hélas ! ce brillant salon, c'était la société qui allait finir. Cette salle, c'était le monde qui allait commencer.

Cyprien Sureau momma tout bas à son nouvel adepte, qui ne savait pas trop où il était, quelques-uns des personnages assemblés sous leurs yeux. Là, se trouvaient pêle-mêle des banquiers, des négociants, des journalistes, des députés, des généraux, des artistes ; puis une foule d'inconnus, obscurs manoeuvres mis au service de ces illustres démolisseurs. Comment des éléments si divers avaient-ils pu, même dans un intérêt commun, se combiner et s'unir ? Comment le banquier millionnaire, qui avait tout à perdre à une crise sociale, pouvait-il s'entendre avec le publiciste aventureux et léger d'argent, pressé de rechercher le Pactole dans son écritoire ? Comment les vieux débris d'un régime de glorieuse oppression et d'héroïque arbitraire fraternisaient-ils avec ces hommes nouveaux auxquels la Charte avait appris la liberté, comme ces maîtres qui

enseignent ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Fatales rencontres, hasards funestes que la Providence permet quand elle veut châtier les peuples !

L'homme qui occupait le fauteuil était un vieillard d'une figure spirituelle et vénérable ; je me le nommerai point, parce qu'on doit du respect aux morts, surtout à ceux qui se sont repentis.

—Quelle nouvelle des provinces ? disait-il à un des secrétaires assis auprès de lui, et qui décaçait une nombreuse correspondance.

—Du bien et du mal : le Midi ne vaut rien... presque aussi exalté qu'en 1815... L'annonce de l'expédition d'Alger a produit sur tout le littoral un enthousiasme immense. Aussi les députés qui nous reviendront de là seront presque tous mauvais.

—....L'Est et le Nord vont bien ; l'association pour le refus de l'impôt commence à prendre...

—....L'arrondissement d'Abbeville demande un candidat : le sien est suspect ; il a diné à l'évêché."

—C'est bien ; on lui enverra N**.

Nous n'avions encore rien pu en faire.

—.... Le département de la Marne signale trois nouveaux refus de sépulture."

—Bien : renvoyez au "Constitutionnel."

—....Quatre nouveaux incendies ont eu lieu en Normandie."

—Bien ; ceci vous regarde, mon cher C***. Il faut que le "National" en parle demain dans le sens que vous savez.

Le célèbre journaliste fit un signe de tête ; on continua :

—.... Voici une lettre de Romorantin ; on trouve que, depuis quelque temps, le "Constitutionnel" abuse un peu des Jésuites ; on voudrait autre chose.

—.... On demande vingt-cinq mille francs pour assurer l'élection de

Quimperlé ; trente mille pour celle de Châteauroux ; vingt mille pour celle de Châlons....”

Marques d'impatience ; puis tout bas à son voisin :

—Qu'on passe demain à ma caisse...

“..... M. Fontan, condamné à la détention pour délit de presse, a été transféré à Poissy.”

—Ah ! messieurs les journaux, voici votre affaire ; c'est le cas de frapper fort.

“.....Trente habitants de la Seine-Inférieure, dont les noms suivent, engagent les principaux députés et écrivains de l'opposition à faire une démonstration énergique et patente ; elle sera soutenue.”

—Il n'est pas temps encore, crièrent à la fois vingt bouches effrayées.

“..... Les libéraux de Château-Chinon demandent ce qu'il faut penser des empiétements du parti-prêtre ; les électeurs indépendants d'Aurillac demandent ce qu'il faut penser de la prochaine lutte parlementaire ; les sommités libérales et intelligentes de Nogent-le-Rotrou demandent ce qu'il faut penser, etc.”

Le président fit un résumé de toutes les questions et de tous les faits révélés à l'assemblée.

Au moment où l'on allait se séparer, Cyprien Sureau dit tout bas quelques mots à un des principaux personnages qui se trouvaient là, et lui montra Napoléon Potard qui, depuis son entrée dans cette salle, restait immobile, se demandant si ce qu'il voyait était une réalité ou un rêve.

—Messieurs, dit alors le personnage important, nous avons à recevoir un nouvel affilié : c'est le fils d'un brave de la grande armée.

Personne ne réclamant, on fit avancer notre héros ; on lui présenta une plume et un registre et on lui dit de signer.

Il prit la plume ; mais au lieu d'écrire son nom, il se tint debout de-

vant la table et demanda la permission de dire quelques mots. On s'attendait à quelque emphatique profession de foi, à quelque dithyrambe libéral, selon la mode d'alors. C'étaient les ennuis du métier ; on se résigna et on écouta.

—Messieurs, dit-il, je ne suis qu'un enfant obscur. Je ne m'étais jamais mêlé de politique, et ce que j'entends ici me m'en donne pas le goût. Je n'ai le droit de faire la leçon à personne ; si je l'avais, ma raison et ma conscience vous demanderaient peut-être s'il est patriote de compromettre les destinées d'un pays pour le plaisir de renverser un roi ; s'il est loyal de déguiser, sous une lutte de principes, un choc d'intérêts et de personnes ; s'il est juste de pousser une monarchie jusqu'à l'alternative de s'humilier par des concessions ou de se perdre par des coups d'Etat. Encore une fois, je ne suis rien et je ne puis parler de toutes ces choses. Mais il en est une pour laquelle il suffit d'avoir un bras capable de porter une épée. Une guerre se prépare : qu'elle soit glorieuse, utile ou imprudente, je l'ignore ; ce que je sais, c'est que ce sont des Français qui vont se battre. Et vous, qu'allez-vous faire ? signaler d'avance chaque obstacle, chaque péril, et faire de ces indiscretions coupables le premier des périls et des obstacles. Ah ! vous ne parviendrez pas. J'en suis sûr, à décourager nos marins et nos soldats ! Mais les puissances étrangères, si elles hésitent, mais les ennemis, s'ils vous lisent, vont trouver dans vos journaux de quoi se prévaloir pour nous entraver, de quoi s'instruire pour nous combattre. Et je m'associerais à cette oeuvre funeste !... non, mille fois non : je sortirai d'ici comme j'y suis entré ; ce que j'ai vu et entendu s'ensevelira dans mon coeur comme dans un tombeau, et je ne conspirerai avec vous... que par mon silence !

En achevant ces paroles, il jeta la

plume sur la table et l'écrasa sous ses doigts.

Je renonce à peindre l'impression causée par ce "speech" inattendu. Chacun se regardait en se demandant quel était le téméraire entré là pour faire entendre à d'aussi illustres citoyens d'aussi impertinentes vérités. Cyprien Sureau s'agitait sur sa chaise; l'irritation gagnait de groupe en groupe; déjà le mot inévitable, le mot "mouchard" était murmuré çà et là.

Napoléon Potard l'entendit; une noble rougeur lui monta au front.

—Messieurs, reprit-il, si je suis un mouchard, si vous craignez que je vous trahisse, vous avez un excellent moyen de vous défaire de moi. Je n'ai ni parents ni amis, à peine un nom; personne qui me réclame demain, si je disparaissais aujourd'hui. La nuit est sombre, les boulevards déserts. Je vais les suivre dans toute leur longueur, jusqu'à la rue de Vaugirard que je remonterai jusqu'au Luxembourg. Je marcherai lentement, je suis sans armes, et si l'on me frappe, je ne me défendrai pas. Croyez-moi, mieux vaut faire tuer un espion que faire détruire une armée!

Ces mots, prononcés avec un accent où vibraient l'indignation et la franchise, produisirent une vive impression.

—Au fait, dit le président avec un sourire, si c'était un mouchard, il n'eût rien dit et il eût signé.

Mais il n'eut pas le temps d'intervenir. Une diversion énergique l'en empêcha.

Un homme qui s'était tenu aux derniers rangs de l'assemblée, à demi caché dans l'ombre, et qui, à l'entrée des deux jeunes gens, avait ramené sa casquette sur ses yeux et son collet sur ses oreilles, se leva tout à coup et s'écria d'une voix saccadée par la colère :

—Qui est-ce qui a osé dire que Napoléon Potard était un mouchard ?

Notre héros se tourna vers ce nouvel auxiliaire et reconnut Pierre Aubrespy.

Le vieux sergent était debout et paraissait grandi d'une coudée. Son crâne à demi dépouillé, ses cheveux blancs et courts se confondaient presque avec le ton mat de la cloison, d'où semblaient sortir ses yeux étincelants.

—Sachez, continua-t-il, que, parmi vous tous, il n'en est pas un qui ait dans les veines un sang plus pur, dans la poitrine un cœur plus brave que celui que vous soupçonnez ! Toucher à un cheveu de sa tête ! il n'y a pas de danger, tant que je ne suis pas manchot ! Mouchard, eh bien ! je le suis aussi moi ; car les jambes me démangent de sortir. Je n'aime pas les beaux discours, et je vois, mes petits amis, que vous vous amusez à la moutarde. Ainsi, bonsoir, motus, demi-tour à droite ; et si quelqu'un n'est pas content, je m'appelle Pierre Aubrespy, ancien sergent de la 52e, décoré à Iéna. Assez causé. Monsieur Napoléon, venez !

L'auditoire, de plus en plus stupéfait, ne soufflait pas un mot. Le président, qui avait une grande et légitime influence, fit un signe pour qu'on ne donnât pas suite à cet incident désagréable, et qu'on laissât librement sortir les deux récalcitrants.

Pierre Aubrespy sortit de la salle, suivi de Napoléon Potard.

Arrivés sur les boulevards, il le regarda un moment avec cette expression d'ineffable tendresse que le jeune homme avait déjà remarquée à Plombières. Il tenait sa main dans la sienne et la serrait comme s'il eût voulu ne plus le quitter. Mais bientôt, maîtrisant son émotion, il lui dit :

—Adieu, Monsieur ! nous devons nous séparer, pour longtemps peut-être ; oubliez que nous nous sommes rencontrés, oubliez ce que vous avez vu et entendu : il le faut pour l'ac-

complissement de votre destinée. Moi, je vous quitte ; n'essayez pas de me retenir, ni de m'interroger ; car je ne pourrais rester un moment ni répondre un mot sans désobéir à quelqu'un... à qui nous devons tous deux obéissance... Adieu.

Un attendrissement irrésistible gagnait le vétéran. Il passa sa main calleuse sur ses yeux, frotta du revers de son habit ses moustaches grises, secoua de nouveau la main de Napoléon Potard ; et avant que celui-ci, tout étourdi des émotions de la nuit, eût songé à l'arrêter, il lui tourna le dos et disparut derrière un arbre. Bientôt, le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement et l'obscurité.

Notre héros, resté seul, sentit passer sur son front brûlant l'air froid et humide ; peu à peu il sortit de ce vague étonnement où il était plongé comme s'il eût été le jouet d'une hallucination bizarre. Alors il se rendit compte de ce qu'il avait éprouvé ; il réfléchit, il s'interrogea, et il se trouva plus calme qu'en sortant de chez madame de Tresmes ; le spectacle auquel il venait d'assister avait réagi contre sa colère et son orgueil.

Aussi, lorsqu'il rentra chez lui, accablé de fatigue, il avait déjà rejeté bien loin ces deux fardeaux si lourds pour les âmes jeunes, le désespoir et la haine. Il s'endormit, à demi réconcilié avec la vie... et peut-être avec Bénédicte.

Le lendemain matin on lui remit une lettre ; il tressaillit en reconnaissant l'écriture : la même main mystérieuse, qui lui avait déjà écrit à Plombières, avait tracé cette fois, en caractères élégants et microscopiques, les mots suivants :

"Vivre, c'est souffrir, mais c'est espérer.

"Aimer, c'est souffrir, mais c'est pardonner.

"Espoir ! pardon ! et n'oubliez pas
"Ville-d'Avray, et le 10 juin 1835."

V

QUITTE OU DOUBLE

Dans cet hôtel de Tresmes, où nous avons vu une aimable femme faire les honneurs de son salon à l'élite de Paris, il se passait, quelques mois plus tard, une scène bien différente. Bénédicte, brisée de fatigue, les yeux rougis par les angoisses et les veilles, était assise près d'un petit lit, dont elle soulevait de temps à autre les blancs rideaux pour contempler avec une anxiété douloureuse une belle et pâle enfant qui dormait d'un sommeil pénible. Cette enfant, c'était Marie, sa fille, qu'une fièvre nerveuse avait tenue pendant quinze jours entre la vie et la mort. Quoiqu'elle eût à peine douze ans, il y avait entre Marie et sa mère une si intime union, qu'elles vivaient, pensaient, respiraient ensemble. C'était de part et d'autre un de ces amours infinis qui ont quelque chose d'effrayant comme les abîmes où l'oeil se perd, un de ces sentiments immenses qui, en se brisant, emportent tout, l'âme qui s'en va et le cœur qui reste.

Dès que Marie avait ressentie les premières atteintes, madame de Tresmes s'était installée auprès d'elle et ne l'avait plus quittée. Chaque jour, Récamier la retrouvait à la même place, soignant sa fille sans relâche, avec un mélange de lucidité et de passion, d'ardeur et de sang-froid qui émerveillait le docteur. Elle le comprenait à demi-mot, lui décrivait chaque symptôme et chaque incident, allait au-devant de ses ordonnances, et, grâce à ce miracle de tendresse dont les mères ont seules le secret, elle s'identifiait tour à tour avec le médecin pour savoir ce qui pouvait soulager Marie, et avec Marie pour deviner ce qu'elle souffrait. Aussi, Récamier lui disait-il souvent : Je vois, Madame, que j'ai deux

malades ; mais l'une m'aidera à sauver l'autre.

La veille, il y avait eu une crise effrénée ; c'était le quatorzième jour, celui qui, dans ces sortes de fièvres, est regardé comme décisif. Après un accès que le délire de la malade rendait plus alarmant, il y eut vers le soir un peu de mieux. Récamier avait ordonné une potion qui devait être donnée à Marie de deux heures en deux heures : après quoi, dit-il, elle s'endormira d'un sommeil d'abord agité, mais qui peu à peu deviendra plus paisible, et qui, s'il se prolonge, doit être d'un effet salutaire et certain. — Qu'on juge maintenant de quel regard la mère avait suivi ce sommeil dont chaque seconde était une portion de son cœur.

Tout s'était passé jusque-là suivant les prévisions du docteur : Marie s'était endormie vers le matin, et après quelques alternatives d'agitation fébrile et de repos léthargique, ce sommeil devenait insensiblement plus régulier et plus tranquille : qu'il durât quelques heures encore, et le principal péril était passé. On n'eût rien pu rêver de plus suave que la pose et le visage de cette enfant ; la fièvre et la souffrance avaient ajouté à sa beauté angélique une expression idéale et passionnée, bien rare à cet âge. On eût dit que cette chaste et blanche fleur, que le ciel disputait au monde, mêlait déjà dans son mystérieux calice les parfums de ses deux patries. Une boucle de cheveux s'échappant de son petit bonnet de tulle estompait, comme d'une ombre soyeuse, l'ovale amaigri de ses joues. Une de ses petites mains était ramassée sur sa poitrine comme pour en compter les battements insensibles. L'autre, s'agitant hors du lit dans des premiers mouvements d'une vague somnolence, avait fini par se poser au milieu d'une touffe de dahlias et de roses blanches que, par un caprice, Marie avait voulu avoir auprès d'elle et qu'on renou-

velait tous les matins. Tout cela était languissamment éclairé par un faible rayon du jour, qui glissait à travers les jalousies abaissées et qu'adoucis-saient encore les doubles rideaux de mousseline ; cette scène avait un caractère de paix et d'harmonie mélancolique, où semblaient se confondre, sous un rayon d'espérance, le reflet fugitif de la vie et la muette quiétude du tombeau.

Hélas ! la matinée était bien peu avancée, et ce jour-là c'était le 29 juillet 1830.

Dans la matinée, un des principaux points d'attaque avait été, comme on sait, la caserne Babylone ; une barricade de pavés et de voitures était établie à la hauteur de la rue des Brodeurs, et les assaillants, au nombre de deux mille environ, avaient concentré là presque toutes les forces. Le régiment des chasseurs de la garde avait bravement soutenu le choc ; mais, sans vivres depuis la veille, déconcerté par le manque d'ordres et d'ensemble, il ne put que faire admirer des prodiges de valeur isolés et inutiles. Au nombre des officiers qui, ce jour-là, se seraient couverts de gloire si la guerre civile, cette marâtre injuste, couronnait tous ceux qui en sont dignes, on remarqua surtout le colonel D... et un jeune capitaine aux moustaches blondes, décoré de la rosette de la Légion d'honneur, que nos lecteurs connaissent déjà : c'était le vicomte Raoul de Domazan.

Raoul se battait comme un lion : à la tête d'une cinquantaine de ses hommes il chargea trois fois les assaillants et leur fit éprouver des pertes considérables. Aussi devint-il bientôt le point de mire : "Tirez sur la moustache blonde !" criait-on de toutes parts. A la troisième attaque, un coup de carabine, parti du groupe où il était, blessa grièvement un étudiant qui paraissait être un des chefs. Dans le même moment, Raoul, emporté par

son ardeur, se trouva à quelques pas des siens, entre les insurgés et la barricade. Aussitôt il fut enveloppé, et une balle lui laboura l'épaule droite. Son sang-froid ne l'abandonna pas ; mettant son sabre entre ses dents, il donna un violent coup d'épéon à son cheval, dont le poitrail couvert de sang et d'écume renversa les ennemis les plus proches, et qui, franchissant la barricade d'un bond inespéré, se lança à fond de train dans la rue. Mais au bout d'une soixantaine de pas, un coup de feu tiré on ne sait d'où atteignit le noble animal qui tomba roide mort. Raoul, un instant engagé sous son cheval, fit un dernier effort, il se releva, regarda derrière lui : les assaillants étaient à quelque distance. En même temps, un sentiment instinctif lui fit jeter les yeux sur le numéro de l'hôtel le plus voisin ; il reconnut l'hôtel de Tresnes. Il le croyait inhabité dans cette saison ; au milieu des derniers événements il avait complètement perdu de vue Bénédicte. A tout hasard, il frappa ; un petit guichet grinça dans l'intérieur : le concierge, vieux serviteur habitué à respecter les uniformes, hésita un moment, puis ouvrit. Raoul entra précipitamment, sans remarquer dans son trouble un jeune homme qui arrivait du côté opposé, et qui tourna rapidement l'angle de la rue.

Tout cela fut plus prompt que la pensée, et surtout que mon récit. Pendant un instant la rue sembla déserte. Un soleil ardent brûlait les toits et les pavés. Au loin, une fumée épaisse montait toute droite et se confondait peu à peu avec l'azur de l'air et du ciel ; le bruit de la fusillade s'interrompait par intervalles, puis recommençait.

M. de Domazan dit quelques mots au concierge, qui, sans lui répondre, se hâta de remettre les verrous ; puis il monta le perron, ouvrit une porte vitrée, entra dans l'antichambre qui

donnait sur le jardin par une autre porte pareille. Au moment où il allait ouvrir cette seconde porte, il entendit un léger bruit derrière lui. Il se retourna, et se trouva face à face avec Bénédicte.

— Oh ! madame, lui dit-il en tressaillant, j'étais poursuivi, blessé, seul ; je vous croyais absente, et je...

— Silence ! interrompit tout bas Bénédicte, en lui montrant une petite porte à gauche ; ne savez-vous pas que ma fille est là ?... ma fille malade, Monsieur ? Elle dort, et si elle s'éveillait en ce moment, le médecin l'a dit, elle serait perdue.

Raoul pâlit de honte et de douleur ; il y avait quelque chose de terrible dans cette conversation à voix basse, où s'agitaient deux existences, trois peut-être. L'officier tomba à genoux, les bras tendus vers Bénédicte.

— Pardon, pardon ! murmura-t-il, je suis un malheureux destiné à n'apparaître auprès de vous que pour le mal. Oh ! si j'avais su !... plutôt mille fois périr à votre porte qu'amener ici l'épouvante, le désordre et la mort !... Mais, ajouta-t-il, peut-être votre hospitalité ne vous coûtera-t-elle pas si cher ; ma blessure n'est rien ; votre jardin, n'est-ce pas ? côtoie une petite rue solitaire, et le mur n'en est pas trop haut pour qu'un homme lesté et déterminé ne puisse le franchir ?

Bénédicte fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! alors, adieu, Madame, et que votre céleste bonté me pardonne encore ! grâce à vous, je pourrai retourner auprès de mes compagnons d'armes, me battre encore pour mon drapeau, pour le roi !... oui, plus de doute, les révoltés ont perdu ma trace ou renoncent à entrer ici... on n'entend plus rien... adieu, adieu !...

En ce moment des coups violents, réitérés, retentirent à la porte cochère.

— Il est trop tard, dit Raoul.

— Non... Monsieur, il n'est pas trop

tard ; Germain, le concierge, m'est dévoué. Il tiendra quelques minutes ; pendant ce temps courez au jardin, sautez par-dessus le mur, et vous êtes sauvé !

—Oui ; et après ces quelques minutes, Germain effrayé ouvrira, ou la porte finira par céder. En un instant, deux ou trois cents hommes irrités, armés, se précipiteront dans cette cour, puis sur ce perron, puis dans cette antichambre, puis... partout, demandant l'officier qui a fait tirer sur le peuple ; et cela avec des cris, un tumulte qui réveillera votre fille !... et vous voulez que je songe à m'enfuir ? oh ! Madame ! vous me méprisez donc bien !

—Grâce ! grâce ! ne dites pas ces choses terribles ! balbutia la marquise éperdue.

—Si, Madame ! il faut que je le dise, pour que vous me laissiez faire mon devoir. Entendez-vous ces cris, ces coups qui redoublent ? avant que la porte cède ou soit ouverte, je serai dans la cour, et le premier objet qui trappera la vue de ces furieux, ce sera moi !...

—Oh ! jamais cela ! jamais ! je vous le défends, au nom du roi, au nom de votre femme !

—Madame ! Madame ! répliqua Raoul, arrivé au dernier paroxysme de l'exaltation et du désespoir, vous n'êtes donc pas mère ! ! !...

Ce mot acheva de briser le courage de Bénédicte ; elle tomba sur un fauteuil à demi morte, à demi folle.

—Eh bien ! faites ce que vous voudrez, murmura-t-elle.

Aussitôt M. de Domazan s'élança vers le perron ; mais il n'eut pas le temps d'y arriver : un homme parut derrière la porte vitrée qui donnait sur le jardin.

—C'en est fait, tout est perdu ! dit Raoul.

—Tout est sauvé, dit Bénédicte, à qui un instinct de femme aimée venait

de faire reconnaître Napoléon Polard.

C'était lui, en effet ; il ouvrit la porte presque sans bruit ; il avait un bras en écharpe, mais il était calme ; le feu de son regard trahissait seul l'émotion qui l'agitait.

—Madame, dit-il à la marquise, votre salon est là, n'est-ce pas ?

—Oui, Monsieur.

—Et la chambre de votre fille est là, tout auprès ?

—Oui.

—Comment s'appelle le concierge de votre hôtel ?

—Germain.

—C'est bien ; maintenant entrez au salon avec M. de Domazan, et laissez-moi faire.

Ils lui obéirent comme dominés par un ascendant irrésistible.

Notre héros se dirigea vers le perron ; la porte cochère paraissait près de tomber sous les coups qui redoublaient toujours :

—Germain, dit-il froidement, madame la marquise vous ordonne d'ouvrir.

Germain, qui mourait de peur, ne se le fit pas dire deux fois ; il tira prestement les verrous, et au bout d'une seconde, les insurgés remplissaient cette vaste cour.

C'était un spectacle étrange, où se mêlaient, comme dans toutes les choses de la vie, le bouffon, l'effrayant et le sublime. Le pinceau de Delacroix et de Salvator, le crayon d'Hogarth et de Charlet auraient eu mille traits à saisir parmi ces types divers, accentués, auxquels la chaleur de l'action, le délire de la résistance et du combat ajoutaient une nouvelle énergie. Toutes les classes de la société étaient représentées dans ces rangs improvisés, bigarrés, poussés en avant, sans mot d'ordre et sans consigne, par le simoun révolutionnaire ; le gamain de Paris, avec son casque de papier, sa chemise bleue, son bourgeron de cotonnade, maniant avec autant d'audace que de maladresse une mauvaise

escopette dérobée chez quelque armurier de la Cité, coudoyait le bourgeois fashionable dont le brillant fusil de chasse, la casquette de crim et les gilettes de peau composaient une tenue plus élégante que martiale. A côté du grognard des dernières guerres de l'Empire, du vieux débris de Montreuil et de Château-Thierry, obéissant à des enthousiasmes politiques un peu surpris de militer ensemble l'artiste, aventureux, goguenard, observateur, paraissait plus heureux de rencontrer une émotion et un spectacle, que pressé de retrouver une Charte. Tout auprès, le garde national, arrivé avec sa baïonnette intelligente, sa mise moitié militaire, moitié bourgeoise, et encore un peu embarrassé de son rôle, ne savait trop s'il était là en modérateur ou en combattant. L'élève des Ecoles, enivré de poudre, de jeunesse et de soleil, brandissait au-dessus de son béret rouge un sabre de mameluck, pris dans les magasins de l'Odéon. L'ouvrier, plus grave, plus passionné, étanchait avec un pan de sa blouse grise, le sang et la sueur de son front et de ses mains, et l'homme des faubourgs, cet être sans date et sans nom, cette écume vivante de toute révolution qui bout, regardait à droite et à gauche, calculant ce qu'il y avait à piller dans ces somptueux appartements.

Tout ce monde piétinait, parlait, menaçait, formait des groupes mouvants comme la houle des mers ; de temps à autre il en sortait des cris : A mort le garde royal ! à mort la moustache blonde ! nous le voulons ! il est ici ! on le cache ! qu'on nous le rende ! à l'eau le collet rouge, l'aristocrate, le Polignac !...

Napoléon Potard s'était arrêté sur la troisième marche du perron ; il dominait de là toute cette foule dont le colère, en le regardant, se mêlait déjà de quelque surprise. Il était plus grand que Raoul, il était brun, et son costu-

me d'ailleurs rendait toute méprise impossible.

—Que voulez-vous, Messieurs ? demanda-t-il tranquillement.

Les cris redoublèrent : Nous voulons l'officier qui a tué l'étudiant Sorel... à l'eau, à l'eau la moustache blonde!...

Napoléon Potard fit un geste ; il y eut un moment de silence.

—Messieurs, leur dit-il, vous demandez un officier de la garde, et c'est un enfant du peuple qui se livre à vous.

—Ne le croyez pas ! c'est un aristocrate ! un marquis déguisé qui cache l'autre ! à l'eau, à l'eau !

—Messieurs, une minute encore, vous me noierez ensuite. Il y a une heure, je me battais, près d'ici, comme vous, pour vous. Blessé au bras, voyez (il releva sa manche et montra son bras tout en sang) ! j'ai frappé à la première porte venue : c'était ici ; on m'a ouvert ; on m'a reçu ; on ne m'a pas demandé si j'étais pour Charles X ou pour le peuple, blessé par un Parisien ou par un Suisse ; non, je souffrais, j'étais en danger ; voilà tout !...

Le silence continua, interrompu ça et là par quelques cris.

—Et savez-vous qui m'accueillait ainsi, moi, poursuivi, traqué, moi qui pouvais apporter ici mille désordres, mille périls ?

Nouveau silence ; notre héros reprit avec plus de force :

—C'est une femme, une veuve, une mère, isolée, sans appui, dont l'unique enfant, malade et endormie, ne résisterait pas à l'épouvante d'un semblable réveil. Maintenant, messieurs, il y va pour elle de la mort ou de la vie de sa fille : si vous faites un pas de plus, vous la tuez ; mais ce pas, vous ne le ferez que sur mon cadavre.

En même temps, se plaçant en travers du perron dont il descendit les dernières marches, il se trouva à quelques pas des groupes, L'énergie de son geste et de sa parole, son air de franchise, sa jeune et mâle beauté, tout

contribuait à ébranler cette foule, plus ardente que sanguinaire ; déjà quelques symptômes plus rassurants se manifestaient dans ces rangs tumultueux. Cependant l'un des plus acharnés dit d'un ton moqueur :

—Hé ! l'ami ! vous qui parlez si bien, qui êtes-vous donc ? dites-mous votre nom, pour que nous allions boire à votre santé !...

—Vous voulez savoir mon nom ?... il me vous apprendra rien ; n'importe, je vais vous le dire : je m'appelle Napoléon Potard.

—Oh ! ça c'est vrai, dit quelqu'un dans la foule ; aussi vrai que je me nomme Cyprien Sureau.

Ce fut un coup de partie ; le commis voyageur était habbleur, rodouour, séditieux, mais point méchant ; en outre, sa faconde et son érudition "chansonnière" lui donnaient quelque influence.

—Monsieur Cyprien, lui dit Napoléon Potard, venez à mon aide ; dites à ces Messieurs si je leur en impose !

—Non, répondit Sureau sans hésiter.

—Est-il vrai ou faux que je me nomme Napoléon Potard ?

—C'est vrai.

—Que l'an dernier, à pareille époque, je me battais contre un de ces aristocrates qui vous mitraillent aujourd'hui ?

—C'est vrai.

—Qu'il refusait de se battre à cause de mon nom roturier ?

—Oui.

—Et que mon témoin, qui répondait de moi corps pour corps, était un vieux trouper de la 82e, décoré à léna, et nommé Pierre Aubrespy ?...

—Pierre Aubrespy ! c'était mon sergent, dit un ancien soldat à moitié perclus qui s'était traîné là avec son fusil de 1807 ; puis il ajouta, comme se parlant à lui-même : C'est étonnant comme ce jeune homme ressemble à...

Le nom se perdit au milieu du bruit. Déjà, par un de ces revirements rapi-

des, si communs chez les masses populaires, Napoléon Potard devenait presque un héros aux yeux de ceux qui, au quant d'heure auparavant, avaient paru prêts à le massacrer. Des bravos, des vivats commençaient à remplacer les menaces ; il vit le changement et en profita :

—Amis, reprit-il, pas plus de cris d'enthousiasme que de cris de mort ; les uns n'étaient pas dignes de vous, je ne suis pas digne des autres ; mais si je vous inspire quelque estime, quelque confiance....

—Oui, oui, vive Napoléon ! vive la Charte !

—Retirez-vous en bon ordre, en silence, et... courez à l'Hôtel de ville où tout se décide en ce moment.

—C'est cela ! à l'Hôtel de ville ! vive l'Empereur ! vive Lafayette !

Et la foule docile commença à s'écouler par la porte cochère, toujours en désordre, mais sans clameur. Si l'érudition et l'émeute pouvaient marcher ensemble, on se fût souvenu du "forte virum quem" de Virgile.

Au bout de cinq minutes la cour était vide. Germain, hébété d'étonnement et de frayeur, reforma les deux battants ; on entendit encore dans la rue quelques cris vagues, puis quelques pas lointains, puis plus rien, que ce silence de midi, dans les jours chauds, aussi complet et aussi morne que le silence de la nuit.

Notre héros remonta lestement ; il retrouva dans le salon Bénédicte et Raoul pâles, mais calmes et résolus.

—Madame, dit-il à la marquise, vous voyez qu'il y, a des moments où il vaut mieux s'appeler Potard que Mountmorency.

Ce fut sa seule vengeance ; il tendit la main à M. de Domazan, qui la serra, muet d'admiration et de reconnaissance. Un moment, mon ami ! lui dit Napoléon Potard ; puis revenant à madame de Tresmes :

—Excusez-moi, madame la marquise-

se, reprit-il, si j'ai osé entrer encore dans cet hôtel, après que vous m'en aviez chassé. La circonstance me justifie. Voici deux jours que je cours les rues, sans prendre parti pour personne, en spectateur, espérant attraper quelque balle ou quelque boulet ; car je me savais assez isolé et je me sentais assez malheureux pour ne pas craindre la mort. Malgré moi une force invincible me ramenait ici, près de cet hôtel, où je savais que vous étiez avec votre fille malade ; il me semblait qu'au milieu de cet orage de feu qui se déchaînait sur la ville, j'aurais peut-être occasion de vous servir, de vous protéger. C'est encore pour obéir à ce pressentiment, que depuis deux jours j'étudiais le plan de ce quartier, de cet hôtel, et de ce jardin, comme pour en faire le siège. Il y a deux heures, une balle morte m'a atteint, sur le quai d'Orsay. Je me suis replié sur cette rue, et au moment où j'en tournais l'angle, j'ai vu M. de Domazan frapper à votre porte, puis les insurgés arriver. Mon cœur m'a fait tout deviner, même que cette légère blessure et ce bras en écharpe pourraient vous être bons à quelque chose. J'ai escaladé le mur du jardin et... vous savez le reste. Maintenant, madame la marquise, me pardonnez-vous ?

Au moment où il était entré, le visage de Bénédicte avait pris une indicible expression de tendresse; mais passant du soleil brûlant de la cour au demi-jour de l'appartement, Napoléon Potard n'avait pu s'en apercevoir. Pendant qu'il parlait, elle se remit peu à peu et redevint impassible; quand il eut fini, au lieu de lui répondre, elle s'avança sur la pointe du pied jusqu'à la petite porte, prêta l'oreille, se pencha à la serrure :

—Marie ne s'est pas éveillée, dit-elle.

Notre héros la regarda avec autant de surprise que de désespoir ; il avait peine à croire à tant de froideur et

d'ingratitude ; mais il ne pouvait pas se tromper : c'était bien là Bénédicte, pâle et silencieuse comme un fantôme, sublime et insensible statue sur laquelle l'amour, la pitié, la reconnaissance, la peur, glissaient sans laisser plus de trace que des gouttes d'eau sur du marbre. Après un moment de silence, il se tourna vers M. de Domazan, et lui dit :

Trouvez-vous, Monsieur, que j'aie quelque droit à votre amitié ?

Le regard de Raoul répondit pour lui.

—Eh bien ! vous le voyez : Madame me dédaigne parce que je ne suis rien, parce que je suis sans état, sans naissance et affublé d'un nom ridicule. J'en suis sûr, mon ami, vous savez sur ma destinée quelque chose que j'ignore. Pierre Aubrespy, je vous le répète, s'approcha de vous le jour de notre duel ; il vous parla tout bas, et ce qu'il vous dit vous décida à vous battre ; vos manières changèrent à l'instant : de hautaines et railleuses qu'elles étaient, elles devinrent affectueuses et polies : Raoul, vous savez qui je suis : dites-le-moi, dites un mot, et vous serez quitte au centuple !...

Avant que Raoul horriblement troublé par cette demande, avant que Bénédicte qui avait écouté avec une attention inquiète, eussent eu le temps de répondre, on entendit dans la rue le galop régulier de deux chevaux qui s'arrêtèrent devant l'hôtel. Raoul, avec cette finesse d'ouïe que donne l'extrême habitude, reconnut qu'ils devaient appartenir à son régiment. En effet, c'était un sous-officier de chasseurs, tenant un cheval en main. Il entra dans la cour, et envoya par Germain le billet suivant, écrit au crayon sur la page déchirée d'un carnet de poche, et adressé à M. de Domazan :

“Le maréchal des logis Durand assure vous avoir vu entrer à l'hôtel, No. 12, qui est celui de madame de Tresmes. Je l'y envoie, avec un che-

vaï pour vous dans le cas où ces b... de Parisiens vous auront laissé assez de sang dans les veines pour reprendre le fil du discours. Les rues voisines sont désertes en ce moment ; l'effort des insurgés s'est porté ailleurs. Je rallie le régiment sur la place Louis XV, pour nous diriger de là aux Tuileries. Nous n'avons perdu qu'une cinquantaine d'hommes ; mais il y a des drôles qui parlent de se débander, sous prétexte que la cause est perdue. Vous, mon cher, qui me boudez pas, venez vite, s'il vous reste un souffle de vie ; je compte sur votre influence et votre exemple pour ranimer mes gaillards. Vous pensez bien, Raoul, que tout ceci n'est pas au nom de la discipline et de mon grade, mais au nom de notre affection et de l'honneur. Venez : ce n'est pas votre colonel qui vous l'ordonne, c'est votre ami qui vous le demande.

“Le colonel D....”

Raoul bondit, à la lecture de ce billet, comme le noble coursier de l'Écriture au son du clairon. Oubliant où il était et qui il avait à remercier, il allait sortir en courant lorsque Napoléon Potard le retint.

—Un mot est vite dit, Raoul ; avant de sortir, dites-le-moi.

—Que me voulez-vous ? vous voulez que je manque à ma promesse sacrée, que je trahisse à la fois ma parole et celle d'un autre ? vous pensez que dans un moment terrible où tout se croise et s'entre-choque dans mon âme, je n'aurai pas la force d'un refus, et vous voulez en profiter, n'est-ce pas ?

—Eh bien ! oui, répondit Napoléon Potard, en proie à une exaspération croissante ; il ne sera pas dit que je me débattrai toujours sous le poids d'un mystère que d'autres savent et que je leur demande en vain ; il ne sera pas dit qu'ils passeront toujours auprès de moi comme des fantômes railleurs, me jetant une énigme dont

ils emportent le mot en s'enfuyant ?... Non, Raoul, non. Il est des instants où les lois ordinaires de l'honneur deviennent impuissantes, et nous sommes dans un de ces instants. Il n'y a plus ici ni trahison ni parjure ; il n'y a qu'un homme qui a le droit d'apprendre enfin un secret qu'il ignore, et qu'il vous demande à genoux !....

En achevant ces mots, il tomba aux pieds de Raoul qu'il retenait par son ceinturon.

Raoul était fou ; il voyait les minutes s'écouler : à ses pieds un suppliant qui venait de lui sauver la vie ; un vertige affreux s'empara de lui.

—Vous le voulez ? dit-il ; vous voulez que je sois déloyal et traître, et vous me laisserez sortir après ?

—Oui.

—Eh bien !...

Avant qu'il eût pu prononcer une syllabe de plus, Bénédicte s'élança vers la porte, et mettant la main sur la clef :

—Monsieur de Domazan, dit-elle, vous voyez cette clef : vous êtes trop bien élevé pour venir me l'arracher de force. Si vous dites un mot, un seul, si vous révélez un secret confié à votre probité par un honnête homme, je ferme cette porte à double tour, je vous emprisonne dans ce salon jusqu'à demain ; votre colonel saura que vous êtes ici, mais il ne vous reverra pas !

—Et je serai déshonoré !... oh ! Madame !....

Il ne put en dire davantage ; il était écrasé par cette épouvantable menace. Seulement il jeta sur Napoléon Potard un regard désespéré, que celui-ci comprit.

—Madame, dit-il, vous pouvez ouvrir à M. de Domazan ; je ne lui demande plus rien. Et vous, Monsieur, vous pouvez sortir, je ne vous retiens plus.

Raoul s'inclina, passa, sans mot dire, entre ses deux redoutables interlocuteurs, et disparut. Au bout d'un moment on entendit les chevaux qui piaf-

faient dans la cour sortir au galop, puis tout bruit cessa de nouveau.

C'était le tour de Napoléon Potard ; il salua madame de Tresmes, traversa le salon en silence ; arrivé à la porte, il se retourna, regarda encore une fois Bénédicte et lui dit d'une voix étouffée :

—Adieu, Madame, adieu... pour toujours !

—Peut-être, murmura la marquise, sans que le jeune homme pût l'entendre.

Lorsqu'elle fut seule, elle courut à la chambre de Marie, qui ne s'était pas réveillée : elle se rassit près de son lit et demeura longtemps, bien longtemps, dans une attitude pensive ; le regret, la résignation, la joie, la tendresse, la douleur, les sentiments les plus divers, les émotions les plus contrastées, passaient tour à tour sur son front, comme ces nuées d'automne que le vent pousse à travers un ciel orageux.

Cependant la soirée avançait ; le bienfaisant sommeil de Marie s'était prolongé assez longtemps pour rassurer sa mère. Déjà quelques nuances plus animées se répandaient sur ses joues charmantes, quelques mouvements gracieux et légers comme ceux de l'oiseau prêt à retirer son cou de dessous son aile, annonçaient l'approche d'un paisible et doux réveil.

Un peu avant la nuit, Récamier, malgré les désordres et les périls de la journée, trouva moyen d'arriver jusqu'à l'hôtel de Tresmes. En entrant, un coup d'œil lui suffit pour juger l'état de la malade :

—Dieu soit béni ! s'écria-t-il ; dans ce jour funeste il y a au moins quelque chose qui me console : votre fille est sauvée, Madame !

A ce mot décisif, Bénédicte, heureuse d'avoir enfin quelqu'un auprès de qui son cœur pût déborder sans entrave, saisit la main du docteur, avec mille paroles confuses, frémissantes

de reconnaissance et de joie, entrecoupées de larmes et de sanglots. Au contact de ses mains brûlantes, Récamier ne put réprimer un mouvement de surprise, et lui dit, avec une sollicitude affectueuse :

—Ce soir, Madame, ce n'est plus Marie qui a la fièvre ; c'est vous.

V

UN LENDEMAIN D'ORAGE

Napoléon Potard à la Marquise de Tresmes .

"12 août 1830.

"Madame la marquise,

"Je devrais peut-être m'effacer entièrement de votre vie ; mais j'essaye en vain de lutter contre le fatal attrait qui me ramène, au moment même où ma raison et mon cœur me conseillent de vous fuir. Rassurez-vous du moins ; ces lignes, les premières que vous recevrez de moi, se sont aussi les dernières que je vous adresserai jamais : il est trop cruel de vous aimer, trop stérile de vous servir, trop nécessaire de vous oublier.

"Cependant, si indifférente que je vous suppose à ce qui me concerne, je ne voudrais pas être confondu par vous avec ces insensés et orgueilleux enfants du siècle, qui méritent d'être méprisés et ridicules parce qu'ils ne savent être ni malheureux, ni résignés. Je ne suis point de ceux-là. Lorsque je vous vis pour la première fois, j'étais seul comme toujours ; je n'avais personne à aimer ; c'est à peine si, en remontant le cours des années en tuies, je retrouvais dans ma mémoire d'enfant l'image à demi effacée d'un inconnu auquel je ne savais quel nom donner : bienfaiteur ou père. Il y avait autour de mon berceau et des premières impressions de ma jeunesse un mélancolique nuage que j'essayais vaine-

ment de percer. Vous m'apparûtes, et je fis pour vous comme ces avares, qui dépeussent en un jour des trésors longtemps amassés. Vous fîtes pour moi le rayon qui dissipe le nuage, l'ange gardien qui sourit et s'incline sur le berceau des omphelins. Je ne m'en demandai pas davantage ; je ne me rendis compte ni de mes sentiments, ni de mes désirs, ni de mes songes. Je ne réfléchis ni à votre beauté divine, ni à l'éclat de votre rang, ni aux distances infinies qui nous séparaient. Ces distances, voulais-je les franchir ? non, mais il me semblait que, sans vous abaisser un moment, vous pourriez laisser tomber sur moi un regard ; que pour un dévouement sans bornes, pour une adoration sans fin, vous pourriez m'accorder un peu de cette indulgence qui est au fond des natures exquisés, parce que, jugeant tout d'après elles-mêmes, elles ne peuvent comprendre que le bien. Si je me suis trompé, si je vous ai offensé sans le vouloir, pardonnez-moi comme je vous pardonne ce que je souffre en songeant à vous !

“Le hasard m'a permis de vous rendre service... pardonnez encore ; je sais qu'il n'est ni généreux ni habile de rappeler de pareilles choses ; je ne le ferais point, si j'y cherchais un grief, mais je n'y cherche qu'une excuse. Lorsque j'ai eu le bonheur de vous protéger, Dieu sait que je n'ai point obéi à un calcul coupable ; je ne me disais pas qu'en jetant dans les abîmes creusés entre nous le souvenir d'un service, je parviendrais à les combler, mais que peut-être votre cœur, guidé par un peu de reconnaissance, devinerait que je ne lui demande qu'un peu de pitié. Hélas ! il ne l'a pas compris ; il a tout repoussé comme s'il avait quelque chose à craindre, ou peut-être tout dédaigné parce qu'il ne redoutait rien. Quel que fût le motif qui me rapprochât de vous, je vous ai vue toujours la même : insensible et

glacée comme une statue sans sourire et sans regard, ou plutôt comme un de ces sphinx prêts à nous écraser sous le poids d'un secret qu'ils savent, et qu'ils ne disent jamais !

“Un secret ! voilà le flambeau sous lequel je me débats, depuis que je pense, depuis que j'existe. Qui suis-je ? ce nom bizarre qui m'a valu vos mépris est-il réellement le mien ? ma naissance est-elle entourée d'un de ces mystères qui illustrent ou qui jéshonorent, qui sauvent ou qui tuent ? et ce mystère, heureux ou funeste, qui le connaît ? Pierre Aubrespy ? M. de Domazan ? vous-même, madame la marquise ? Voilà dans quels doutes je flotte sans cesse, dans quels abîmes vous m'avez replongé par votre inexplicable rigueur. Si j'en crois de mystérieux avis, un étrange rendez-vous assigné à plusieurs années de distance, il viendra un jour où je saurai tout. Mais ce jour arrivera-t-il jamais ? n'est-ce pas encore une mystification terrible dont je suis la victime et le jouet ?... D'ailleurs, attendre cinq ans ! cinq siècles ! n'ai-je pas le temps d'ici là de me désespérer, de me briser contre les obstacles de la vie, de me perdre dans les voies mauvaises ? Oh ! qu'il n'eût été salutaire de trouver, en attendant, une main bienfaisante qui m'eût servi de protectrice et d'appui ! avec quelle pieuse ardeur je me serais prosterné aux pieds de la femme qui eût consenti à me guider à travers ce dédale, à éclairer de son sourire la tristesse du passé, l'anxiété du présent, l'incertitude de l'avenir !... Oh ! si cette femme eût existé ! si c'était vous, vous que nous apprend à bénir ce doux nom qui vous va si bien et qu'il m'est défendu de prononcer !... Mais non, je dois repousser bien loin ces trompeuses et séduisantes chimères ! je dois échanger ce rêve charmant où je vous vois souriante et bonne, contre cette réalité où je vous retrouve inexorable ! Je dois tout cu-

blier, votre nom, votre image, nos rencontres, tout, excepté que je vous aime et que je ne vous maudirai jamais !

—Maintenant, adieu. J'ignore si la révolution qui vient de s'accomplir ouvre pour moi quelques avenues, applanit quelques obstacles. Je ne l'ai ni désirée ni approuvée ; pourtant les idées qui lui ont servi de préliminaire et de passe-port doivent favoriser l'ambition des hommes sans naissance et sans nom, qui n'apportent dans l'arène commune que l'intelligence et le travail. S'il en était ainsi, si, à force d'énergie et de courage, j'arrivais un jour à cette renommée, blason suprême qui égalise tous les autres, et si alors !... Mais pourquoi rêver toujours ? pourquoi revenir à de folles espérances qui toutes me ramènent vers vous ? Ah ! c'est parce que je vous retrouve encore en elles, que je m'ai pas la force d'y renoncer !

—Adieu encore. Quel que soit l'avenir de ma destinée, votre nom luira toujours comme un phare pour ma conscience, s'il ne doit pas l'être pour mon cœur. Je périrai peut-être dans la lutte, mais je ne faillirai point : et si je n'espère pas vous faire regretter un jour de m'avoir repoussé, je suis sûr du moins que vous ne rougirez jamais de m'avoir connu. Adieu."

Après avoir écrit cette lettre, Napoléon Potard courut la porter à l'hôtel de Tresmes ; il traversa les rues de ce faubourg Saint-Germain, naguère si brillant, alors solitaire et triste comme une nécropole. Arrivé au No. 12 de la rue de Babylone, notre héros frappa.

—Pour madame la marquise de Tresmes, dit-il en présentant sa lettre au fidèle Germain, immobile dans sa loge.

—Madame la marquise est partie, dit le concierge.

—Partie, et depuis quand ?

—Depuis hier.

—Et où est-elle allée ?

—Aux Eaux d'abord, pour la convalescence de mademoiselle Marie. Ensuite elle compte passer quelques années en Italie.

Et le guichet de la loge se referma.

Quelques années ! murmura tristement Napoléon Potard, et il lui sembla que son étoile, déjà si tremblante dans un ciel si sombre, achevait de s'y effacer.

.....

Mais pourquoi prolonger cette mélancolique phase de notre récit, en retraçant toutes les vaines recherches, tous les douloureux mécomptes de notre héros ? Quatre ans s'écoulèrent pendant lesquels il ne put ni retrouver une trace qui le ramenât vers l'unique but de sa vie, ni se créer une occupation digne de fixer ses facultés inactives. Pendant ces quatre ans, Napoléon Potard ne fut préservé du découragement et du désespoir que par son énergie naturelle et cette secrète espérance qui résistait à tout. Vers la fin de novembre 1834, il rencontra Cyprien Sureau, qui, entré depuis 1830 dans la vie politique, avait eu force vicissitudes. Ce jour-là il ne semblait plus le même homme ; on voyait qu'une grande révolution physique et morale s'était accomplie en sa personne : l'excommunié voyageur avait fait peau neuve. Quant à Napoléon Potard, il était plus triste que jamais.

—Eh bien ! mon ami, que m'annoncez-vous de bon ?

—Tout bêtement que me voilà rai is sur l'eau... Mais, continua Cyprien avec une sorte d'embarras comique, il m'a fallu faire de grands sacrifices.

—Achevez-les, mon cher, en me les racontant.

—Oui, on s'est mêlé cette fois-ci de mes vertus administratives, et l'on m'a nommé... chargé d'affaires auprès d'une petite cour du Nord.

—Ah ! fort bien : je vous félicite.

—Mais ce n'est pas tout... on dit

que les idées de cette cour sont fort arriérées, et pour mettre en harmonie le représentant de la France, il a fallu...

—Quoi ?

—Me résigner à devenir baron.

—Baron !

—Oui, baron des Sureau ; il paraît, poursuit Cyprien sur un ton de plaisanterie un peu forcé, qu'il y a beaucoup de ces arbustes dans le pays où je suis né, et qu'avant la révolution, mes parents y possédaient une propriété dont ils portaient le nom. Est venue la Terreur qui a tout nié, qui a abattu les surnoms héréditaires, et ne m'a laissé que leur nom en guise de couleur locale ; tout cela m'a été expliqué par un notaire de mon pays, à qui j'ai fait avoir la croix d'honneur.

—Ainsi, mon cher, vous qui en vouliez si fort à l'aristocratie... vous étiez gentilhomme !

—Oh ! bien innocemment, je vous assure. Et vous, mon ami, que faites-vous ? reprit vivement Sureau, pressé de détourner l'entretien.

—Moi ! je me suis lassé d'aller au-devant des hommes et des choses... j'attends. Dites-moi, Cyprien, ne me trouvez-vous pas changé ?

—Oui, vous êtes pâle, maigre ; vos yeux brillent d'un éclat fébrile.

—Ah ! c'est qu'on ne peut vivre ainsi, dans cet état qui n'est ni la vie, ni le rêve, et qui a toutes les souffrances de l'une, tout le vague de l'autre ! Dans six mois, si l'on ne m'a pas trompé, je dois tout apprendre, je dois devenir enfin pour le monde et pour moi-même un être réel. Mais plus j'approche du terme, plus l'attente devient insupportable, les doutes amers, les craintes horribles. Depuis que je suis né, on dirait qu'une puissance invincible et surhumaine se joue de tout ce que je ressens et anéantit tout ce que je touche ! cent fois, je me suis cru au moment de saisir enfin cette lu-

mière toujours en fuite devant moi, et cent fois je l'ai vue disparaître comme ces feux follets qui égarent les voyageurs pendant la nuit. Trois personnes sont mêlées dans ma destinée ; elles en tiennent le fil dans leurs mains, et chaque fois que je les ai rencontrées, il semblait que ces mains s'agitaient pour laisser tomber jusqu'à moi ce fil conducteur ; mais elles m'échappaient comme tout le reste au moment où j'allais les atteindre !... Non, Cyprien, poursuit notre héros en s'animant de plus en plus, ce n'est pas vivre, cela, c'est dépérir dans l'angoisse d'un avenir peut-être chimérique, peut-être impossible !... Oh ! mon ami, la tête me tourne ! sauvez-moi du vertige et de moi-même !...

—Mais ces trois dépositaires du secret de votre vie, quels sont-ils ?

—Le premier est un vieux soldat... vous le connaissez, c'est ce Pierre Aubrespy qui fut mon témoin à Plombières ; le second, vous le connaissez aussi, c'est l'officier avec lequel je me suis battu...

—Et le troisième ?

—Le troisième est une femme, dit simplement Napoléon Potard qu'un invincible sentiment empêcha de nommer Bénédicte.

—Et où sont-ils ?

Depuis quatre ans je ne les ai pas revus.

—Et combien vous faut-il attendre, encore avant d'arriver au terme qui vous a été fixé, et où vous saurez enfin qui vous êtes ?

Napoléon Potard compta sur ses doigts.

—Six mois et demi, répondit-il.

Cyprien Sureau n'était encore que la moitié d'un parvenu ; il était valet, mais bonhomme ; touché de la situation morale où se trouvait notre héros, il lui dit avec une chaleur affectueuse :

—Eh bien ! mon ami, arrachez-vous d'ici ; quittez cette solitude que vous

vous êtes faite dans Paris même, et où vous vous donnez en pâture à vos impatientes incertitudes, comme Prométhée à son vautour ; voyagez. venez avec moi : je me sais pas l'allemand, je ne connais point le pays où je vais, et je serai, je le crains, un assez pauvre diplomate. Vous, vous savez tout cela ; vous me guiderez dans cette vie mondaine où je pourrais bien me fourvoyer encore, et moi, je vous sauverai de cette vie idéale où vous risqueriez de vous perdre. Napoléon, voulez-vous ?...

—Ah ! c'est bien, cela ! et vous êtes un bon cœur ! s'écria Napoléon Potard en lui sautant au cou.

—Non, mon cher, répliqua Cyprien avec quelque émotion ; j'ai commencé par être un sans-souci ; puis, je me suis cru un conspirateur ; ensuite j'ai été une dupe ; maintenant, je suis un bon enfant, voilà tout.

—Soit, monsieur le baron ; j'accepte : quand partez-vous ?

—Dans deux jours.

—Je serai prêt : merci et adieu, Cyprien.

Le lendemain, Napoléon Potard, au moment de quitter cette petite chambre, où, depuis cinq ans, il avait tant rêvé, tant aimé, tant souffert, jeta un regard en arrière ; les souvenirs de sa bizarre destinée lui revinrent en foule, et il se sentit saisi de l'irrésistible désir de passer cette journée hors de Paris et de parcourir ces bois, ces parcs, ces paysages de Ville d'Avray, qui ressemblaient pour lui aux forêts mystérieuses d'où sortaient les anciens oracles. Il se fit conduire jusqu'à la barrière, et là il commença sa course à pied. Le temps était froid, mais clair. Napoléon Potard marchait d'un pas rapide ; de temps à autre son pied craquait sur les feuilles sèches ou sur le sable encore durci par la gelée du matin. Il suivait depuis un instant la lisière d'une partie de bois dépendant de la forêt de Saint-Cloud,

lorsqu'il vit à quelques pas un garde entraînant une pauvre petite fille de treize ans, qui, pâle, suppliant, éplorée, venait de laisser tomber à ses pieds un petit fagot de menues broussailles, triste preuve de son délit. Le désespoir de la pauvre enfant faisait pitié :

—Oh ! grâce ! grâce ! monsieur Georges, grâce ! vous savez bien que je ne suis pas une voleuse ! vous savez bien que c'est le froid, la faim, le besoin, et que ma malheureuse mère !...

—Allons, pas tant de paroles et marchons, répliquait le garde d'un ton bourru.

Napoléon Potard s'était avancé rapidement. Il avait quelques louis sur lui ; il en montra un, puis deux : l'incorruptible Georges hocha la tête ; au troisième, sa vertu parut chanceler ; au quatrième, elle succomba.

—Soit, Monsieur, dit-il ; pour vous faire plaisir et pour cette pauvre jeune fille, qui est réellement bien à plaindre, je consens à n'avoir rien vu.

La petite fille se jeta alors aux genoux de notre héros, qu'elle remercia avec une effusion de reconnaissance dont il fut touché.

—Vous disiez donc, mon enfant, lui demanda-t-il, que votre mère est bien pauvre ?

—Oh ! mon bon Monsieur ! pauvre, pauvre !... que même il n'y a pas un morceau de pain, pas un brin de bois à la maison ! Et nous sommes quatre enfants, dont je suis l'aînée... et mon petit frère Pierre-Paul est bien malade !

Et l'enfant, consolée un moment, se remit à sangloter.

—Et comment se nomme-t-elle, votre mère ?

—Magdeleine Aubrespy.

—Aubrespy !... Magdeleine Aubrespy !... s'écria le jeune homme en tressaillant ; mais alors vous connaissez Pierre Aubrespy, le vieux sergent ?...

—C'est mon oncle.

—Et où est-il.

—Bien loin, bien loin.—Et sa main montrait l'horizon.

—Et votre mère où est-elle ?

—À dix minutes d'ici, là-bas, près du village.

—Eh bien ! au nom du ciel, enfant, menez-moi chez votre mère !

VII

CE QUI CONSOLE

Entre Viroflay et Saint-Cloud, près d'un chemin tournant qui s'est perdu depuis dans les travaux du chemin de fer, on remarquait en 1834 une petite maison de chétive apparence, dont la toiture décrépite, les vitres à moitié brisées, et les murs crevassés annonçaient la pauvreté et l'abandon. Cette maison, tour à tour logement de garde, auberge à pied et à cheval, magasin de plâtre, malheureuse dans ces destinations diverses, s'appelait la maison Malseigne. Elle avait fini par être louée à très-bas prix à la famille qui l'habitait en ce moment. Qu'on jette avec nous un coup d'oeil dans l'intérieur de la pièce principale où le foyer est vide, froid, glacé : l'absence de cendres prouve qu'on n'a pas fait de feu depuis la veille.

Presque tous les ustensiles de cuisine, les parties les plus importantes du mobilier ayant été vendues, la pièce est à peu près nue. Quatre chaises en paille grossière, une mauvaise table de bois ciré, deux escabeaux, un vieux rouet, voilà tout ce qui reste. Par une porte entr'ouverte on aperçoit, dans la chambre contiguë, un grand lit en bois blanc, sans matelas ni rideaux.

Magdeleine Aubrespy, pendant toute la matinée, a essayé de faire tourner ses fuseaux ; mais peu à peu ses doigts se sont raidis ; une torpeur morale et physique s'est emparée d'elle ; ses deux mains amaigries se sont abais-

sées le long de la chaise ; elle rêve à l'immensité de son malheur sans fin, sans espoir, sans horizon. De temps en temps une larme se fait jour sous ses paupières desséchées.

Une petite fille, de six ou sept ans, entre en disant :

—Maman, j'ai bien faim.

Pour toute réponse, Magdeleine lève les yeux au ciel, puis elle dit à la petite :

—Tout à l'heure, Françoise : ta soeur va revenir et nous dînerons tous ensemble.

Et en disant ces mots elle s'efforce de sourire, mais ce sourire fait mal.

Ce moment après, un petit garçon, un peu plus jeune, pâle, blême, grelottant de fièvre, crie de l'autre chambre :

—Maman, j'ai bien froid.

—Courage, Pierre-Paul ! répond la mère, ta soeur va rentrer avec une bonne charge de bois ; —et son sourire de mourante continue à errer sur ses lèvres pâles.

Quelques minutes s'écoulaient ; un autre garçon, d'environ douze ans, entre, les bras croisés, les yeux fixés à terre ; celui-là ne dit rien ; sa figure est sombre : il comprend.

Cette scène poignante dure depuis le matin.

Tout à coup on entend sur la route des pas légers, rapides.

—Ah ! voici Henriette ! s'écrient à la fois la mère et les enfants ; —mais elle n'est pas seule ! ajoute Magdeleine avec surprise.

Elle entraînait, en effet, accompagnée de Napoléon Potard ; d'un regard il mesura cette misère.

—Avant tout, ma chère madame Aubrespy, dit-il d'un ton énergique et affectueux à la fois, il faut pourvoir aux besoins de ces enfants et aux vôtres : me permettez-vous de donner un ordre à votre fils aîné ?

—Jacques, obéis à Monsieur, dit Magdeleine stupéfaite.

— Eh bien ! Jacques, courez à Saint-Cloud, chez le premier traiteur que vous trouverez, et rapportez-en tout ce qu'il faut ; je m'en rapporte à vous, mon gargon.

Il lui glissa de l'argent dans la main ; Jacques disparut.

— A vous maintenant, ma petite conductrice ; si vous n'êtes pas trop lasse, courez au premier chantier de bois, et faites-en vite apporter !

Henriette prit son vol comme une hirondelle.

La mère, n'osant croire à tant de bonheur, regardait d'un air à demi hébété ce bon génie inconnu dont la charité marchait au but si vite et si droit.

— Oh ! Monsieur ! lui dit-elle lorsqu'elle fut un peu remise, qui êtes-vous donc ? C'est Dieu qui vous envoie !... oh ! oui, pour sauver mes pauvres enfants ! Soyez béni, heureux, vous qui consolez ! mes bénédictions, mes prières, voilà tout ce que je puis.

— Pardon, Madame, vous pouvez autre chose !

— Dites-le vite alors, pour que je vous obéisse comme à la voix de Dieu.

— Non, je ne vous le dirai que quand la faim de ces enfants sera apaisée, leurs membres réchauffés ; car je sais qu'une mère dont les enfants ont faim et froid ne doit rien entendre.

En ce moment, on frappa ; un gargon traiteur portait une grande corbeille d'où il tira successivement une longe de veau, un poisson et un morceau de boeuf rôti ; quelques couverts, trois grands pains, deux bouteilles de vin cacheté et quelques friandises accompagnaient ces plats substantiels. Lorsqu'ils furent étalés sur la petite table, les enfants battirent des mains, et les yeux de Magdeleine rayonnèrent : presque en même temps Henriette rentra, suivie d'un commissionnaire dont les larges épaules suppor-

taient une hotte remplie d'une pyramide de bonnes bûches de chêne, bourrées de broussailles sèches.

Quelques minutes après, un grand feu pétillait dans l'âtre ; Magdeleine distribuait à ses enfants les aliments servis devant eux. Elle oubliait tout, même sa propre faim, en assistant à leur joie, en voyant les couleurs reparaitre sur leurs joues étioilées.

Napoléon Potard, debout, contemplant cette scène avec un intérêt profond.

Lorsque les enfants furent rassasiés ; lorsque la mère elle-même, cédant aux instances, eût consenti à prendre quelque nourriture, elle se tourna vers le jeune homme, et lui dit :

— Maintenant, Monsieur, je suis à vos ordres.

— Madame, d'après ce que m'a dit votre fille Henriette, vous devez être soeur d'un vieux sergent de la 82^e demi-brigade, décoré sous l'Empire, et nommé Pierre Aubrespy ?

— Non, Monsieur ; Pierre Aubrespy était le frère de mon mari.

— Et pourriez-vous me donner sur lui quelques renseignements ?

— Hélas ! moins que je ne le voudrais ; car s'il était avec nous, nous ne serions pas aussi misérables ; mon mari était nourrisseur, et nous vivions tant bien que mal, dans une petite ferme, à une demi-lieue d'ici. Pierre Aubrespy, mon beau-frère, venait nous voir souvent. Dans les moments de gêne, il partageait avec nous sa pension et ses petites économies. En 1830, il partit pour un grand voyage ; son absence dura deux ans : pendant ce temps tous les malheurs fondirent sur nous : une contagion se mit dans nos bêtes ; comme nous avions trop peu d'avances pour pouvoir en acheter d'autres, le propriétaire nous renvoya. Nous vinmes ici ; j'étais grosse de mon quatrième enfant ; mon mari essaya de plusieurs métiers ; mais le pauvre homme commença à décliner

visiblement. J'accouchai de mon Pierre-Paul ; il n'y avait pas un sou à la maison ; nous commençâmes à vendre nos meubles pièce à pièce : ah ! Monsieur ! c'est bien cruel de voir s'en aller comme ça ces vieux amis !...

Magdeleine s'essuya les yeux, puis elle poursuivit :

—L'armoire, la commode, puis un des deux lits, y passèrent, puis un de nos matelas, puis ma croix de jeune fille, puis mes anneaux de mariage ; nous n'avions presque plus rien à vendre, lorsque mon beau-frère revint : c'était en août 1832 ; il y avait deux ans qu'il était absent.

—Et alors ?

—Alors, Monsieur, nous espérâmes ; mais son arrivée ne changea rien ; il avait mangé toutes ses épargnes dans ce voyage ; en outre, il était triste, sombre, abattu ; il paraît qu'il avait obtenu de rester auprès du fils de l'Empereur ; mais le jeune prince était mort, et c'est pour cela que Pierre était revenu.

—Pauvre Pierre ! murmura notre héros.

—Oui, pauvre Pierre, car le spectacle de notre misère lui fendit le cœur ; mon mari était si faible qu'il ne pouvait presque plus travailler. Un matin, nous vîmes Pierre fouiller silencieusement dans sa poche, et en tirer un petit paquet soigneusement enveloppé ; il le baisa, puis sortit précipitamment ; le soir il nous apporta cinquante francs ; il avait mis sa croix au Mont-de-Piété.

—Et que ne m'écrivait-il ?... moi, si près d'ici, et qui aurais tout donné pour le rencontrer !

—Il parlait souvent, à voix basse et en termes mystérieux, d'un ami qu'il lui avait à Paris ; mais il ajoutait qu'il lui était défendu de le revoir jusqu'à une certaine époque ; qu'il craignait de le rencontrer, parce qu'il n'aurait peut-être pas le courage de lui cacher un secret confié à son honneur... nous

ne comprenions pas grand'chose à tout cela ; cependant mon mari allait toujours dépérissant ; on ne le voulait plus au chantier ; alors Pierre découvrit le ruban rouge de sa boutonnière, dit à son frère de se reposer, et sortit, comme la première fois, sans mot dire : le soir il nous rapporta le prix de sa journée...

Nous vécûmes ainsi pendant quelques semaines ; mais nous manquâmes des choses les plus nécessaires, j'étais presque aussi malade que mon mari, et avec le prix des journées de Pierre nous étions obligés de nous nourrir tous sept. Un jour, mon beau-frère se frappa le front comme un homme à qui vient une idée subite. Il courut à Paris et y passa toute une journée ; c'était pour découvrir l'adresse d'une grande dame, bien riche, bien riche, qui voyageait en pays étranger...

Napoléon Potard pensa à Bénédicte et tressaillit.

—Quand il revint, continua Magdeleine, il était un peu plus calme ; il savait que cette grande dame... une marquise, je crois... était fixée pour le moment à Fise ; il lui écrivit ; l'attente fut bien longue ; enfin la réponse arriva.

—Et qu'y avait-il ?

—Cette dame écrivait de sa propre main, à mon beau-frère, que tout ce qui était à elle était à lui, et qu'elle lui envoyait sur son banquier de Paris un crédit en blanc dont lui-même écrirait le chiffre ; mais Aubrespy était trop fier ; il aurait pu mettre sur ce morceau de papier, dix, vingt, trente mille francs... il mit cinq cents francs.

—Noble cœur !

—Hélas ! mon mari mourut ; les cinq cents francs, joints aux journées de Pierre, suffisaient, et au delà, à nos besoins ; mais un jour, il y a quatre mois de cela, Pierre me dit : "Magdeleine, il faut encore que je vous quit-

te, que je parte : c'est un devoir que j'ai à remplir. (Cette fois, je pars le sac sur le dos, et s'il le faut, je m'en irai en route : un peu de paille à l'écurie et un morceau de pain ne se refusent pas à un vieux soldat. Vous, Magdeleine, voilà l'argent qui nous reste.... J'ai à Paris un ami dont je suis sûr comme de moi-même ; mais celui-là n'est pas riche ; il est malheureux, pour le moment du moins.... Il doit ignorer quelque temps encore où je suis, et ce que je fais... pourtant voici une lettre pour lui ; seulement, je vous conjure de n'en faire usage que si vous n'aviez plus de ressource, si le froid et la faim entraînent ici."—En disant ces mots, il me serra la main, embrassa les enfants, et partit : je ne l'ai plus revu.

—Et cette lettre, où est-elle ? demanda Napoléon Potard.

—La voici, Monsieur, car j'ai confiance en vous ; et la pauvre veuve lui remit une lettre pliée dans un morceau de papier gris.

Il jeta les yeux sur l'adresse : "A Monsieur Napoléon Potard, rue de Vaugirard, 37..."

—Mais cette lettre est pour moi ! dit-il.

—Pour vous ! bonté divine ! s'écria Magdeleine : le ciel a donc enfin pitié de nous !

Il déchira l'enveloppe et dévora la lettre ; voici ce qu'elle contenait, moins les fautes d'orthographe :

"Monsieur, nous devons rester encore quelque temps sans nous revoir ; pourtant il est impossible que vous m'avez entièrement oublié ! Je suis obligé de repartir pour un long voyage auquel vos intérêts ne sont pas étrangers. Je laisse ici une femme pauvre, veuve de mon frère, avec quatre enfants encore trop jeunes pour gagner leur vie. Je ne veux pas qu'elle vous importune sans nécessité ; mais je suis sûr que le jour où elle vous re-

mettra cette lettre, c'est qu'elle aura vraiment besoin de vous. Est-ce trop vous demander, en souvenir des circonstances où nous sommes vus, que de vous prier de lui épargner les angoisses de la misère, et de lui envoyer quelques secours à l'adresse de Magdeleine Aubrespy, maison Malseigne, près Saint-Cloud ? Vous êtes généreux et bon : pardonnez-moi de songer à vous quand il s'agit de l'infortunée famille de votre

"Pierre Aubrespy".

—Oh ! cette chère lettre ! murmura Napoléon Potard, en y collant ses lèvres, et les larmes aux yeux.—Mais, reprit-il vivement, pourquoi ne pas me l'avoir remis plus tôt ?..

—Parce que, répondit simplement Magdeleine, parce que c'est de ce matin seulement que j'ai vu que mes enfants allaient avoir faim et froid.

—Mais vous ne saviez donc pas que Pierre Aubrespy est pour moi plus qu'un père, plus qu'un bienfaiteur, plus qu'un ami ; que c'est jusqu'ici la seule créature humaine en qui j'aie trouvé affection et dévouement ; que j'ai été insulté, et qu'il m'a défendu ; blessé, et qu'il m'a guéri ; soupçonné, et qu'il m'a justifié ? Vous ne saviez donc pas que, n'eussé-je au monde qu'un morceau de pain, je serais le plus vil des hommes si je ne le partageais pas avec lui ou les siens ; et que, pour le revoir, pour l'interroger un moment, je donnerais mon sang, ma vie ?... vous ne saviez donc rien de tout cela ?... Il me vous avait donc rien dit ?..

—Hélas ! non, mon bon Monsieur !

—Vous le savez maintenant ; et moi, Dieu merci, je sais où vous êtes. Je ne vous perdrai pas de vue et nous l'attendrons ensemble. Pour aujourd'hui, prenez ceci ; c'est tout ce que j'ai sur moi...—et il lui remit quelques louis... surtout point de refus, Magdeleine, point de fierté, point de

fausse honte. Songez que je ne suis pas pour vous un bienfaiteur, mais un obligé ; je ne vous donne rien, je vous rends ; et je ne vous rendrai jamais le quart de ce que je dois à Pierre Aubrespy !

— Eh bien donc ! soyez béni une fois encore, et qu'il en soit comme vous le voudrez ! répondit Magdeleine en le regardant avec une sorte d'adoration.

Napoléon Potard revint chez lui, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis quatre ans ; son premier soin fut d'écrire deux billets : l'un au baron des Sureauux, pour lui remercier, avec force remerciements et regrets, qu'il ne pouvait l'accompagner dans son voyage diplomatique ; l'autre à son agent de change, pour le prier de verser, à son compte, un coupon de rente de quinze cents francs, ce qui représentait à peu près une trentaine de mille francs de capital ; c'était, on s'en souvient, pour le moment du moins, la moitié de la fortune de Napoléon Potard.

VII

LE PREMIER ARC-EN-CIEL

Grâce à l'active bienfaisance de notre héros, la situation de la famille Aubrespy changea rapidement de face. A l'extrémité de la commune de Ville-d'Avray, dans une position pittoresque et charmante, il avait découvert un petit cottage, appelé la ferme Bonabry, probablement parce qu'il était abrité au nord par une colline boisée que l'on descendait à l'aide d'un chemin habilement adouci. A gauche, des ormeaux masquaient de leur groupe élégant et svelte un autre sentier qui se perdait dans le bois de Ville-d'Avray et allait rejoindre la route sablée. A droite, un jardin, entouré d'une haie vive, s'arrondissait autour du bâtiment, qu'ombrageaient de leurs massifs noirs les poiriers et les noisetiers

déshabillés par l'hiver. Sur le devant, une prairie d'une certaine étendue s'étendait jusqu'à la lisière du bois, dont elle était séparée par un ruisseau festonné d'oseraies et de plantes aquatiques. Trois vaches avaient été établies dans l'étable, bien garnie de foin et de paille fraîche. Quelques meubles, des rideaux d'indienne grossière, mais d'une propreté scrupuleuse, des lits, des instruments d'agriculture et de jardinage avaient été successivement apportés. Lorsque le petit ménage fut au complet, Napoléon Potard était allé chercher Magdeleine et ses enfants, il les y avait installés, en leur persuadant que cette ferme lui avait été cédée, presque pour rien, par un de ses amis, riche à millions, et quittant la France pour quelques années.

Magdeleine avait remercié le généreux donateur avec quelques-unes de ces larmes qui payent tous les bienfaits. Elevée à la campagne, mais n'en ayant connu que les misères, cet établissement complet et presque confortable dans sa simplicité rustique, était pour elle le paradis en ce monde. Encore convalescente, elle passait la journée à filer près du feu ou à préparer les repas de ses enfants. Henriette et Jacques, les deux aînés, sortaient tous les matins, l'une pour garder les vaches, l'autre pour faire du bois dans la forêt ou céper les saules dépendant de la ferme. Françoise et Pierre-Paul, trop jeunes pour travailler, suivaient en jouant les haies sinueuses ou les contours des sentiers, se réchauffant au soleil, s'accrochant aux buissons, courant après les oiseaux ; gaïs, bruyants et déjà guéris.

Il y avait déjà deux mois à peu près que ce changement avait eu lieu ; février touchait à sa fin. Quelques mousses, quelques minces fillets de verdure rayant ça et là les rochers, quelques bourgeons précoces

gonflant la pointe des branches de saules, quelques rayons un peu plus tièdes glissant à travers les froides giboulées, annonçaient, non pas que la belle saison allait commencer, mais que la mauvaise allait finir.

Un jeune homme, profitant d'un de ces beaux jours d'hiver, descendait à cheval la colline qui domine ce frais paysage. Son regard, après avoir parcouru la riche vallée, revenait avec une vive expression d'intérêt vers le petit cottage qui protégeait contre la misère la famille de Pierre Aubrespy. Ce jeune homme, on l'a déjà deviné, c'était Napoléon Potard.

Il arriva jusqu'à une petite distance de la ferme Bonabry. Là, il attacha son cheval à un tronc d'arbre, puis il suivit le sentier à demi couvert par la haie. Il n'était plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il s'arrêta, en frissonnant et avec une émotion telle qu'il fut obligé de s'appuyer contre le treillis qui côtoyait cette partie du jardin. Une voix de femme, jeune, pure, vibrante, évidemment assouplie par une méthode exquise, chantait, dans l'intérieur de la maison, les vers suivants, que Napoléon Potard reconnut aussitôt :

Je suis seul, toujours seul au monde !
Pas une étreinte pour ma main ;
Pas un sourire qui réponde
Au regard du pauvre orphelin !

Le passereau sous la feuillée
Connaît la place de son nid ;
La fleur par le jour réveillée
Connaît l'aurore et la bénit.
Le ruisseau qui passe et murmure
Connaît sa source fraîche et pure
Qu'abrite un voile de gazon.
Ici-bas rien n'est solitaire ;
Les enfants connaissent leur mère,
Et les atomes leur rayon !

Mais moi, je suis seul en ce monde !
Pas une étreinte pour ma main ;
Pas un sourire qui réponde
Au regard du pauvre orphelin !

Notre héros avait composé ou plutôt ébauché ces vers, quelques jours auparavant, dans une de ses promenades. Il comprit qu'il avait sans doute oublié chez Magdeleine l'album de poche où il les avait crayonnés : mais comment lui revenaient-ils sous cette forme enchanteresse ? Quelle était la fée mystérieuse qui avait écrit sur ces vers si simples la délicieuse musique dont les dernières notes vibraient encore à son oreille ? Quelle virtuose inconnue était venue les chanter dans ce champêtre réduit ? Par moments, une pensée bizarre, extravagante, impossible, lui sillonnait l'esprit. Il lui semblait, ou plutôt le mirage de ses souvenirs lui faisait croire qu'il retrouvait dans cette voix divine quelques intonations de celle de Bénédicte. Il s'effrayait de cette pensée comme on s'effraye de ces éclairs qui, en disparaissant, replongent tout dans la nuit ; mais il y revenait malgré lui. La manière d'accentuer certains mots, je ne sais quel grain charmant répandu sur cette voix et qui lui rappelait de trop dangereuses chimères, cette image endormie depuis longtemps dans son cœur et qui se réveillait tout à coup, il y avait là de quoi devenir fou, et notre héros n'en était pas loin.

Au lieu d'entrer dans la maison, il en fit le tour, passa aussi furtivement qu'un braconnier ou un maraudeur derrière les canneaux, et, s'enfonçant dans le sentier, du côté du bois, il ne tarda pas à découvrir, à l'embranchement des deux chemins, un compé très-simple sans armoiries, attelé à deux magnifiques chevaux gris pommelés. Un vieux cocher, tout pelotonné de fourrures, et un

valet de pied, en habit de livrée vert sombre, achevaient de donner à l'équipage un air sévère et élégant.

Toute la loyauté de Napoléon Potard n'y put tenir ; un bouquet de gros arbres, placé à quelques pas, lui offrait une cachette excellente et lui permettait de tout voir sans être vu. Il s'y blottit et attendit.

Bon nombre de minutes séculaires se succédèrent lentement ; à la fin, il entendit parler et marcher sur le petit chemin, du côté de la ferme ; un frisson lui courut par tout le corps. Deux femmes s'avançaient vers la voiture ; l'une avait l'extérieur respectable et quinquagénaire d'une institutrice de grande maison ; l'autre, à la taille aérienne, à la démarche jeune et vive, semblait heureuse de respirer l'air pur et frais de ces riannes promenades. Une robe amazone en drap bleu faisait valoir sa jolie taille ; elle portait par-dessus un petit mantelet en velours noir tout uni ; une capote de même étoffe, merveilleusement coupée, ne laissait voir encore à l'impatient jeune homme qu'une légère boucle de cheveux blonds et soyeux, qui, aidés par le vent d'hiver, s'échappaient de leur charmante prison. Le sentier que suivaient les deux femmes était parallèle aux arbres où Napoléon Potard était caché, de façon qu'il ne pouvait encore les voir que de profil ; mais bientôt elles arrivèrent à la voiture. Le domestique se hâta d'abaisser le marchepied. L'institutrice y monta la première : la jeune personne la suivit ; dans ce mouvement, elle laissa entrevoir un pied mignon, canané, d'une petitesse jinvraisemblable ; en même temps elle se retourna à demi, et Napoléon Potard vit sa figure ; un cri étouffé lui traversa le gosier et vint expirer sur ses lèvres : C'est Bénédicte ! Bénédicte à seize ans ! dit-il. Mais déjà la voiture était

partie et disparaissait au premier tournant.

À l'instant, les pensées les plus folles, les chimères les plus impossibles, les conjectures les plus contradictoires, se croisèrent dans son esprit. Sa vie ressemblait si bien à un songe, il s'y mêlait tant de mystérieux et de fantastique, que cette fois encore il ne savait s'il devait croire à ce qu'il avait vu, ou s'il avait réellement vu ce qu'il ne pouvait raisonnablement croire. Trop agité, trop avide de solitude pour se résoudre à parler à Magdeleine en ce moment, il alla détacher son cheval, monta dessus et revint à Paris au triple galop.

Le lendemain, il courut chez Magdeleine ; elle le reçut comme à l'ordinaire. Si l'amour est quelquefois diplomate, l'impatience ne l'est jamais ; aussi ne fit-il pas de périphrase.

—Magdeleine, dit-il, vous ne me racontez pas les belles visites que vous avez eues hier ; je me promenais par hasard dans le bois, et j'ai rencontré une jeune personne avec une respectable dame ; elles semblaient venir d'ici.

—Non... c'est-à-dire oui ; au fait, c'est vrai, répondit-elle, un peu embarrassée.

—Et c'est la première fois sans doute qu'elles viennent ?...

—Non, c'est la seconde. Il y a huit jours à peu près, cette dame et cette demoiselle se promenaient à pied dans les environs. La fatigue les prit... elles virent cette petite maison d'assez bonne mine, et elles nous arrivèrent toutes lassées et grelottantes. Vous jugez que je les regus de mon mieux : je leur donnai nos deux meilleures chaises ; un bon feu de bournée à la cheminée, et une tasse de lait tout chaud pour chacune. Lorsqu'elles furent un peu remises, oh ! alors ce furent des questions, mais des questions à n'en plus finir.

—Et sur quel sujet ?

—Sur tous... depuis combien de temps j'étais établie : mon nom, celui de mon mari, et où était mon beau-frère, et qui m'avait installée ici ? et puis, quand j'ai parlé de vous, il a fallu vous dépeindre, dire si vous étiez grand ou petit, brun ou blond... oh ! là, je m'en suis donné, je vous en réponds ; mon pauvre cœur s'est soulagé : heureusement Henriette était avec moi, et quand l'une avait fini, l'autre recommençait...

—Et vous m'avez nommé ? demanda Napoléon Potard.

—Hélas ! oui, mon bon Monsieur ; je voudrais que tout le monde sût le nom de mon bienfaiteur.

—Ah ! qu'avez-vous fait là ? gronda-t-elle le jeune homme, se souvenant des mésaventures que son nom lui avait values... Enfin, m'importe ; le mal est fait, n'en parlons plus. Est-ce là tout ?

—Non, Monsieur ; la jolie demoiselle remarqua un petit cahier que vous aviez laissé sur la table ; elle me demanda la permission de l'emporter ; je résistai un peu, mais elle demandait cela avec une petite mine si douce, si gentille !... ah ! Monsieur, vous n'avez rien vu de pareil... Enfin elles s'en vont ! Hier elles reviennent ; elles prennent encore une tasse de lait ; la belle demoiselle remet à Henriette cette croix d'or, à Françoise ce bonnet, à Jacques ce joli fouet pour garder les vaches. Puis elle me demande si je veux qu'elle me chante quelque chose de vous ; je ne comprends pas très-bien, mais j'accepte. Oh ! Monsieur, c'est alors que nous nous sommes crus dans le ciel, d'entendre chanter ce beau petit ange... et des choses à faire pleurer un sergent de ville. Oh ! que c'était beau ! que c'était beau !

Ce naïf éloge acheva de justifier Magdeleine aux yeux du poète.

—Enfin, elles s'en sont allées ; mais avant de partir, voyez ce qu'il m'a fallu accepter.... Et elle montra au jeune homme une bourse délicieusement brodée qui renfermait vingt louis.

—Oh ! pour le coup, ma bonne Magdeleine, dit-il, il faut que vous me fassiez un cadeau : à vous les louis, mais à moi la bourse ; vous y consentez, n'est-ce pas ?

—De grand cœur, et, ajouta-t-elle en souriant et en posant son doigt sur son front, si le bon Dieu accomplit le vœu que je forme là, ce ne sera pas la seule chose que vous vous donniez !...

Napoléon Potard rougit comme un pensionnaire, rompit brusquement l'entretien, et s'en alla.

En proie à mille inquiétudes, se débattant contre mille visions, craignant de s'interroger, n'osant lire ce qui se passait dans son cœur et se contentant de l'épeler, il passa quelques jours sans retourner à la ferme Bonabry. Lorsqu'il y revint, il trouva Magdeleine soucieuse.

—Avez-vous vu ces dames ? lui demanda-t-elle.

—Oui, Monsieur.

—Et qu'ont-elles dit cette fois ?

—Ah ! des choses qui m'ont fait de la peine. La jolie demoiselle, qui m'avait bien défendu (mais je n'avais pas pu y tenir) de vous raconter ses visites, m'a grondée de lui avoir désobéi. Puis elle m'a dit...

—Eh bien ! quoi ?

—Que si, par malheur, vous cherchez à la voir chez moi, si vous vous rencontrez ici, ce serait fini, elle ne reviendrait plus... jamais...

—Hélas, j'en étais sûr ! voilà mon nom qui produit son effet, pensa notre héros... Et alors, reprit-il, je dois sans doute cesser de venir vous voir ?...

—Oh ! pour cela, non ! à Dieu ne plaise ! interrompit Magdeleine ; ce

n'est pas là ce qu'exigent ces dames ; seulement elles désirent que, lorsqu'elles seront ici, vous n'y entriez pas.

—Et comment le saurai-je ?

—Elles laissent leur voiture au rond-point du petit bois, là où commence notre sentier. Quand vous verrez la voiture, vous n'entrerez pas.

—Fort bien ; et si je refusais d'obéir à cette singulière consigne, à ce rendez-vous en sens inverse ?

—D'abord vous affligeriez beaucoup cette bonne demoiselle : ensuite vous ne la reverriez plus.

—Mais il me semble que vous ne me donnez pas un bien bon moyen de la revoir !...

—Peut-être ! murmura Magdeleine avec une expression de douce malice.

—Peut-être ! en effet, c'est là le mot, l'inévitable mot de ma vie !...

A dater de ce jour une vie nouvelle commença pour Napoléon Potard. La belle inconnue avait bien pu lui défendre de venir la retrouver à la ferme Bonabry ; mais dans les bois charmants de Ville-d'Avray, mais sur ces chemins qui se croisent, sur ces coteaux d'où Poeil se promène à travers les futaies et les jardins, bien souvent il courut à la rencontre ou à la poursuite d'un élégant coupé, emporté par deux chevaux rapides. Bien souvent, lorsque la voiture lui apparaissait à la place désignée, comme pour lui dire : Tu n'iras pas plus loin ! il éprouvait un plaisir étrange à errer autour de la prairie, prêtant une oreille attentive, cherchant à surprendre quelque trace de cette apparition à la fois présente et invisible. Ses tentatives n'étaient pas toujours vaines : quelquefois son cheval se croisait avec le mystérieux équipage ; alors, pendant un instant plus fugitif que la pensée, son regard plongeant dans l'intérieur de la voiture pouvait apercevoir un nuage de blonds cheveux, le doux éclair de

deux yeux bruns, les bouts flottants d'une écharpe blanche, tout et rien ! Lorsqu'il entra chez Magdeleine après une visite de l'inconnue, il se faisait répéter chacune de ses paroles ; il aimait à respirer l'air qu'elle venait d'animer de son souffle. — Elle s'était assise à cette place ! elle avait serré la main de Magdeleine... elle avait porté à ses lèvres ce bouquet de violettes des bois !... Il y avait dans ce mélange de séparation et de vie commune, dans cette barrière qu'on lui opposait et qui ne l'excluait qu'à demi, je ne sais quel paradoxe attrayant et mélancolique avec le reste de sa destinée.

Au milieu de ces alternatives, le temps passait, et le 1er juin arriva ; il n'y avait donc plus que dix jours ! A mesure que le terme approchait, le jeune homme multipliait encore ses courses à travers les bois de Ville-d'Avray, auxquels il avait maintenant deux secrets à demander. Ce jour-là il se dirigea, suivant son habitude, vers le cottage de Magdeleine. Fidèle à la consigne, il passa par le chemin où la voiture de l'inconnue s'arrêtait d'ordinaire : elle n'y était pas. Moitié heureux, moitié désappointé, il s'achemina vers la maison et y entra sans trouble, croyant n'y trouver que la veuve et ses enfants ; mais il s'arrêta sur le seuil, muet d'émotion et de joie : l'inconnue y était.

Elle lui parut plus belle encore que la première fois. Sa ressemblance avec Bénédicte, avec une Bénédicte idéale, se réveillant à dix-huit ans au milieu de la verdure et des fleurs, cette ressemblance merveilleuse ajoutait à sa beauté un inconcevable prestige. Elle s'appuyait sur le bras de son institutrice, comme pour régulariser à ses propres yeux ce que ce moment pouvait avoir de trop romanesque. Un léger voile

vert, flottant autour de son chapeau de paille, dérobait à demi ses traits enchanteurs, mais sans cacher ces trois délicieuses beautés des jeunes visages : la rougeur, le regard et le sourire. Son embarras était extrême et celui de notre héros n'était pas moindre : il essaya pourtant de rompre le silence :

— Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, il m'est permis de vous voir, de vous dire...

— Pas un mot de plus, Monsieur, par pitié, interrompit-elle d'une voix tremblante... pas un mot ; car je ne puis vous entendre sans enfreindre un devoir sacré, sans perdre, à vos yeux, un peu de cette réserve... d'où vous-même sans doute ne voudriez pas me voir sortir. Si j'ai manqué un moment à ce devoir, si vous me voyez ici, c'est que votre obéissance, votre discrétion, vos bontés pour une famille qui m'est chère comme à vous, m'ont encouragée... à vous dire... que vous avez noblement agi. Maintenant adieu ! ne me retenez pas, ne me jugez pas ; mais... confiez-vous à Dieu !... Ma chère miss Burns, sortons !

— Yes, my dear ! répliqua l'institutrice, en se tournant vers la porte avec une précision de mouvements qui eût fait honneur à un soldat prussien.

Elles sortirent, et il ne resta plus à Napoléon Potard qu'un souvenir, une illusion de plus peut-être.

Ces dix derniers jours furent terribles ; il eut beau reprendre les mêmes chemins, interroger les mêmes bécquets, parcourir dans tous les sens ces pays ages que depuis quatre mois il aimait de sa double pensée, la belle inconnue ne reparut plus. Les heures et les minutes tombaient goutte à goutte, le faisant passer successivement du doute à l'espoir, du découragement à l'ivresse. Lorsque après avoir vainement exploré tout

le pays, il revenait à Paris, brisé de fatigue, sur son cheval haletant, le sommeil qu'il retrouvait pour quelques heures, ne faisait que continuer les ardentes préoccupations de son esprit. De fugitives images, de malicieux lutins, des fantômes gracieux ou moqueurs venaient s'asseoir à son chevet, présageant aux incertitudes de sa vie un dénoûment tour à tour heureux ou triste, grotesque ou lamentable. Cependant, comme les espérances qui s'appuient sur la fuite du temps sont toujours plus sûres que celles qui se fondent sur sa durée, ces dix jours passèrent et le 10 juin 1835 arriva.

La première idée de Napoléon Potard fut de courir à la ferme de Magdeleine et d'attendre là les arrêts de sa fortune. Il y trouva toutes choses comme d'habitude. La veuve travaillait, les enfants couraient au dehors, se poursuivant avec des cris de joie, ou conduisant les vaches dans la prairie. Pas un souffle d'air n'agitait les arbres. Cette paix, cette impassibilité extérieure, formaient avec les orages que notre héros sentait gronder dans son âme, un contraste qui le frappa. Il rougit de tant de trouble et d'agitation pour une chose aussi légère que la destinée d'un homme ; il se demanda s'il y avait de la noblesse et du courage à se sentir si ému en face d'un avenir qui ne lui rendrait après tout le cœur ni plus grand ni plus petit. Dès ce moment il fut calme : de temps à autre, lorsque l'ombre des ormeaux s'allongeait sur la prairie l'avertissait que le soir approchait, une goutte de sueur mouillait son front : il se levait, parcourait la chambre à grands pas : mais cette inquiétude durait peu, et pendant ces heures suprêmes, Napoléon Potard semblait attendre le moment de se mesurer avec un athlète, plutôt que de subir l'arrêt d'un juge.

Déjà le soleil avait disparu derrière l'horizon ; le crépuscule, si long à cette époque de l'année, s'assombrissait peu à peu ; la nuit commençait : Allons ! se dit-il, encore un rêve évanoui ! encore un mécompte à subir ! ce jour s'est passé comme les autres, et on s'est moqué de moi.—Puis se tournant vers Magdeleine, il lui dit :

—Adieu, ma chère madame Aubrespy.

—Oh ! pas encore adieu ! répondit-elle ; voyez, il n'y a pas un nuage, vous aurez le clair de lune : attendez... jusqu'à dix heures.

Cette dernière heure s'écoula ; Napoléon Potard s'était assis et gardait le silence : les enfants, las de jouer et de courir, s'étaient peu à peu assoupis sur le seuil. Magdeleine respectait l'émotion de son bienfaiteur ; on n'entendait que le frémissement du rouet, et au loin, dans la campagne, les aboiements des chiens de ferme et le cri monotone de la chouette. Les battements de cœur de notre héros eussent pu lui servir à mesurer le temps, chaque seconde lui semblait frapper sur sa poitrine.

A la fin, dix heures sonnèrent à une horloge lointaine. En même temps un bruit léger, presque imperceptible, fit frissonner le sable de la route.—C'est le vent ! se dit le jeune homme ; mais son oreille ne pouvait s'y tromper, c'était une voiture : elle approchait ; puis le bruit cessa.

Alors on entendit un pas qui s'avangait dans le sentier vers la maison : on frappa à la porte ; Napoléon Potard s'était levé ; un homme vêtu de noir, ayant l'air d'un domestique de confiance, entra et lui dit :

—Le mot d'ordre n'est-il pas : Ville-d'Avray et le 10 juin 1835 ?

—Oui, répondit-il.

—Eh bien ! la voiture est là-bas ; on vous attend.

Napoléon Potard le suivit. L'inconnu se plaça à côté du cocher ; un autre domestique ouvrit la portière, notre héros monta, et au bout d'un moment la voiture reprenait, à fond de train, la route du bois de Ville-d'Avray.

La nuit était belle ; une nuit d'été, pure et sereine. La lune s'était levée, et sa clarté, tamisée à travers les masses noires des grands arbres, ressemblait à un rayon d'espérance perçant les voiles d'une sombre destinée. Ca et là, dans les clairières, Napoléon Potard voyait tout à coup s'ouvrir la plaine azurée du ciel, et l'équipage fantastique dessiner, en courant, sur les bords de la route et sur les murailles des parcs, ses ombres bizarres et mobiles. Il s'abandonnait au roulis de la voiture, rapide et doux, comme un malade s'abandonne aux vagues visions que font flotter devant ses yeux la fièvre et l'opium. A l'entour, tout était silence ; l'attelage, lancé au galop, semblait obéir à une force inconnue ; l'on n'entendait ni la voix ni le rouet du cocher, et les autres acteurs de cette scène étaient aussi taciturnes. Cette course étrange dura vingt minutes. Les chevaux venaient de longer le mur d'un grand jardin, dont les catalpas, les tilleuls et les tulipiers en fleurs balançaient leurs cimes odorantes au-dessus de la route, lorsque arrivés à l'angle, ils tournèrent brusquement et s'enfoncèrent dans une avenue : une grille s'ouvrit ; ils la franchirent, dépassèrent un massif d'arbustes exotiques, qui, en se terminant, démasqua la façade d'un élégant château, étincelante de lumières ; arrivée devant la porte, la voiture s'arrêta tout à coup, comme fixée au sol par une puissance magique.

—C'est toi, dit le domestique vêtu de noir en ouvrant la portière.

IX

EST-CE UN RÊVE ?

Napoléon Potard sauta à bas de la voiture, franchit le seuil du château mystérieux, entra d'abord dans une galerie remplie de fleurs rares, et faiblement éclairée par une lampe d'argent ; de là il passa dans une salle d'attente, où il trouva un valet de chambre en grande tenue, qui s'avança vers lui et lui demanda, avec une impassibilité respectueuse :

— Qui vais-je avoir l'honneur d'annoncer ?

— Monsieur Napoléon Potard.

Alors le valet de chambre fit un pas vers une porte qui paraissait être celle du salon, et d'une voix solennelle il annonça :

— Monsieur le duc Napoléon d'Iéna !

— C'est bien votre nom, Monsieur, lui dit en accourant à lui une femme qui n'était autre que madame de Tresmes ; permettez-moi de vous présenter à mes amis et à ma fille !

Ses amis, c'étaient tous ceux qui depuis six ans avaient pris une part lointaine ou directe à cette histoire : le vicomte et la vicomtesse Raoul de Domazam, M. de Sélignes, M. de Miéville, le vieux chevalier de Trévenyn, et le baron Cyprien des Surcaux, revenu la veille de son voyage diplomatique.

Sa fille, c'était la belle et jeune inconnue du bois de Ville-d'Avray : c'était Marie.

— Le duc Napoléon d'Iéna !... répétait machinalement notre héros foudroyé de surprise.

— Oui, Monsieur ! reprit Bénédicte, mais avant de me questionner davantage, venez !

Elle l'entraîna dans un boudoir attenant au salon ; là, elle tira d'un coffre un petit paquet, cacheté de noir. Elle brisa l'enveloppe, et prenant la lettre qu'il renfermait :

— Portez ceci à vos lèvres, lui dit-elle ; c'est une lettre de votre noble père !

Le jeune homme la prit et la baisa avec respect.

— Maintenant, ajouta-t-elle, je vais vous la lire.

Voici le contenu de la lettre :

“ Iéna, le 15 mai 1827.

“ Ma chère Bénédicte (l'amitié fraternelle qui m'unissait au général Debray, votre père, m'autorise à vous appeler ainsi), quand vous recevrez cette lettre, il est probable que je ne serai plus. Oui, le vieux grognard, le vieux fou, le vieil Alceste de la cour impériale, n'a que quelques jours à vivre. Quinze campagnes, six blessures, douze ans de regrets et d'exil volontaire, voilà ma vieillesse et mon agonie. Et ne suis-je pas mort déjà, en détail : à Fontainebleau, le jour de “ ses ” adieux ; à Waterloo, le jour de “ sa ” chute ; à Sainte-Hélène, le jour de “ sa ” mort ?

“ Bénédicte, ceci est mon testament ; quoique vous soyez bien jeune, il n'y a personne au monde en qui j'aie plus de confiance qu'en vous. Les moments trop rares que nous avons passés ensemble, ma correspondance avec votre père, ce que j'ai su de votre admirable conduite à l'époque de votre mariage, tout me dit que vous avez l'âme forte et dévouée, généreuse et charmante. Recevez donc ici les dernières confidences, les dernières recommandations d'un ami mourant.

“ Immédiatement après la journée d'Austerlitz, où Debray et moi passâmes tous deux généraux de brigade, vous savez que je restai en Moravie avec un corps d'armée. J'avais beaucoup de peine à empêcher mes gens de piller les habitants du pays. Cependant, à force de sévérité, j'y avais à peu près réussi. Une

nuit, j'allais de Brünn à Olmütz pour faire exécuter un ordre de l'Empereur. J'étais à la moitié de ma route, sous les murs d'un château d'assez modeste apparence, lorsque j'entendis des cris. Je prêtai l'oreille, et je reconnus qu'ils partaient de l'intérieur de la maison. J'allais frapper à la porte, mais, à ma grande surprise, elle céda ; la serrure était brisée : je montai précipitamment, et, caché dans l'ombre de l'escalier, j'aperçus dans la pièce principale cinq ou six de ces trainards indignes de porter l'épaulette. Deux d'entre eux s'étaient emparés du maître du logis, et lui tenaient le pistolet sur la gorge, pendant que les autres fouillaient les armoires et les dressoirs. Il ne faisait pas de résistance ; seulement il criait d'une voix étouffée : "Ma fille ! ma fille !" — Au moment où j'entrai, j'eus l'explication de ses cris et de sa terreur : une jeune personne, attirée par le bruit, parut sur le seuil ; ses cheveux étaient en désordre, ses yeux en pleurs. Elle ne tremblait que pour son père, et ne savait pas, la pauvre enfant ! à quel péril elle s'exposait. Dès que ces drôles la virent, ils se précipitèrent vers elle, et ils essayaient déjà de l'entraîner, lorsque je me moutraï. J'avais avec moi deux hommes qui me m'avaient jamais quitté pendant mes campagnes ; l'un simple soldat, nommé Joseph Potard ; l'autre, sergent, nommé Pierre Aubrespy.

"J'étais si indigné que je n'eus ni le temps ni l'idée de faire connaître mon grade : aidé de mes deux braves, je tombai sur ces misérables : cette diversion subite les effraya tellement qu'ils résistèrent à peine. Cependant l'un d'eux me tira au hasard un coup de pistolet qui m'atteignit à la poitrine. Mais à l'instant il fut mis en pièces par Pierre et Joseph, qui, en voyant couler mon sang,

étaient devenus de véritables enragés. Il y en eut trois de tués ; les autres tombèrent à genoux et demandèrent grâce ; alors je me nommai, et le lendemain ils étaient dirigés sur Brünn, pour être jugés militairement.

"Ma blessure, quoique sans danger, fut assez grave pour me retenir un mois dans ce château. Je fus soigné par le baron de Riezell (c'était le nom du propriétaire) et surtout par sa fille Minna. Le temps que je passai là fut bien doux. Songez que j'avais à peine trente ans, et que depuis quinze ans je ne connaissais que les bivouacs et les champs de bataille. Le baron était un bonhomme, veuf depuis plusieurs années, et qui avait reporté sur sa fille toutes ses affections. Minna... ô Bénédicte ! Minna était un de ces anges que le ciel ne fait que prêter au monde. Son âme pure et aimante ne put échapper aux périls de cette situation romanesque ; au bout d'un mois je sentis que je l'aimais, et je m'aperçus que j'en étais aimé.

"Les circonstances étaient difficiles : la guerre n'était pas finie, et je ne pouvais épouser une Allemande sans quitter le service. Cesser de servir l'Empereur, c'était là une idée qui me paraissait impossible. Pourtant je ne voulais pas abandonner Minna, dont la tristesse et la pâleur augmentaient sans cesse. Je la demandai à son père, mais nous convinmes que le mariage serait secret : nous nous mariâmes la nuit, dans l'église de Felden, petit hameau à un mille du château. Ce fut une cérémonie mélancolique, et qui faisait naître dans nos cœurs d'involontaires pressentiments. J'eus pour témoins Aubrespy et Potard : je savais qu'entre leurs mains mon secret était comme scellé sous les dalles de l'église.

"Nous étions en février 1806 : à

peine marié, je fus obligé de me dérober aux embrassements de ma femme : je ne pouvais retourner auprès d'elle que rarement et en m'entourant de mystère : elle souffrait horriblement de ces séparations longues et périlleuses. C'était un de ces êtres faibles, aimants, rêveurs, qui en s'attachant à une existence active et guerrière, accomplissent, à leur insu, leur triple destinée : Aimer, souffrir, mourir.

"Chacune de ces radieuses années amenait une campagne, et chaque campagne une victoire. A la fin de septembre 1806, je dis une fois encore adieu à Minna et je rejoignis nos drapeaux à Bamberg ; nous marchâmes ensuite jusqu'à Naumbourg où nous passâmes la nuit le 13 octobre : c'était la veille de la bataille d'Iéna. J'étais au bivouac, assis auprès du feu, plongé dans mes pensées ; je n'avais auprès de moi que Pierre Aubrespy : quant à Joseph Potard, je lui avais obtenu un congé pour pouvoir le laisser auprès de ma femme. Aussi quelle fut ma surprise lorsque je me sentis toucher le bras, et qu'en me retournant j'aperçus Joseph ! sans mot dire, il me remit un billet de Minna ; ce billet était bien court, mais il me fit bondir de joie ; elle m'annonçait une nouvelle qu'elle n'avait pas osé dire avant mon départ : elle était grosse.

"De mes deux mains j'attirai à moi Joseph et Pierre, et je leur dis quelques mots tout bas. Le bonheur de ces braves gens fut presque égal au mien. "Ah ! quelle fameuse journée j'ai faite !" disait Joseph : "j'apporte une bonne nouvelle à mon général, et j'amène à temps pour le régiment de demain !"

"Le lendemain, vous le savez, nous livrâmes cette grande et glorieuse bataille d'Iéna. Je me vous en dirai rien ; votre père et moi nous vous avons souvent raconté comment le

prince de Ponte-Corvo ayant été blessé dès les premières charges, je le remplaçai à l'aile droite ; comment je fus assez heureux pour enfoncer cette cavalerie prussienne qui se regardait comme invincible ; et comment, dans la chaleur du combat, enveloppé par un escadron ennemi qui se reformait obstinément sous notre feu, je fus sauvé par le dévouement et le courage de Potard et d'Aubrespy, dont l'un, hélas ! y fut tué, et l'autre criblé de blessures.

"Je pleurai Joseph comme un frère ; les titres, les honneurs que je reçus, ne me consolèrent pas. Un mois après, je pus m'échapper pour quelque temps, et je courus auprès de ma femme. Je vis alors ce que mon égoïsme de soldat ne m'avait pas laissé deviner, que cette alternative d'inquiétudes et de joies, de fugitives réunions et de longues absences, brisait peu à peu cette organisation frêle, aux impressions naïves et profondes. Pour moi, partagé entre mes deux devoirs, je vous avoue, Bénédicte, que je n'eusse jamais hésité. Minna n'était qu'un épisode de ma vie ; l'Empereur était ma vie elle-même.

"Pendant sa grossesse, la santé de ma femme alla toujours en déclinant... j'abrège ce récit ; car moi-même je sens que la force m'abandonne, et je voudrais retarder mon agonie de quelques moments encore. Je glisse donc rapidement sur ces cruels souvenirs.

"Minna mourut en me donnant un fils, le 10 juin 1807, et le malheureux baron ne lui survécut que quelques jours ; ils n'avaient point de parents ; il ne restait plus trace de la famille de Riezell. Le père et la fille m'appelèrent sans doute avant d'expirer ; mais je n'étais pas là. L'ordre de l'Empereur me retenait à soixante lieues.

"Heureusement Aubrespy, à peine

guéri de ses blessures, s'était traîné jusqu'à Felden; ce fut lui qui se chargea des derniers devoirs envers ceux qui n'étaient plus et des premiers soins pour celui qui venait de naître. De concert avec le prêtre qui m'avait marié, il fit constater la naissance et le baptême, dresser les deux actes qu'ils signèrent, et auxquels ils joignirent la déclaration que j'envoyai. Après quoi Aubrespy trouva, dans la campagne, une nourrice qui, séduite par son argent et ses promesses, consentit à se dépayser et à le suivre. Un jour, je les vis arriver tous deux, chargés de leur précieux fardeau qu'ils avaient porté à tour de rôle depuis Felden jusqu'à Iéna.

« A quelques lieues de la ville, près du village de Salsbach, dans une vallée abritée contre les hasards de la guerre par un double rempart de montagnes, j'achetai une ferme que je donnai à la nourrice de mon enfant. Cette femme ne me connaissait point; je ne fus pour elle que le capitaine Charles. Je ne pouvais encore reconnaître publiquement mon fils. Je décidai donc que, pour sa nourrice comme pour tout le monde, il s'appellerait Potard, du nom de ce brave soldat mort à Iéna en me couvrant de son corps. Il me semblait que j'acquittais une dette, en mêlant son souvenir au mien; seulement, en tête de ce nom vulgaire, je laissai rayonner le nom de baptême que, d'après mes ordres, le prêtre avait donné à mon fils : Napoléon ! »

— Napoléon Potard ! c'est donc moi ! dit notre héros, dont l'émotion étouffait la voix.

— Oui, répondit Bénédicte; puis elle reprit sa lecture :

« Napoléon Potard ! tel a donc été, dès le premier jour, le nom de cet enfant. Il demeura jusqu'à huit ans dans la ferme de Salsbach, chez sa nourrice. Ces huit ans, ce furent les

derniers de l'Empire. Vous savez comment nous les traversâmes, Debray et moi : voir la miraculeuse étoile de l'Empereur pâlir peu à peu dans notre ciel; le suivre partout; prendre part à ses victoires si belles, à ses défaites plus belles encore; le presser dans nos bras à Fontenoy, le retrouver à ses côtés dans les Cent-Jours; tomber avec lui à Waterloo, tel fut le rêve, tel fut le réveil de ces huit gigantesques années.

« Emporté dans ce tourbillon de feu, j'avais tout oublié pendant ces huit ans, et Minna, et mon mariage, et cet enfant, seul reste d'une courte et malheureuse union. Alors, pour la première fois, je me souvins que j'avais un fils, et quelques jours, après j'étais à Salsbach.

« Ici, pardonnez à ma folie, et ne traitez pas d'impiété ce qui n'était que du fanatisme. L'Empereur tombé, il me sembla que nous, ses créatures, nous dont la gloire n'était qu'un rayon de la sienne, nous serions coupables envers lui, si nous ne nous condamnions pas à mourir tout entiers. N'avait-il pas été solitaire dans sa grandeur, sans aïeux et sans héritiers ? Et nous, dont la noblesse était son ouvrage, ne devions-nous pas emprunter à sa destinée le modèle de la nôtre ? Pourquoi léguer à des fils ces titres qui n'avaient plus de sens, une fois que l'épopée sublime dont ils formaient une page était pour jamais fermée ? Pourquoi nous continuer en d'autres générations qui ne pourraient servir ni lui, ni sa race ?... Telles furent les pensées qui m'assailirent en embrassant ce bel enfant de huit ans que me présentait sa nourrice. Je le laisserai donc s'appeler Potard; j'aurais voulu, dans ma colère contre les arrêts de la fortune, qu'il n'y eût plus que des Potard en France, ou du moins que tous ceux qui tenaient leur noblesse de l'Empereur

reur, s'appelassent Potard comme auparavant !...

“Cependant j'avais à remplir un devoir que je ne négligeai pas. Quel que dût être l'avenir de mon fils, il fallait qu'il reçut une de ces éducations fortes qui préparent un homme à toutes les destinées en le rendant supérieur à toutes. Un secret présentiment me disait que l'ère du glaive était finie, que celle de l'intelligence allait commencer : j'enmenai donc mon fils à l'Université d'Égua, et je le recommandai énergiquement à ses maîtres. Puis je repartis ; j'avais obtenu l'autorisation d'aller rejoindre l'Empereur à Sainte-Hélène.

“J'y passai six ans ; j'assistai à ce long martyre... ici j'abrège encore... j'ai besoin de mon courage, et ce souvenir achèverait de le briser...

“Après le 5 mai 1821, je revins à Paris, où j'eus le bonheur de vous embrasser, vous et votre petite Marie, encore au berceau, et votre noble époux, si près de la tombe. Nous pleurâmes ensemble votre père, puis j'eus cette longue maladie, où vous me donnâtes des soins si admirables, si dévoués ! Ce ne fut que deux ans après que je pus partir pour l'Allemagne, let larniver à Iéna.

“Cette fois, mon fils avait seize ans ; tout ce que ses maîtres me dirent de lui était bien fait pour flatter mon orgueil... Ses études étaient terminées. Il était beau, instruit, loyal, bon camarade, et cependant je résistai : j'eus la force de lui tracer un plan de voyage en Europe et en Orient ; j'eus la force de lui taire mon nom et le sien, en lui disant adieu... hélas ! un adieu qui sera le dernier. Pourquoi cette obstination ? me demanderez-vous. Pourquoi ? je vais vous le dire.

“Lors de mon dernier séjour en France, je me suis convaincu d'une vérité qui m'a affligé sans me surprendre. C'est qu'à peu d'exceptions

près la noblesse de l'Empire n'aura qu'une génération. Oui, ces plantes, élevées dans les serres chaudes de la gloire, sont déjà étioilées. Ces jeunes gens qui n'ont eu que la peine de naître, pour qui leurs pères ont improvisé en quelques années une illustration séculaire, adulés en outre par l'opposition libérale, heureuse de se faire une arme des souvenirs que leurs noms renferment, ces jeunes gens ne seront pas au niveau de leur rang. Venus à une époque oisive et pensante, le peu de sang guerrier que nous avons mis dans leurs veines restant sans emploi, ils ne sauront que faire de leur énergie et de leur jeunesse : ils s'empresseront de dévorer sans honneur ce splendide patrimoine conquis à coups d'épée sur l'Europe. Ils n'éviteront aucun des écueils réservés aux aristocrates. Il y aura même cette différence, que les hommes intelligents de la vieille noblesse sentiront qu'ils ont à lutter contre les préventions de leur siècle, et que les enfants de la noblesse impériale n'auront qu'à en écouter les flatteries.

“Voilà les tristes réflexions que j'ai faites en voyant plusieurs des héritiers de mes compagnons d'armes, et voici ce que ces réflexions m'ont inspiré :

“Puisque j'ai eu le courage de voir mon fils sans lui dévoiler le secret de sa naissance, je veux qu'il ignore quelques années encore : je vais mourir, je le sens : il se trouverait donc, à vingt ans, héritier subitement d'une belle fortune, et d'un nom glorieux et pur, auquel ma fidélité bizarre ajouterait un nouveau prestige. Ce serait trop ; il y aurait là de quoi faire tourner cette jeune tête. Avant un an, vous le verriez peut-être à Paris, grossir les rangs de ces éléments inutiles qui gaspillent en plaisirs stériles, insensés ou coupables, le prix d'un sang brave-

ment versé. D'ailleurs j'ai sur lui des projets qui ne pourraient s'accomplir en ce moment, et dont il faut que je vous parle. Vous avez une fille ; elle sera bonne et charmante, puisque vous êtes sa mère. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? lors de notre dernière rencontre, vous avez souvent regretté que je n'eusse pas un fils, pour resserrer, en unissant nos enfants, l'amitié de nos deux familles. Eh bien ! vous savez maintenant que ce fils existe ; vous savez que je vous le confie ; vous savez que le jour où vous lui donnerez Marie, vous réaliserez le vœu le plus cher de votre vieux père, le général Debray, et de votre vieil ami, le duc d'Éna... Encore quelques lignes, Bénédicte, puis tout sera dit, et je n'aurai plus qu'à mourir.

“ J'exige que mon fils continue à s'appeler Napoléon Potard jusqu'à vingt-huit ans. À cet âge tout est décidé, en bien ou en mal, pour l'esprit et pour le cœur. Pendant ces huit dernières années, il aura à lutter, avec un nom vulgaire et des ressources médiocres, contre les difficultés de la vie et les obstacles que la société oppose à ceux qui, sans autre titre que leur mérite, demandent leur place au soleil. S'ils succombe dans cette lutte, s'il sort des voies honnêtes, s'il sacrifie sa conscience à son ambition, qu'il ignore toujours à quel nom il a droit ; qu'il vive et meure sous celui de Potard : le mien restera isolé et sans lendemain, comme celui de mon maître. S'il sort vainqueur de ce combat, s'il garde intacte la loyauté de son âme, si quelque acte de dévouement, de générosité et de courage achève de le rendre digne de votre choix... alors qu'il apprenne tout. Alors aussi Marie aura dix-sept ans, et vous pourrez dire à mon fils le secret de son avenir, en même temps que celui de son passé. Napoléon ! Marie ! êtres chéris que je ne

dois plus revoir ! grandissez pour le bien et pour le bonheur : et quand vous serez unis, ne maudissez pas le vieux soldat, mort loin de vous en vous bénissant !

“ Lorsque mon fils, de retour de ses voyages, arrivera ici, il croira n'avoir à pleurer que le capitaine Charles, son bienfaiteur. Une main étrangère lui remettra de ma part une inscription de mille écus de rente, c'est-à-dire ce qu'il lui faut pour être aussi loin de la richesse que du besoin. Il recevra en même temps cette bague antique que vous connaissez si bien, puisque c'est votre père qui me l'a donnée. On lui recommandera de la porter toujours, et vous qui l'avez vue si souvent, vous la reconnaîtrez à son doigt lorsque vous le rencontrerez.

“ J'ai hâte d'en finir ; ma main tremble, ma vue se trouble... Cette longue lettre vous sera remise par Pierre Aubrespy. Vous et lui serez mes seuls confidentes. Aubrespy me fermera les yeux, puis il partira pour la France ; car je ne veux pas qu'il soit ici, au retour de mon fils ; ce serait le condamner à une trop rude épreuve ; il s'en ira donc, et sa tâche et la mienne seront finies dans ce monde.

“ Vous le verrez, Bénédicte. Malgré sa rude enveloppe, il est digne de vous. Si, pendant ces huit ans, mon fils se trouvait dans quelque circonstance... où il eût besoin d'être protégé contre les autres ou contre lui-même, je confie à Pierre et à vous le soin de cette protection lointaine et discrète. Sur ce point comme sur tous, je suis tranquille en pensant à vous.

“ Adieu, Bénédicte, adieu... Quand vous le verrez, lui, et que vous pourrez l'entretenir de son père, oh ! dites-lui de me pardonner ! dites-lui que pour avoir l'honneur de porter le nom d'un ami fidèle de l'Éan-

pereur, ce n'est pas trop que d'avoir un peu attendu, un peu souffert : et si de cette souffrance, comme du creuset, son coeur sort plus pur, dites-lui que c'est en la subissant qu'il est devenu tout à fait digne de sa destinée et de Marie. Adieu !...

“CHARLES DERCY, duc d'Iéna.”

Madame de Tresmes avait eu peine à aller jusqu'au bout dans cette étrange lecture ; lorsqu'elle eut fini, elle se tourna vers notre héros. Il était tombé à genoux ; ses mains couvraient son visage, et de grosses larmes coulaient à travers ses mains.

—Oh ! mon père ! oh ! ma mère ! disait-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, vous que je ne connaissais pas et que j'aimais pourtant ! pourquoi faut-il que le premier moment où je puis vous nommer, soit aussi celui où je vous pleure ?

—Monsieur le duc, lui dit Bénédicte, si l'on a pris, pour faire de vous ce que vous êtes, un singulier moyen, nous devons avouer qu'il est justifié par le succès. Votre père me demande de vous donner ma fille, si, arrivé à vingt-huit ans, vous vous êtes montré généreux, brave et dévoué. Vous êtes tout cela, Dieu merci !... maintenant c'est à vous de me dire si vous trouvez la récompense proportionnée à vos mérites ?...

—Oh ! Madame !...

—Oui, oui, je sais ce qui s'est passé depuis quatre mois ; car vous pensez bien qu'une jeune personne comme Marie n'a rien de caché pour sa mère ; mais je sais aussi tout ce que votre conduite a eu de loyal et de délicat. Encore une fois, je vous remercie...

A présent, reprit-elle, non sans un léger trouble dans la voix, nous aurions un vieux compte à régler ensemble... Je vous ai fait bien souffrir, n'est-ce pas ?... Mais que vou-

lez-vous ? le duc d'Iéna n'avait pas prévu que votre coeur se tromperait d'une génération, et qu'à vingt-deux ans vous seriez amoureux d'une femme de trente !... Et moi, je ne pouvais pourtant pas vous envoyer mon acte de naissance, convenez-en !

—Je comprends tout maintenant, Madame ; vous étiez la plus généreuse des femmes, comme vous en êtes la plus séduisante, et cependant...

—Cependant ?...

—Pourquoi tant de dureté ? pour quoi des mots si cruels ? N'y avait-il pas moyen de me repousser, de m'ôter tout espoir, sans m'écraser de vos mépris, sans...

—Monsieur le duc, reprit Bénédicte d'une voix toujours un peu tremblante, avez-vous vu jouer une comédie intitulée : “la Haine d'une femme ?”

—Oui, Madame, répondit le jeune homme tout troublé ; car il commençait à comprendre...

—Eh bien ! cette comédie, je l'ai jouée à vos dépens... ou à votre bénéfice : allez retrouver Marie ; regardez-la bien ; comparez-la à sa “vieille” mère... et vous me remercierez...

Ils revinrent au salon :

—Les secrets sont dits ! cria gaiement madame de Tresmes.

Aussitôt le jeune duc d'Iéna fut entouré et complimenté de la façon la plus cordiale. Raoul surtout, qu'une circonstance fortuite avait rendu dépositaire du secret de Pierre Aubrespy, et qui était venu tout exprès pour assister à la “réhabilitation” de son ami, Raoul lui serrait la main avec une joie enthousiaste.

—Eh bien ! monsieur le discret ! lui dit en riant notre héros, qu'auriez-vous fait, le 29 juillet 1830, si j'avais réussi à vous faire parler un peu plus que vous ne vouliez ?...

—Je me serais arrangé pour être

tué le soir, répondit simplement Raoul.

—En ce cas-là, mon ami, je ne plaisante plus !...

Et la phrase s'acheva dans une embrassade réciproque.

Napoléon s'approcha de Marie ; une rougeur divine monta au front de la jeune fille :

—Monsieur, lui dit-elle avec un embarras charmant, vous savez maintenant que dans tout ce qui s'est passé, je n'ai fait qu'obéir à ma mère !...

—Je le sais : mais si votre mère avait encore à vous demander... en ma faveur... une dernière preuve d'obéissance ?...

Elle hésita un moment, puis elle lui dit avec un fin sourire : Oh ! Monsieur ! l'obéissance est si douce avec une mère telle que la mienne !

On annonça M. Renaudet, notaire de la marquise.

—Allons, Monsieur, lui dit-elle. Arrivez vite ! voici un jeune homme qui attend depuis vingt-huit ans : il y aurait cruauté à le faire attendre davantage. Asseyez-vous là et écrivez...

Le notaire savait qu'il s'agissait d'un mariage : il salua l'assemblée avec une dignité courtoise, mit ses lunettes, s'assit devant une table, déploya dessus un grand cahier de papier timbré : Les nom et prénoms du futur ? demanda-t-il.

—Le duc Napoléon d'Iéna, né à Felden, en Moravie, le 10 juin 1807.

—Plait-il ? fit le notaire en regardant le jeune homme sous ses lunettes.

Madame de Tresmes répéta les noms.

—Permettez, Madame la marquise ! reprit M. Renaudet : vous avez sans doute les pièces qui prouvent que Monsieur a droit à ce nom ?

—Mais, Monsieur, quand je vous l'affirme ! répliqua Bénédicte impatientée ; quand il y a ici plusieurs

personnes honorables, prêtes à le certifier comme moi ! quand j'ai là une lettre du duc d'Iéna, son père, qui ne laisse point de doute... cela ne suffit-il pas ?

—Pour la conviction morale, oui... mais pour la certitude légale, non, et je suis ici intermédiaire et organe de la loi.

—Mais cette bague antique ?

—Excellente preuve dans un roman, mais insuffisante dans un acte.

On disputa ; on se débattit. Le notaire fut inébranlable.

—Allons, ma fille ! dit alors madame de Tresmes, il faut se résigner : vous serez madame Potard !

—Non, Madame, non, interrompit le jeune homme d'un ton ferme et triste : je ne veux capituler ni avec mon devoir, ni avec mon malheur. Le mien me condamne à voir encore le but s'enfuir devant moi, au moment où je le croyais atteint. C'est une partie à reprendre, voilà tout ; mais je ne profiterai pas de votre consentement avant de l'avoir gagnée. Ce n'est pas à Napoléon Potard, à un homme sans nom, sans état, que vous avez cru donner votre fille : c'est à un jeune homme héritier d'une des plus pures célébrités de l'Empire. Eh bien ! ce que le duc d'Iéna acceptait avec transport, Napoléon Potard doit le refuser. Je vais partir, je vais me livrer une fois encore aux caprices de ma fortune. Je chercherai à Felden, à Iéna, à Salsbach, partout, les actes dont parle mon père dans sa lettre ; je les chercherai comme on cherche ce dont on fait dépendre sa vie. Si je les retrouve, je reviendrai, et si vous ne me jugez pas trop indigne de mademoiselle Marie, je vous prierais d'acquiescer votre promesse. Si mes recherches sont vaines... alors vous ne me revenez plus : je cesserai d'importuner de mes misères ceux qui avaient rêvé pour moi le bonheur ; et je ne

vous demanderai, en échange de mon affection, qu'un peu d'estime ; en échange de mon sacrifice, qu'un peu de pitié.

Tous les témoins de cette scène étaient profondément émus. Marie, malgré la réserve imposée à son rôle, allait répondre, et l'expression de son visage répondait déjà ; mais avant qu'elle eût pu dire un mot, la porte se rouvrit et Pierre Aubrespy parut.

Cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis l'époque où nous l'avons vu pour la dernière fois, et cependant Pierre paraissait vieilli de plus de vingt années. La fatigue, les longues marches, l'habitude de porter son sac derrière le dos, avaient voûté sa grande taille ; ses moustaches grises étaient devenues blanches ; ses cheveux blancs étaient tombés.

—Pardou, Madame la marquise, si j'éentre ainsi, dit-il en faisant le salut militaire ; mais j'ai pensé que le duc Napoléon d'Iéna (il appuya sur ces trois mots avec une expression indicible) aurait peut-être besoin, pour la cérémonie, de ces quelques chiffons de papier, et je les lui apporte.

En même temps il tira d'un rouleau de fer-blanc, pareil à ceux où les soldats enferment leur feuille de route, les papiers relatifs au mariage du général, à la naissance et au baptême de son fils.

—Monsieur le duc, dit-il au jeune homme, ils sont bien à vous, car j'ai fait cinq cent lieues à pied pour pouvoir vous les donner.

—Ah ! il y a pensé, lui ! s'écria Bénédicté ; et moi, je n'y avais pas songé ! Excusez-moi, monsieur Renaudet, ajouta-t-elle ; nous autres femmes, nous sommes incurables : nous ne nous résignerons jamais à mettre les romans d'accord avec les notaires !

—Et nous, Madame, nous ne sau-

rons jamais réconcilier les notaires avec les romans.

—Pierre, dit notre héros à Aubrespy, je ne vous remercie pas ; je ne suis rien ; mes remerciements ne seraient pas une récompense ; mais mon père vous dit par ma bouche... que tu es le plus noble, le meilleur ami que je puisse presser contre mon cœur !

—Ne parlons plus de ça ! répondit Pierre en se dégageant, je n'ai fait que mon devoir envers vous ; seulement il y a un fameux ruban de queue de Felden ici !... aussi il faut que je vous quitte. J'ai par là, dans le voisinage, ma belle-soeur, une veuve avec quatre enfants, qui, à l'heure qu'il est, ne doivent pas se nourrir de poulet !

—Oh ! pour ceux-là, dit Bénédicté, soyez tranquille !

Et elle lui raconta ce que le jeune duc d'Iéna avait fait pour Magdeleine et ses enfants.

La taille du vétérans se redressa, ses yeux rayonnèrent d'orgueil, comme s'il se fût agi de son fils.

—Vrai ! s'écria-t-il, vous avez fait cela ! pour la veuve de mon pauvre frère ! et sans rien savoir ! ah ! c'est bien. C'est l'âme de votre père qui vous inspirait, et c'est Dieu qui vous a conduit.

—Pierre, reposez-vous, reprit madame de Tresmes. Je viens de les envoyer chercher, et dans un quart d'heure ils seront ici.

M. Renaudet avait pris connaissance des pièces apportées par le vieux sergent ; il n'y manquait rien, et le notaire acheva lestement sa besogne.

Nos auteurs à la mode ont tellement abusé des sacs d'écus comme moyen dramatique, que j'ai jusqu'ici négligé de dire que le duc d'Iéna avait laissé à son fils un million, lequel, capitalisé pendant ces huit ans d'après le système de M. Sue, s'était

Glové à quatorze ou quinze cent mille francs.

Le contrat était dressé. Notre héros exigea que Pierre Aubrespy le signât avant tous les autres témoins. Quand ce fut le tour de Cyprien, baron des Sureauux, il dit d'un air de triomphe en prenant la plume :

—Eh bien ! dans ce siècle dont on dit tant de mal, vous voyez que l'intelligence et la probité peuvent arriver à tout !

—Oui, pourvu qu'elles rencontrent un duché en route, répliqua Raoul.

Napoléon et Marie n'entendaient rien : ils étaient plongés dans une de ces longues et délicieuses causeries qui ont cela de remarquable, que, depuis Adam, elles servent toujours de préface au même livre, et que le livre n'a pas encore fait tort à la préface. Bénédicte s'approcha de son futur gendre et lui dit à demi-voix :

—Eh bien ! êtes-vous un peu recouillié avec votre vieille ennemie ?

—Ah ! Madame ! je vois aujourd'hui pourquoi, malgré tous mes ef-

forts, il m'était impossible de vous haïr !

Il y eut une légère pause, puis elle reprit en lui montrant sa fille :

—Et comprenez-vous aussi bien pourquoi vous ne m'aimez plus ?

Pour toute réponse, le jeune homme s'approcha de sa belle fiancée et lui baisa tendrement la main.

Bénédicte contempla un moment ce groupe, rayonnant d'amour et de jeunesse. En même temps le hasard lui fit jeter les yeux sur une glace placée en face d'elle. Elle était bien belle encore : "encore !" mot terrible, qui signifiait qu'elle aurait pu ne plus l'être.

Pourtant son visage ne perdit rien de sa sérénité :

—Qu'ils soient heureux ! dit-elle tout bas ; qu'il ignore toujours pourquoi j'ai dû m'armer de tant de rigueur !... Et vous, mon Dieu, pardonnez-moi, si je l'ai trop aimé !

A. de PONTMARTIN.

FIN.

AUX RICHES

Vous avez de l'argent ; vous spéculiez peut-être,
Et vous prenez un peu partout des actions ?
De la Bourse dès lors vous devez bien connaître
Les fluctuations ?

Je vous avise donc, en suivant votre course,
Dans un monde meilleur de placer quelques fonds ;
Mais prenez garde, il faut à la céleste Bourse,
Que les billets soient bons !

Dans le divin comptoir, aucune valeur fausse
N'a cours : l'agiotage au ciel est inconnu.
Les "boodlers" de tout genre y sont mis à nu,
Les bonnes actions seules sont à la hausse
Et peuvent assurer le plus beau revenu !

A. B. ROUTIER.

Miggles.

Nous étions huit, le conducteur compris. Nous n'avions pas parlé durant le trajet des six derniers milles, depuis que les cahots du lourd véhicule sur la route raboteuse avaient interrompu la dernière citation poétique du juge. Le grand voyageur à côté du juge dormait la tête appuyée sur son bras passé dans la courroie de cuir ; il formait ainsi un objet flasque et informe semblable à un pendu détaché du gibet. La dame française sur le siège de derrière s'était assoupie également, mais en conservant quelques souci de son attitude, comme le prouvait la disposition du mouchoir dont elle se voilait à demi le visage. La dame de Virginia City voyageant avec son mari, avait depuis longtemps perdu toute individualité dans un pêle-mêle de rubans, de voiles, de fourrures et de châles. On n'entendait que le bruit des roues et celui que faisait la pluie en fouettant l'impériale. Soudain la diligence s'arrêta et des voix frappèrent confusément nos oreilles. Le conducteur avait engagé un colloque dont certains lambeaux tels que :—le pont est emporté, —vingt pieds d'eau,—on ne peut passer,—arrivaient jusqu'à nous, dominant la tempête. Puis un murmure s'ensuivit et une voix mystérieuse, partie de la route, lança le conseil suivant :

—Essayez chez Miggles.

Comme le véhicule tournait lentement, nous entrevîmes notre guide,

un cavalier qui disparut dans la pluie : nous étions sur le chemin conduisant chez Miggles.

Qui et où était Miggles ? Le juge, notre autorité, ne se rappelait pas ce nom, bien qu'il connût à fond le pays. Le voyageur virginien pensait que Miggles devait tenir un hôtel. Nous ne savions rien sinon que les inondations nous arrêtaient de tous côtés et que Miggles était notre rocher de refuge.

Après avoir pataugé dix minutes dans un chemin de traverse tortueux, à peine assez large pour la diligence, nous atteignîmes une porte barrée, verrouillée qui terminait une clôture de huit pieds de haut. Evidemment nous étions chez Miggles, évidemment Miggles ne tenait pas auberge. Le conducteur descendit et secoua la porte ; elle était bien fermée.

—Miggles ! oh ! Miggles !

Pas de réponse.

—Migg-ells ! continua le conducteur avec un courroux croissant.

—Miggles ! cria le messager d'un ton persuasif. O Miggy ! Mig !

Mais aucune réponse ne vint de Miggles, apparemment insensible.

Le juge, qui avait baissé une glace, mit la tête à la portière et commença une série de questions qui, si l'on y avait répondu catégoriquement, eussent éclairci tout ce mystère, mais que le conducteur esquiva en répliquant que nous ferions mieux de nous lever tous et d'appeler Miggles. Nous nous levâmes donc et criâmes Mig-

gles en choeur, puis chacun séparément, et quand nous eûmes achevé, un enfant de l'Ébarnie grimpé sur l'impériale hurla : " Maygells !" — ce qui nous fit tous rire. Tandis que nous rions, le conducteur dit : — Ecoutez !

A notre infinie stupeur, le choeur de Miggles était répété de l'autre côté du mur y compris le Maygells final et supplémentaire.

— Un écho extraordinaire, dit le juge.

— Allons, Miggles, finissons-en, et montre-toi, rugit le conducteur. Sois un homme, Miggles ! Ne joue pas à cache-cache ! Je ne plaisanterais pas à ta place, Miggles ! continua Yuba Bill, qui dansait frénétiquement dans l'excès de sa colère.

— Miggles ! continua la voix, ô Miggles !

— Mon bon monsieur Mighail ! insinua le juge en adoucissant autant que possible les aspérités du nom. Considérez combien il est inhospitalier de refuser un abri contre les intempéries de la saison à de faibles femmes. En vérité, cher monsieur... — Mais une kyrielle de Miggles terminée par un éclat de rire couvrit sa voix. Yuba Bill n'hésita pas davantage. Ramassant une grosse pierre, il abattit la porte et entra dans l'enclos avec le messenger. Nous suivions. Personne ne se montra. Grâce aux buissons de roses dont le feuillage ruisselant nous arrosait, nous pouvions, malgré les ténèbres, nous rendre compte que nous étions dans un jardin, voilà tout. Arrivés devant une construction de bois longue et irrégulière :

— Connaissez-vous ce Miggles ? demanda le juge à Yuba Bill.

— Non, et je ne me soucie pas de faire connaissance, dit sèchement Bill qui sentait la compagnie de diligences des pionniers insultée en sa personne par le Miggles absent.

— Mais, cher monsieur... repré-

senta le juge en songeant à la barrière forcée.

— Voyons, nous n'auriez peut-être pas tort de retourner attendre dans la diligence qu'on vous ait présenté ? Moi j'entre. — Et il poussa la porte de la maison.

Nous pénétrâmes, à la suite du conducteur et du messenger, dans une longue chambre éclairée seulement par les tisons d'un feu qui se mourait ; la flamme vacillante faisait ressortir les dessins bizarres du papier de tenture. Quelqu'un était assis dans un grand fauteuil près de la cheminée.

— Êtes-vous donc Miggles ? lui demanda Yuba Bill.

Le solitaire ne parla ni ne remua. Alors, Yuba Bill, courroucé, marcha sur lui et tourna la lanterne de voiture, dont il était armé, vers son visage. C'était un visage d'homme prématurément vieux et ridé, avec de très-grands yeux qui exprimaient la solennité gratuite que j'ai remarquée dans ceux d'un hibou. Ces grands yeux erraient de la figure de Bill à la lanterne et finirent par se fixer insouciamment sur cet objet lumineux.

Bill ne se contenait qu'avec effort.

— Miggles ! êtes-vous sourd ? Vous n'êtes pas muet en tout cas ! — et Yuba Bill secoua par l'épaule le vénérable étranger qui, sous nos yeux consternés, s'affaissa, réduit à la moitié de ses premières dimensions et à l'état d'un monceau de vêtements.

— Eh bien ?... le diable m'emporte ! dit Bill renonçant à la lutte avec désespoir.

Alors le juge s'avança et nous soulevâmes ces mystérieux invertébrés pour le remettre dans sa position originale. Bill et sa lanterne furent envoyés en reconnaissance au dehors, car il semblait impossible qu'un insecte vécût seul, et nous entourâ-

mes la cheminée. Le juge, qui avait reconquis son autorité et qui n'avait jamais cessé de déployer ses talents de conversation, nous faisant face le dos tourné au feu, s'adressa ainsi qu'il suit à un jury imaginaire :

—Il est évident ou que notre estimable ami ici présent se trouve dans cette condition décrite par Shakespeare comme celle de la feuille jaune et flétrie, ou qu'il est affligé de quelque abatement prématuré de ses facultés mentales et physiques. Quant à savoir s'il est réellement le Miggles...

Ici le juge fut interrompu par :—Miggles ! O Miggles ! Migglesy ! Mig !—piaillé avec les mêmes inflexions bizarres qui avaient déjà une fois frappé notre oreille. Nous nous regardâmes, un instant effrayés. Le juge en particulier quitta brusquement sa place, ayant remarqué que la voix semblait partir directement de son épaule. En effet, derrière lui, sur une planche, au-dessus du manteau de la cheminée, se tenait perchée une grosse pie qui passa immédiatement de la volubilité au silence sépulcral. C'était elle, à n'en pas douter, que nous avions entendue de la route, et notre ami du fauteuil n'était pas responsable de ce manque de courtoisie. Yuba Bill, qui repartit après les recherches inutiles, n'accepta l'explication qu'avec répugnance et continua d'observer le paralytique d'un air soupçonneux. Il avait trouvé un aîtri pour ses chevaux et rentrait dégouttant de pluie, toujours sceptique :—Il n'y a personne que lui à dix milles à la ronde et ce vieux sournois le sait bien !—Mais la foi de la majorité avait des bases sérieuses, on en eut bientôt la preuve, car à peine Bill avait-il cessé de grommeler qu'un pas rapide et le frôlement d'une jupe mouillée retentirent dans le vestibule ; la porte s'ouvrit ; avec un éclair brillant de ses dents blan-

ches, une étincelle de ses yeux noirs, et l'absence complète de toute cérémonie, de toute timidité, une jeune femme entra. Elle ferma la porte ; puis haletante s'y adossa :

—S'il vous plaît, je suis Miggles.

C'était Miggles, cette femme au regard vif, au visage opulent ! La robe d'étoffe bleue commune, toute trempée, se collait à des formes féminines dont elle ne parvenait pas à dissimuler la beauté. De sa tête brune, couronnée d'un surcil, jusqu'à ses petits pieds et à ses fines chevilles fourvoyés dans de gros souliers de garçon, tout était grâce. C'était Miggles se moquant de nous de la façon la plus joyeuse, la plus franche et la plus dégagée du monde !

—Voyez-vous, mes gars, dit-elle hors d'haleine, sa petite main appuyée sur son flanc, sans tenir compte de notre confusion qui ne trouvait pas de paroles, ni de la complète démoralisation de Yuba Bill dont les traits avaient pris une expression d'imbécillité extatique. Voyez-vous, mes gars, j'étais à plus de deux milles d'ici quand vous descendiez la route. J'ai pensé que vous pourriez bien vous arrêter ici, de sorte que j'ai couru tout le long du chemin, sachant qu'il n'y avait personne à la maison que Jim. et... et... je suis hors d'haleine... et c'est mon excuse.

Miggles enleva son chapeau de toile cirée d'un geste mutin qui fit jaillir sur nous une véritable ondée, essaya de repousser ses cheveux en désordre, laissa tomber deux épingles dans cet effort, éclata de rire et s'assit à côté de Yuba Bill, les mains croisées légèrement sur ses genoux.

Le juge se remit le premier et hasardait un compliment extravagant.

—Je vous prie de ramasser cette épingle à cheveux, dit gravement Miggles.

Une demi-douzaine de mains se

disputèrent l'honneur de remettre l'épingle à sa belle propriétaire. Miggles, traversant alors la chambre, fixa son regard perçant sur les yeux soleunels de l'invalidé qui répoullirent avec une expression dont nous ne les eussions pas crus susceptibles : la vie, l'intelligence semblèrent éclairer ce visage dévasté. Miggles rit encore,—c'était un rire singulièrement éloquent,—et de nouveau tounna ses yeux noirs et ses dents blanches vers nous.

—Cette personne affligée, commença le juge en hésitant, est donc...

—Jim, dit brièvement Miggles.

—Votre père ?

—Non.

—Votre frère ?

—Non.

—Votre mari ?

Miggles darda un coup d'oeil rapide où perçait le défi sur nos deux compagnes de voyage, qui, je l'avais déjà remarqué, ne partageaient pas l'admiration générale, et dit avec gravité :

—Non, c'est Jim.

Il y eut une pause embarrassante. Les dames se rapprochèrent l'une de l'autre. Le mari virginien contempla le feu avec persistance et son grand voisin parut tourner ses yeux en dedans pour y chercher du secours en cette circonstance critique. Mais le rire de Miggles qui était contagieux rompit avec silence.

— Allons, dit-elle, vous devez avoir faim. Qui me donnera un coup de main pour préparer le thé ?

Les volontaires ne manquaient pas. Quelques instants après Yuba Bill était occupé comme Caliban à porter des fagots pour cette Miranda, et le messager, à moudre du café. La tâche délicate de couper du lard en fines tranches m'échut. Le juge se chargea des conseils avec sa bonne humeur et sa volubilité ordinaires. Quand Mig-

gles, aidée par lui et par notre Irlandais de l'impériale, eut mis le couvert avec grand déploiement de faïence, nous étions tous fort gais en dépit de la pluie qui battait les vitres, du vent qui tourbillonnait dans la cheminée, des deux dames qui chuchotaient à l'écart et de la pie qui, du haut de son perchoir, continuait ses commentaires croassants et satiriques de leur entre-tien. A la lueur brillante du feu qui pétillait maintenant, nous vîmes que les murs étaient tapissés de journaux illustrés arrangés avec un goût et un discernement tout féminins. Le mobilier improvisé se composait de boîtes à bougies et de caisses d'emballage recouvertes de cotonnades éclatantes ou de peaux de bête. Le fauteuil de Jim n'était qu'une ingénieuse variation du tonneau à farine. Tous les détails de cette longue chambre basse nous parurent, d'ailleurs, pittoresques, en même temps que d'une propreté remarquable. Le repas fut un succès culinaire et de plus un succès d'esprit pour Miggles. Elle avait un tact rare pour guider la conversation, posant toutes les questions elles-mêmes, mais d'un ton de franchise qui éloignait la moindre idée de dissimulation de sa part, de sorte que nous parlâmes de nous-mêmes, de nos projets, du voyage, du temps et les uns des autres, de tout enfin sauf de notre hôte et de notre hôtesse. Il faut avouer que la conversation de Miggles n'était jamais élégante, rarement correcte et que parfois elle employait des expressions que notre sexe se réserve généralement l'usage. Mais elles étaient lancées avec un tel éclair des dents et des yeux, elles étaient suivies d'un rire — un rire particulier à Miggles — si franc et si honnête que l'atmosphère morale en était comme purifiée. Une fois durant le repas nous entendîmes un bruit pareil au frottement d'un corps lourd contre les murs extérieurs puis on gratta, on renifla derrière la porte.

—C'est Joaquin, dit Miggles en réponse à nos regards interrogateurs. Voulez-vous le voir ?

Avant que nous eussions répondu, elle avait ouvert la porte et nous montrait un jeune ours qui se dressa immédiatement sur ses branches, les pattes de devant pendantes dans l'attitude populaire de la mendicité en regardant Miggles d'un air d'admiration qui lui donnait la plus singulière ressemblance avec Yuba Bill.

—C'est mon chien de garde. Oh ! il ne mord pas ! ajouta Miggles comme nos deux voyageuses s'enfuyaient dans un coin. — N'est-ce pas, vieux ? continua-t-elle s'adressant directement au sagace Joaquin.

Je vais vous dire, mes gars, continua Miggles après qu'elle eut fait dîner puis remis à la porte "Ursa Minor", vous avez eu de la chance que Joaquin n'ait pas été à son poste quand vous êtes tombés ici.

Où était-il donc ? demanda le juge.

—Avec moi, mon Dieu ! Il trotte la nuit sur mes talons comme s'il était un homme.

Un instant tout le monde se tut, écoutant le vent et se représentant Miggles en route la nuit à travers les bois humides, escortée de son sauvage gardien. Le juge, s'il m'en souvient, dit quelque chose d'Uma et de son lion, compliment que Miggles reçut comme elle avait fait des autres, avec une gravité tranquille. Était-elle ignorante de l'enthousiasme qu'elle excitait ?

—L'adoration de Yuba Bill ne pouvait cependant passer inaperçue... — Je ne saurais le dire, mais sa franchise et sa liberté d'esprit, égales avec tous, humiliait cruellement les plus jeunes de notre bande. L'incident de l'ours n'ajouta rien en faveur de Miggles à l'opinion des personnes de son sexe ; le repas terminé, la froideur manifestée par nos deux compagnes devint telle que les branches de sa-

pins jetées sans cesse en sacrifice dans lâtre par les bras vigoureux de Yuba Bill ne pouvaient en triompher tout à fait. Miggles le sentit et déclarant tout à coup qu'il était temps de se reposer, proposa de conduire les dames dans la chambre voisine où se trouvait leur lit.

—Vous, mes gars, vous camperez ici de votre mieux, autour du feu, il n'y a qu'une chambre.

Notre sexe, le sexe fort, échappe généralement à l'imputation de bavardage et de curiosité. Cependant, je suis forcé de dire qu'à peine la porte s'était-elle fermée sur Miggles, nous nous rassemblâmes, chuchotant, ricant, échangeant nos soupçons, nos conjectures, mille jugements téméraires au sujet de notre hôtesse et de son singulier compagnon. Je crains même que nous n'ayons bousculé un peu le paralytique imbécile, qui se tenait comme un Memnon sans voix au milieu de nous, bayant à nos vains commérages avec la serene indifférence du Passé.

Au milieu d'une discussion animée, Miggles rentra, mais non pas la même Miggles qui quelques heures auparavant avait surgi comme une apparition éblouissante. Ses paupières étaient baissées et elle hésita un instant sur le seuil, une couverture pliée sur le bras ; Miggles semblait avoir laissé derrière elle l'intrépidité qui nous avait charmés d'abord ; s'avançant vers le fauteuil du paralytique, elle approcha un petit tabouret de ses pieds, s'y assit, s'enveloppa de la couverture, et, tout en disant : — Si cela vous est égal, camarades, comme nous sommes un peu encombrés, je passerai la nuit ici, — elle prit la main flétrie de l'invalidé dans la sienne, les yeux tournés vers le feu mourant. Un sentiment instinctif que ce n'était là qu'un prélude à des confidences, et peut-être quelque honte de notre curiosité, nous fit garder le silence. La pluie battait

encore le toit. Des coups de vent brusques ranimaient momentanément les tisons ; Miggles profita d'un intervalle où les éléments s'apaisèrent pour relever la tête, et, rejetant sa chevelure en arrière sur son épaule, nous posa cette question :

—Y a-t-il quelqu'un de vous qui me connaisse ?

Personne ne répondit.

—Rappelez-vous. J'habitais Marysville en 53. Tout le monde me connaissait, tout le monde en avait le droit. J'ai tenu le Polka Salon jusqu'à ce que je sois venue ici vivre avec Jim. Il y a six ans de cela. J'ai changé peut-être.

Elle était, je crois, déconcertée de n'avoir pas été reconnue. Se remettant à regarder le feu, elle resta quelques secondes sans parler, puis plus rapidement :

—Eh bien ! J'aurais cru que quelqu'un de vous devait me connaître. Il n'y a pas grand mal après tout. Voilà ce que je voulais dire : Jim (elle prit sa main dans les siennes en parlant), Jim me connaissait, lui, et dépensa beaucoup d'argent pour moi, tout ce qu'il avait, en somme. Et un jour, il y a eu six ans cet hiver, Jim entra dans ma chambre, s'assit sur mon sofa comme vous le voyez dans ce fauteuil et depuis ne bougea plus, sans secours, frappé ainsi d'un coup. Les médecins sont venus et ont déclaré que la cause de son mal était le genre de vie qu'il avait mené, — Jim aimait s'amuser, c'est vrai, jusqu'à la rage — et qu'il n'irait jamais mieux, et qu'il ne pouvait durer longtemps. Ils me conseillèrent de l'envoyer à l'hôpital de Frisco, car il n'était plus bon à rien et serait un enfant toute sa vie. Ce fut peut-être quelque chose dans les yeux de Jim ou peut-être encore parce que je n'avais jamais eu d'enfant, mais je dis : — Ma foi, non ! — J'étais riche alors, en plein succès... Des

messieurs comme vous, monsieur, venaient me voir, — je me retirai du jour au lendemain, et j'achetai cette maison-ci, à l'écart des routes, pour y installer mon enfant.

Elle avait, en parlant, changé lentement de position de manière à s'effacer dans l'ombre derrière la figure muette de l'infirmière, placée désormais entre elle et son auditoire ; Miggles le présentait ainsi comme une apologie tacite de ses actes. Silencieuse et inerte, cette figure parlait pour elle néanmoins ; égarée, foudroyée par la foudre divine, elle étendait autour de sa protectrice un bras invisible, et, cachée dans les ténèbres, mais tenant toujours sa main, la jeune femme continua :

—Longtemps, je ne pus prendre mon parti de la vie de ces pays-ci, car j'étais habituée à la compagnie et au plaisir. Aucune femme ne voulait m'aider et je n'osais me fier à un homme ; mais en faisant faire les grosses corvées aux Indiens, et venir ce qu'il nous fallait de la Nork York, nous nous en sommes tirés tant bien que mal, Jim et moi. Le docteur se rend chez nous de Sacramento par-ci par-là. Il demande des nouvelles du "baby" de Miggles, comme il appelle Jim ; quand il s'en va, il dit : — Miggles, vous êtes un brave cœur. Dieu vous bénisse ! — et je ne me sens plus si seule après cela ; mais la dernière fois qu'il est venu, il m'a dit en ouvrant la porte pour s'en aller : — "Savez-vous, Miggles, que votre "baby" deviendra un homme et fera l'honneur à sa mère ? Mais pas ici, Miggles, pas ici !" — Et il m'a semblé qu'il s'en allait triste...

La voix de Miggles et sa tête se perdirent complètement dans l'ombre.

—Les gens des environs sont de braves gens, poursuivit Miggles, se rapprochant un peu de la clarté du feu, après un silence. Les hommes rôdaient bien autour de moi dans le

commencement, mais ils ont fini par découvrir qu'on n'avait pas besoin d'eux, et les femmes sont bonnes... elles ne viennent jamais. J'étais seule, c'est vrai, jusqu'à ce que j'aie ramassé Joaquin dans les bois, là-bas, quand il était tout petit, et je lui ai appris à mendier son dîner ; et puis j'ai Polly, — c'est la pie, — les soirées se passent à l'entendre jacasser comme si on avait du monde, de sorte qu'il ne me semble plus être le seul être vivant du ranch. Et Jim que voici, dit avec son rire aimable la belle Miggles émergeant tout à fait de l'obscurité, Jim, — vous seriez émerveillé de voir tout ce qu'il comprend encore pour un homme dans son état. Quelquefois je lui apporte des fleurs et il les regarde aussi naturellement que s'il les connaissait, et quelquefois, quand nous sommes assis tous les deux, je lui lis ces choses sur le mur. — Ma foi ! reprit Miggles avec le même rire, je lui ai lu tout ce côté-ci de la maison cet hiver. Il n'y a jamais eu un homme pour aimer la lecture comme Jim.

—Pourquoi, demanda le juge, n'épousez-vous pas cet individu à qui vous avez dévoué votre jeunesse ?

—Parce que ce serait mal agir avec Jim que d'abuser ainsi de son triste état. Et puis, si nous étions mari et femme, je serais forcée de faire par devoir ce que je fais aujourd'hui de mon plein gré, voyez-vous, et nous le sentirions tous les deux.

—Mais vous êtes jeune encore et attrayante...

—Il est tard, dit gravement Miggles, et vous devriez déjà dormir tous. Bonne nuit, camarades.

Ramenant la couverture par-dessus sa tête, elle s'étendit à côté du fauteuil de Jim, la tête appuyée sur le tabouret où reposaient ses pieds et ne parla plus. Le feu s'éteignit lentement. Chacun de nous s'enveloppa de sa couverture en silence et bientôt il n'y eut plus d'autre bruit dans la

longue chambre, que celui de la pluie sur le toit et la lourde respiration des dormeurs.

Un peu avant le matin, je m'éveillai d'un rêve troublé. La tempête s'était dissipée, les étoiles brillaient, et, à travers les fenêtres sans volets, la pleine lune, s'élevant au-dessus des cyprès funèbres, regardait dans la chambre. Avec une compassion infinie, elle effleura le fauteuil et sembla baptiser d'une onde éblouissante la tête de la femme dont les cheveux, comme dans la belle et douce histoire évangélique, baignaient les pieds de celui qu'elle aimait.

Ce rayon prêta même une sorte de poésie à la rude silhouette de Yuba Bill, à demi appuyé sur le coude entre ce groupe et ses voyageurs, les yeux ouverts et montant la garde avec une patiente vigilance de sauvage. Puis je me rendormis et je ne m'éveillai qu'en plein jour, à la voix du conducteur qui, penché sur moi, faisait sonner dans mes oreilles :

—En voiture !

Le café nous attendait sur la table, mais Miggles était partie. Nous restâmes à errer dans la maison longtemps après que les chevaux furent harnachés ; elle ne revint pas. Il était évident qu'elle avait voulu éluder les adieux et nous laisser libres de partir comme nous étions venus. Ayant fait monter les dames en voiture, nous retournâmes prendre congé solennellement du paralytique, qui fut rétabli dans sa position ordinaire après chaque poignée de mains. Puis nous jetâmes un dernier regard autour de la longue chambre basse et sur le tabouret où s'était assise Miggles, avant de nous installer dans la diligence qui attendait.

Le fouet claqua, nous étions partis ; mais au moment d'atteindre la grande route, la main expérimentée de Bill ramena les six chevaux sur leurs jarrets en imprimant une furieuse se-

cousse à la diligence. Au sommet d'une petite éminence se tenait Miggles, les cheveux flottants, les yeux pétillants, un dernier adieu entre ses dents blanches. Elle agitait son mouchoir, nous lui répondîmes en levant nos chapeaux. Puis Yuba Bill, comme s'il eût craint quelque fascination nouvelle, lança ses chevaux à fond de train et nous retombâmes assis.

Nous n'échangeâmes pas un mot avant d'atteindre la North Folk où la

diligence s'arrêta devant l'hôtel de l'Indépendance. Alors, le juge ouvrant la marche, nous allâmes droit au comptoir.

— Vos verres sont-ils pleins, messieurs ? demanda le juge, ôtant cérémonieusement son chapeau blanc.

Ils étaient pleins.

— Eh bien ! A la santé de Miggles. Dieu la bénisse !

Peut-être Dieu l'avait-il déjà bénie. Qui sait ?

L'Enfant Prodigue de M. Thompson.

Nous savions tous que M. Thompson cherchait son fils, et un fils qui ne valait guère la peine d'être retrouvé. Qu'il fût venu en Californie dans ce seul espoir n'était un secret pour aucun de ses compagnons de voyage. La volubilité du bonhomme nous avait mis au courant de toutes les particularités physiques aussi bien que de toutes les faiblesses morales de l'enfant prodigue disparu.

— Vous parliez d'un jeune homme qui avait été pendu au Red Dog pour vol de "saucice", disait M. Thompson à un passager de l'avant. Vous rappelez-vous la couleur de ses yeux ?

— Noirs.

— Ah ! reprenait M. Thompson, consultant quelque mémorandum mental, les yeux de Charles étaient bleus.

Puis il s'en allait. Ce perpétuel interrogatoire avait excité l'humeur satirique qui dans l'ouest est prompt à tourner en plaisanterie tout principe ou tout sentiment trop souvent remis en jeu, et on se moquait volontiers de M. Thompson. Un avertissement gratuit concernant Charles et adressé aux géoliers, gardes-chiourmes, etc.,

circulait sous main ; chacun se rappelait avoir rencontré Charles dans de fâcheuses circonstances ; cependant, je dois à mes compatriotes de dire que, lorsqu'on apprit que Thompson avait attaché une assez forte somme à la réalisation de son projet chimérique, les plaisanteries ne se firent plus qu'à voix basse, et que rien de ce qui eût pu affliger un cœur paternel ou mettre en péril les profits vaguement espérés par les mauvais plaisants n'atteignit désormais ses oreilles. La proposition burlesque d'un M. Bracy Tibbits de former une compagnie en commandite pour le recouvrement de l'objet perdu obtint même quelques jours de succès sérieux.

A la surface, le caractère de M. Thompson n'était pas aimable. Son histoire, telle qu'il nous la raconta un soir, à dîner, prouvait qu'il savait être pratique et positif jusqu'en ses bizarreries. Après s'être montré âpre, dur et tyrannique tant qu'il fut jeune, après avoir enterré sa femme et amené son fils à s'embarquer, il fit, devenu vieux, une soudaine expérience de dé-

voition. — Cela m'a pris à la Nouvelle-Orléans, en 1859, nous dit M. Thompson, comme s'il eût fait allusion à quelque épidémie : "entrez par la porte étroite." Passez-moi donc les haricots !

Peut-être cette disposition naturelle à prendre la vie du côté pratique le soutenait-elle dans sa recherche apparemment désespérée. Il n'avait aucun indice qui pût le mettre sur les traces du fugitif, à peine une preuve qu'il existât encore. D'après le souvenir confus qu'il conservait du garçon de douze ans, il prétendait reconnaître l'identité d'un homme de vingt-cinq. Le bruit courut qu'il avait réussi. Comment s'y était-il pris ? C'était une des rares choses qu'il ne voulût point dire. Il y eut deux versions de l'aventure : d'après la première, M. Thompson, en visitant un hôpital, avait reconnu son fils sur un refrain chanté par un malade que le délire ramenait à son enfance. Cette version, qui donnait essor aux plus beaux sentiments de l'âme, fut immédiatement populaire, et, racontée par le révérend M. Gushington à son retour d'une excursion en Californie, s'imposa sans discussion. Comme nous adopterons l'autre version, qui est moins simple, nous n'insisterons que sur celle-là.

M. Thompson avait cessé de chercher son fils parmi les vivants et se livrait à l'exploration des cimetières, interrogeant avec soie les différents "hic jacet". A cette époque, il fréquentait assidûment la Montagne-Isolée, un sommet sinistre, naturellement blanchâtre, blanchi encore par les plaques de marbre au moyen desquelles San Francisco met à l'amerc ses citoyens décédés pour les retenir sous le sable turbulent qui refuse de les couvrir, et les défendre contre les vents persistants, furieux, qui s'efforcent de les disperser. A ce vent, le vieillard opposait une volonté non moins tenace ; son chapeau entouré

d'un crêpe fortement assujetti sur sa tête grise et dure, il passait les journées à lire tout haut les inscriptions funèbres. Les citations de l'Écriture lui faisaient plaisir, et il les corroborait à l'aide d'une Bible de poche.

— Celle-ci est tirée des Psaumes, dit-il une fois au fossoyeur qui travaillait.

L'homme ne répondit pas.

Sans se déconcerter, M. Thompson se laissa glisser auprès de lui dans la fosse ouverte, et, procédant à une interrogation plus pratique : — Avez-vous jamais, dans votre profession, rencontré Charles Thompson ?

— Le diable emporte Thompson ! répondit brièvement le fossoyeur.

— C'est possible, s'il n'a pas eu de religion, fit le vieillard en grimpaçant hors de la fosse.

Cette conversation avait mis M. Thompson quelque peu en retard. Lorsqu'il reprit le chemin de la ville, les lumières commençaient à briller au loin, et un vent impétueux que le brouillard rendait visible tantôt le poussait en avant, tantôt l'enveloppait dans un tourbillon à tous les coins de rues. Ce fut à l'un de ces coins de rues suburbaines qu'autre chose que le vent, quelque chose de non moins confus de forme, de non moins malveillant d'intention, bondit sur lui avec un juron et un pistolet chargé, en lui demandant sa bourse ; mais l'assailant échoua contre l'énergie singulière et le poignet d'acier du vieillard. Tous deux roulèrent par terre ; l'instant d'après M. Thompson était debout, tenant d'une main le jeune bandit à la gorge, de l'autre le pistolet, dont il s'était emparé.

— Votre nom ? dit-il en serrant ses lèvres minces.

— Thompson !

De la gorge, la main du vieillard glissa au bras de son prisonnier, mais toujours aussi ferme. — Charles Thompson, suivez-moi, dit-il après une

minute de réflexion, et il amena son captif à l'hôtel. L'explication qui eut lieu entre eux n'a pas transpiré ; tout le monde savait le lendemain que M. Thompson avait retrouvé son fils.

Il convient d'ajouter à cette aventure que rien dans l'aspect ni les manières du jeune homme ne la rendait vraisemblable. Il était grave, réservé, remarquablement beau, tout dévoué au père qu'il avait retrouvé. Il acceptait les responsabilités et les avantages de sa nouvelle situation avec un mélange de calme et de sérieux rare dans la société de San Francisco ; aussi quelques-uns méprisaient-ils cette qualité comme une tendance au caractère de "chanteur de psaumes," tandis que d'autres y voyaient un héritage du père et prophétisaient que le fils montrerait la même dureté en avançant dans la vie, mais tous s'accordaient à reconnaître qu'elle n'était pas incompatible avec le talent de gagner de l'argent, pour lequel père et fils étaient estimés.

Cependant, le vieillard ne paraissait pas être heureux. Peut-être la réalisation de ses vœux laissait-elle désespéré cet esprit pratique, qui désormais n'avait point de but ; peut-être, la chose est plus probable, avait-il peu de tendresse pour ce fils reconquis. L'obéissance qu'il exigeait lui était accordée de bon cœur, la conversion du pécheur paraissait être complète, et rien de tout cela ne le satisfaisait. En ramenant son fils égaré, il avait accompli tout ce que lui ordonnait le devoir religieux, et il ne lui semblait pas que cette œuvre eût été bénie. Perplexe, il relisait la parabole de l'enfant prodigue, qui l'avait guidé jusque-là, et découvrit un jour qu'il avait négligé de célébrer la fête de la réconciliation finale. Cette fête lui parut avoir la qualité d'un sacrement qui le rapprocherait de son fils : aussi, une année environ après le re-

tour de Charles, se décida-t-il à la célébrer.

— Invitez tout le monde, Charles, dit-il sèchement, tous ceux qui savent que je vous ai tiré des abîmes de l'iniquité, de la société des pourceaux et des femmes perdues. Invitez-les à manger, à boire, à se réjouir avec nous.

Le vieillard avait un autre motif, qu'il ne s'avouait encore que vaguement à lui-même. Sa belle maison sur les collines de sable lui semblait souvent vide, et souvent il essayait de reconstruire, d'après les traits sévères et réguliers de Charles, la figure du petit garçon, qu'il ne se rappelait que confusément dans le passé, mais à laquelle il pensait beaucoup. Depuis quelque temps, — menace de vieillesse et de l'enfantalage qui l'accompagne, disait-il. Un jour, il avait rencontré dans son grand salon d'apparat l'enfant d'un des domestiques, qui s'était aventuré en ces parages cérémonieux, et il l'eût pris dans ses bras, si le petit ne s'était enfui à la vue de cette figure rébarbative. Dans la foule de ses invités, n'aurait-il pas la chance de trouver une bru ? Et alors viendrait un enfant, un garçon qu'il pourrait élever et aimer comme il n'aimait pas Charles.

Nous fîmes tous de la soirée : les Smiths, les Jones, les Browns, les Robinsons vinrent aussi, tous possédés de cette verve, de cette gaiété animale qui a un succès presque général dans ce pays-ci, et n'est contenue par aucun respect pour celui qui nous reçoit. La position sociale des acteurs empêcha seule que le festin ne dégénérait en orgie ; même il arriva que M. Bracy Tibbits, habituellement remarquable par son entrain, mais qu'excitaient encore les yeux brillants des demoiselles Jones, se conduisait de façon à mériter une remontrance de M. Charles Thompson, qui s'approcha de lui en disant

avec un sourire tranquille :—Vous paraissiez souffrant, monsieur Tibbits ; permettez que je vous reconduise jusqu'à votre voiture. Pas de résistance, chéri, ou je vous jette par la fenêtre. De ce côté, monsieur, s'il vous plaît ; il fait horriblement chaud dans la chambre.—Inutile de dire qu'une partie de ce discours seulement parvint aux oreilles des autres convives, et que le reste ne fut jamais divulgué par M. Tibbits, qui regretta plus tard qu'une indisposition subite l'eût privé d'un spectacle amusant que la plus excentrique des demoiselles Jones appelait le bouquet du feu d'artifice.

Cet incident survint à la fin du souper : il était évident que M. Thompson avait fermé les yeux sur les nombreuses inconvenances dont se rendirent coupables les plus jeunes convives, absorbé qu'il était par les préparatifs d'un coup de théâtre. Quand la nappe fut enlevée, il se dressa tout debout et frappa impérieusement sur la table. Un rire étouffé qui éclata parmi les jeunes misses Jones devint épidémique de ce côté de la table ; Charles Thompson attacha sur son père un regard d'afflictive inquiétude.—Il va chanter une hymne.—Il va prier.—Silence ! il s'agit d'un discours ! disait-on tout autour de la salle.

Il y a aujourd'hui un an, mes frères et sœurs en Jésus-Christ, commença délibérément M. Thompson, il y a un an aujourd'hui que j'ai retiré mon fils de la société des pourceaux et des filles perdues (les rives cessèrent aussitôt). Regardez-le maintenant. Charles Thompson, levez-vous ! (Charles Thompson se leva au bout de la table.) Un an jour pour jour, et regardez-le maintenant.

Charles était seulement un bel enfant prodigue dans son habit de bal, un prodigue repentant à en juger par le regard triste et docile qu'il atta-

chait sur les yeux froids et durs de son père. Miss Smith, la plus jeune, émue au fond du cœur, fit vers lui un mouvement involontaire.

—Il y a quinze ans que j'ai quitté ma maison, dit M. Thompson, pour courir tous les mauvais chemins. J'étais moi-même un homme de péché, ô mes amis, un homme de colère et de rancune (amen ! dit miss Smith l'ainée) ; mais, Dieu soit loué ! j'ai vaincu la colère. Il y a cinq ans que je jouis de cette paix qui échappe à l'entendement humain. Possédez-vous cette paix, mes frères ?

—Non ! non ! murmuraient en choeur les jeunes filles, et l'enseigne Coxe, du sloop "Webbersfield," ayant ajouté :—Donnez-nous le mot d'ordre, s'il vous plaît !—M. Thompson répondit :—Frappez, et il vous sera ouvert !—Quand j'eus découvert l'étendue de mes erreurs et le prix de la grâce, je voulus partager ce bienfait avec mon fils. Pour cela, je le cherchai par mer et par terre sans faiblir. Je m'attendis pas qu'il revînt à moi, ce que j'aurais pu faire et être justifié encore par le saint livre ; je le cherchai sur son fumier, parmi les pourceaux et... (le reste de la phrase fut couvert par le froufrou de soie que produisirent plusieurs dames en se retirant). Des œuvres, mes frères ! J'ai pour devise : "Par leurs œuvres vous les connaîtrez..." Voici les miennes.

L'œuvre principale à laquelle M. Thompson faisait allusion avait pâli et regardait fixement depuis quelques secondes du côté d'une porte ouverte sur la véranda, où se tenait tout à l'heure une valetaille oisive, et que remplissait maintenant un vague tumulte. Au plus fort de ce tapage, un homme très-mal vêtu, sans doute pris de vin, s'arracha aux mains qui voulaient l'arrêter, et pénétra en chancelant dans la salle. La transition du brouillard et de l'obscurité du

dehors à l'éclat et à la chaleur de cet intérieur l'éblouissait évidemment. Saisi d'une sorte de stupeur, il ôta son chapeau bossué, le passa une fois ou deux devant ses yeux pour se remettre, et essaya, mais en vain, de s'appuyer au dossier d'une chaise. Tout à coup son regard errant tomba sur le visage péroré de Charles Thompson, et avec une faible lueur d'intelligence, un rire de fausse. Il s'élança, s'accrochant à la table, renversant les verres, pour se jeter au cou de l'enfant prodigue.—Charles, vieux gredin, comment vas-tu ? bé-gayait-il.

—Taisez-vous ! taisiez-vous ! disait Charles Thompson en s'efforçant de secouer l'étreinte amicale de cet hôte inattendu.

—Mais regardez-le donc ! continuait l'étranger indifférent à son angoisse et tenant toujours le malheureux Charles à bras tendu, avec une admiration pleine de tendresse, regardez-le donc, ce coquin-là ! Charles, Dieu me damne, je suis fier de toi !

—Sortez ! cria M. Thompson, qui s'était levé avec un regard menaçant de son oeil gris, Charles, osez-vous bien...

—Laissez-nous donc tranquille, vieux ! Allons, tiens ta langue. Charles, quel est ce vieux bouffi, hein ?

—Taisez-vous, malheureux ! Allons, buvez ceci !—Et Charles Thompson, d'une main nerveuse, remplissait de rhum un grand verre.—Buvez ceci, et allez-vous-en jusqu'à demain, jusqu'à... quand tu voudras, mais pas ce soir... Laissez-nous ! va-t-en !

Avant que le misérable eût pu boire, M. Thompson, pâle de rage, était tombé sur lui. Le portant à demi dans ses bras puissants, le traînant au milieu du cercle de ses hôtes épouvantés, il atteignit la porte, ouverte à deux battants par les domestiques, et allait le jeter dehors quand Charles, dressaillant soudain, s'écria :

—Arrêtez !

Le vieillard s'arrêta. Par la porte grande ouverte entraient le brouillard et la bourrasque.—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il, tournant vers Charles un visage terrible.

—Rien ; mais arrêtez ! pour l'amour de Dieu !... Je vous en supplie... ne faites pas cela !

Il y avait je ne sais quoi dans l'accent du jeune homme, peut-être dans le contact du vagabond qu'il entraînait. Une terreur vague scara le cœur du père.—Qui est cet homme ? murmura-t-il d'une voix rauque.

Charles ne répondit pas.

—Eloignez-vous tous ! hurla M. Thompson d'une voix foudroyante en écartant ses hôtes, qui se pressaient autour de lui. Charles, approchez ! Je vous ordonne, je... je... je vous supplie de me dire qui est cet homme...

Deux personnes seulement entendirent la réponse qui s'échappa faible et brisée des lèvres de Charles Thompson :—Votre fils !

Quand le jour se leva sur les pâles collines de sable, tous les convives avaient quitté la salle du banquet ; les lumières brûlaient encore faiblement dans les salons déserts, non pas déserts tout à fait néanmoins, car trois personnages se tenaient serrés les uns contre les autres dans un coin comme pour se réchauffer. L'un était étendu ivre-mort sur un canapé ; à ses pieds s'asseyait celui qu'on avait nommé Charles Thompson, et près d'eux, hagard et comme diminué de moitié, se courbait M. Thompson, les coudes sur les genoux, les mains pressées contre ses oreilles pour ne pas entendre la voix suppliante qui semblait remplir la chambre.

—Dieu saint, disait cette voix, que je n'ai pas eu la volonté de tromper. Le nom que je vous ai jeté ce soir-là était le premier qui me fût venu à l'esprit, le nom d'un homme que je

crovais mort, du misérable compagnon de ma honte. Et quand vous m'avez questionné, je me suis servi de ce que je savais de lui pour toucher votre cœur dans l'espoir d'obtenir ma liberté... uniquement, je le jure, uniquement pour cela ! Mais quand vous m'avez dit qui vous étiez, quand j'ai vu s'ouvrir devant moi une vie nouvelle, alors, oh ! alors... Monsieur, si j'étais affamé, nu, sans ressources quand j'ai voulu vous voler votre or, j'étais seul au monde, j'étais malheureux, j'étais désespéré, quand j'ai essayé de vous voler votre tendresse.

Le vieillard ne bougeait pas ; sur sa couche scampueuse l'enfant prodigue nouvellement retrouvé ronflait en paix.

—Je n'avais pas de père à réclamer, moi ; je m'ai jamais connu d'autre foyer que celui-ci. Je fus tout. J'ai été heureux... bien heureux.--

Il se leva, et se tint devant le vieillard :—Ne craignez pas que je surgrisse jamais entre votre fils et son héritage. Aujourd'hui je quitte cette maison pour n'y plus rentrer ; le monde est grand, monsieur, et, grâce à votre bonté, je sais maintenant comment on gagne honnêtement sa vie. Adieu ! Vous ne voulez pas prendre ma main ? Soit ! Adieu !

Il se détourna pour partir, mais, comme il atteignait la porte, revint brusquement, prit à deux mains la tête grise et la baisa deux fois.

—Charles !

Pas de réponse.

—Charles !

Le vieillard se leva effrayé, et se dirigea en chancelant vers la porte. Elle était ouverte. Il ne parvint jusqu'à lui que le tumulte d'une grande cité qui s'éveille, et dans ce tumulte les pas de l'enfant prodigue se perdirent pour toujours.

LA PAGE AUX LARMES.

—Vous aimez donc bien ce livre, mademoiselle Blanche ?

—Je l'adore, monsieur René !

—Et pourquoi ?

—Est-ce que je saurais vous le dire, moi ! Pourquoi aime-t-on les fleurs, les oiseaux, le printemps, la jeunesse ? Parce que ce sont choses jolies ! Eh bien ! j'aime ce livre sans doute parce qu'il dit ces choses, parce que, simplement, sans plraséologie et sans pose, l'auteur y évoque des sentiments tendres, des rêves doux, y place des mots qui vont droit au cœur !

—Tant que cela ?...

—Ne vous moquez pas, sceptique !

—C'est que vous vous enthousias-

mez, mademoiselle Blanche !... Je n'ai pas le droit d'être jaloux, mais, voyez-vous, il me semble que je le deviens un peu déjà !... Vous allez m'en vouloir peut-être ?

—Je ne vous en veux pas, mon ami. Mais vous ne pouvez et ne devez pas être jaloux. C'est un vilain défaut. Et vous me feriez beaucoup de peine, si plus tard...

La jeune fille, regardant René, s'arrêta.

La suite de sa phrase ne venait pas naturellement, parce qu'elle n'osait point achever.

Il demanda, souriant :

—Si plus tard ?...

Alors, elle jeta :

—Si plus tard vous le gardiez !

—Mais c'était pour plaisanter, ce que je disais là ! Voyons, vous n'allez pas prendre cela au sérieux ! Je vous laisserai toute liberté dans vos lectures, car je me doute pas que vous sachiez les choisir... Alors, ce roman ?

—Ce roman est de tous les romans que j'ai lus celui que je préfère... L'intrigue n'en est point compliquée, mais si vous saviez comme je la trouve intéressante, et comme certaines situations, certains sentiments y sont bien dépeints !... Si j'osais, monsieur René, je vous demanderais quelque chose.

—Osez, mademoiselle Blanche.

—Eh bien ! ce serait d'en lire avec moi un passage et de me dire ensuite si j'ai vraiment tort de le trouver si bien.

—J'accepte.

—Vraiment ?

—Vraiment !

Alors, la jeune fille, ayant ouvert le livre que depuis le commencement de son entretien avec le jeune homme elle tenait sur elle, continua :

—Voilà... Je prends une page quelconque, et je vais la lire... Écoutez.

Et d'une voix chaude, harmonieuse, elle commença :

“....Le seul mot que Jacques venait de prononcer semblait avoir autour d'eux impressionné toutes les choses.

Les roses de la tonnelle n'avaient plus le même reflet que tout à l'heure ; elles se penchaient un peu plus, comme lassées, refermées, pareilles à des paupières retombant sur des yeux qui ont vu trop de clarté.

Et, doucement, lentement, dans le grand silence épandu, Jacques répéta :

—Je vous aime !

Madeleine, comme au seuil d'un paradis merveilleux, savourait ces mots qu'elle souhaitait entendre depuis si longtemps et qui la troublaient jusqu'au fond de l'âme.

Il y eut un silence.

Enfin, sa bouche, à son tour, laissa tomber :

—Moi aussi, Jacques, je vous aime !”

La page se terminait par ce mot.

—N'est-ce pas que c'est charmant ? fit Blanche.

Un peu sceptique sans vouloir le paraître, arrêtant le sourire moqueur qui montait à ses lèvres, René répondit :

—Mais oui, c'est charmant !... Et tout le roman est ainsi ?

—Tout le roman ! fit-elle.

II

Quel psychologue expliquera jamais la cause de ces mots méchants, de ces jalousies absurdes qui, aux époques heureuses, jaillissent parfois du cœur et, pareils à de vénéreuses épines, produisent des blessures dont souvent on ne guérit jamais ?

Ce fut un de ces soirs orageux d'été où tout énerve, où l'on souffre sans savoir le motif de cette souffrance, qu'entre Blanche et René, dans ce même salon paisible où tant de fois ils s'étaient fait de doux aveux, que quelques propos aigres-doux furent échangés.

A propos de quoi ! Oh ! de bien peu de chose ! D'un cousin de Blanche, un jeune officier, venu le jour même, et que René, jaloux véritablement, quoiqu'il l'eût dit en riant à son amie, lui reprochait d'avoir embrassé.

Le mal ? Il n'y en avait point. La jeune fille avait fait là une chose toute naturelle.

Ce qui n'empêcha point René de lui adresser, à mots couverts, quelques reproches.

Fière et hautaine aussi, Blanche ne les accepta pas.

—Je ne me repens point, fit-elle ; en dépit de tout ce que vous pouvez alléguer, je ne vous demanderai point de

me pardonner pour une faute que je n'ai point commise.

—Ah ! c'est ainsi que vous le prenez ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! en ce cas, adieu, mademoiselle Blanche ; renonçons à notre rêve de bonheur !

—Adieu, monsieur !

Et il était parti.

Il est vrai qu'à la porte, il fut pris du désir de rentrer aussitôt.

Mais, l'amour-propre le piquant, il n'avait point obéi à la bonne inspiration ; il s'était obstiné dans sa résolution ; il s'était éloigné.

De son côté, la jeune fille s'était dit que cette fâcherie n'était point sérieuse, qu'il allait reparaitre, solliciter un pardon qu'elle lui accorderait bien vite.

Mais la grille du jardin s'était ouverte, puis refermée lourdement.

Alors, il lui sembla que c'était sur son cœur qu'elle était retombée, et elle se demanda si elle ne faisait pas un mauvais rêve.

Lorsque, vers le soir, sa mère, inquiète de ne point la voir, descendit au petit salon, elle la trouva assise, la tête cachée, sanglotant...

III

Souvent, depuis, elle avait pleuré à nouveau, relisant le livre aimé, surtout à la page inoubliable que l'on devine.

Car, son amour-propre lui durcissant un peu le cœur, René n'était plus revenu.

A plusieurs reprises, dans les rues de la petite ville où ils habitaient, il avait rencontré celle qui avait été sa fiancée, mais il s'était empressé de détourner la tête, paraissant ne point la voir.

Et elle souffrait atrocement de ce dédain.

Avait-il donc cessé de l'aimer ?

Non, car Blanche était son premier amour, et, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, on n'en arrache point aussi facilement de son cœur les vivaces racines.

René aimait donc toujours Blanche, mais son orgueil froissé demeurait le plus fort.

Et, pourtant, il souffrait beaucoup, lui aussi,—tellement que, à certaines heures, il avait été sur le point d'aller solliciter son pardon.

Deux mois se passèrent ainsi, deux mois douloureux pour les jeunes gens.

IV

Un soir, René se trouvait chez des amis communs à lui et à la famille de Blanche.

Il aperçut, entre les mains d'une jeune fille, un livre qu'il reconnut tout de suite.

C'était le roman dont sa fiancée, Blanche, lui avait lu une page, — ce roman qui avait été témoin des heures heureuses...

—On me l'a prêté, dit la jeune fille, répondant d'avance à la demande muette que faisaient des yeux de René.

Elle ajouta :

—Je viens de l'achever, et je trouve que c'est un livre fort beau.

—Oui, fit à son tour le jeune homme... Il y a déjà quelque temps que j'ai entendu parler de ce roman, et je voudrais le lire... Mais on me le trouve plus, paraît-il, en librairie ; l'édition est épuisée... Est-ce qu'il ne vous serait pas possible, mademoiselle, de me le prêter à votre tour pour quelques heures ? Cette nuit même je le lirai et je vous le rapporterai demain.

—Oh ! monsieur René, vous pouvez le garder plusieurs jours ; l'amie qui me l'a prêté attendra bien un peu...

—Merci, mademoiselle.

Et le jeune homme, d'une main qui

tremblait un peu, prit le livre, pendant que son interlocutrice ajoutait :

—Vous verrez que vous le trouverez des plus intéressants !

Aussitôt rentré dans sa chambre, René ouvrit le livre et le regarda.

De le toucher seulement, un frisson le secouait, car il revoyait le jour où pour la première fois, Blanche, — sa Blanche bien-aimée ! — le lui avait montré et l'avait ouvert à une page de tendresse exquise dont, pourtant, il s'était un peu moqué.

Cette page, il voulait la relire ; il lui semblait que cela calmerait la blessure qu'il sentait saigner au fond de lui-même.

Il parcourut les feuillets et retrouva vite celui qu'il cherchait.

Mais tout de suite, il remarqua qu'il était froissé, terni un peu, comme d'avoir été lu souvent, souvent ; et même par endroits, il y avait des marques blanchâtres, comme des traces de gouttes d'eau qui seraient tombées sur la page.

René songea.

Ces marques qu'il voyait avaient été faites par des larmes que la jeune fille, fidèle à son amour, avait versées en relisant la page favorite.

Pas une seconde René n'en douta.

Et toute la grandeur de sa faute, tout le poids de son injustice le frapèrent.

Ainsi donc, par lui et pour lui, Blanche souffrait et se désolait !

René était profondément remué. Doucement, il pencha la tête. Et ses lèvres, tremblantes, se posèrent sur le livre, là où les larmes étaient tombées, pendant qu'il murmurait :

—Blanche !... ma chère Blanche !..

V

Dès le lendemain, le jeune homme était introduit dans le petit salon qui ne l'avait pas revu depuis deux longs mois.

Il avait donné son nom à la servante et, le coeur battant, attendait.

La porte s'ouvrit.

Comme autrefois, mais toute pâle, Blanche parut.

Elle ne put rien dire, tant son émotion était intense.

René s'approchait.

—Blanche, dit-il, je viens vous demander de me pardonner le chagrin que je vous ai causé ; je viens vous demander si vous n'avez point oublié vos promesses ?

Le silence était si grand qu'on aurait pu entendre le coeur des deux jeunes gens battre à travers la faible cloison de la poitrine.

—Me pardonnez-vous ? reprit René ?

Alors, Blanche eut un élan :

—Oh ! oui, je vous pardonne, mon ami, et vous voyez bien à ma tristesse que je suis restée fidèle au passé !

Le jeune homme lui avait pris les mains.

—Merci ! murmura-t-il.

Faisant appel à toute son énergie, Blanche avait maintenant un sourire sur les lèvres.

—Mais, dit-elle, à quelles causes dois-je, après un si long abandon de votre part, l'honneur de cette visite heureuse ?

Alors, il tira de la poche de son pardessus le livre que Blanche avait prêté à son amie, et, l'entr'ouvrant à l'endroit marqué des pleurs de la jeune fille :

—La cause de mon retour, Blanche ? s'écria-t-il : c'est cette page sur laquelle vous avez versé vos larmes !

Paul BOURGET.

CHRONIQUE UNIVERSELLE

Ceux qui ont suivi le cours des événements, depuis un mois, sont encore à se demander pourquoi les Etats-Unis n'ont pas déclaré, plus vite, la guerre à l'Espagne.

Il n'y a rien d'inhumain à se poser cette question. Ce n'est pas par amour du sang versé, ni par le désir morbide d'assister, en spectateur, hors d'atteinte, à l'horrible spectacle de navires s'enfonçant dans l'abîme, avec leur cargaison humaine, d'armées décimées et tordues par la mitraille dévorante, de villes périssant sous une pluie de fer et de feu, que le monde se voudrait voir soulagé d'un fatigant cauchemar. C'est que la tension a été trop longue.

Depuis plus de deux ans, les Etats-Unis songent à la terrible éventualité. Ils l'ont préparée en lâchant la bride à leurs aventuriers, en tolérant les intempérances de langages, et en permettant l'insulte journalistique, systématique de leurs chauvins, à l'adresse de l'Espagne. Et après toutes ces vantardises, ces menaces et ces clamours de leurs "jingos", les Etats-Unis hésitent, au moment psychologique et conservent encore l'attitude de gens qui se demandent si c'est bien sérieux, cette fois.

Cette attitude des Etats-Unis, en une heure aussi solennelle, n'est pas de nature à relever leur prestige. Voilà des armées qu'ils convoitent Cuba, la perle des Antilles, voilà des années qu'ils en préparent l'annexion par de sourdes menées, et lorsque, comme le braconnier, en rupture des lois, ils se trouvent face à face avec le gendarme, ils attendent que celui-ci avance ou

recule, pour décider de la conduite à tenir. Ce n'est pas précisément glorieux, pour un pays qui se félicite sans cesse, de pouvoir de sa puissante langue, faire sortir de terre des légions tout armées, comme les fées, sous leur talisman, font se lever des épis mûrs.

Ce n'est pas glorieux pour les Etats-Unis, et c'est une fatigue pour les autres nations.

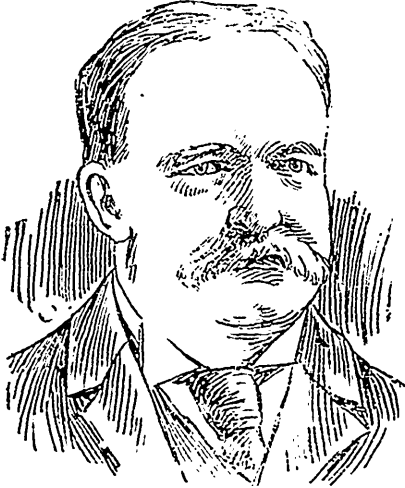
Enfin, que les Etats-Unis le veuillent ou ne le veuillent pas, la guerre est passée du domaine des possibilités dans celui des probabilités. Si le président McKinley hésite plus longtemps, ce ne seront plus les Etats-Unis qui jetteront le gant, mais l'Espagne. Autant vaudrait. La guerre aurait alors sa véritable physionomie, puisque les Espagnols ont plus de vingt "casus belli" contre les Etats-Unis.

En effet, l'heure est suprême.

Quand le premier magistrat d'une grande république rassemble, en conseil extraordinaire, dans sa résidence, le chef du département de la guerre les quatre présidents des commissions de la marine et du budget, du sénat et de la chambre des représentants, et le leader de la majorité dans l'assemblée populaire, il est évident que les circonstances doivent offrir une gravité et une urgence exceptionnelles, pour justifier une pareille dérogation aux précédents, et une si retentissante démarche. Par-dessus tout, quand des délibérations de ce corps d'élite, trié sur le volet, mis par le pouvoir exécutif en possession des renseignements les plus authentiques et les plus complets, sort la résolution de demander

au Congrès un crédit de 50 millions de dollars, en vue de la défense nationale, toutes les arguties ne sauraient empêcher l'opinion publique de conclure, à juste titre, que la guerre est à l'horizon et que les plus fermes amis de la paix reconnaissent l'obligation de

vènement quasi simultané du ministre Sagasta, en Espagne, et du président McKinley, aux Etats-Unis, et depuis l'échange de vues, qui précéda la mise à l'essai d'une espèce de "home rule" à Cuba ! Que l'on mesure surtout le chemin fait depuis que l'explo-



Hon. JOHN D. LONG,
Secrétaire de la marine des Etats-Unis.



Hon. RUSSELL A. ALGER,
Secrétaire de la guerre aux Etats-Unis.

préparer le pays à cette redoutable épreuve.

Ainsi donc, à cette heure, nous n'avons plus seulement affaires aux fantaisies, aux éblouissements de la presse "jaune" et de ces organes mensongers d'un chauvinisme aveugle. C'est la plus haute autorité nationale qui parle et l'aveu qui tombe de ses lèvres prend une importance nouvelle de la réserve et de la prudence que s'était longtemps imposées, à cet égard, un président, pénétré de ses responsabilités.

Voilà ce qui est fait pour inspirer les plus graves appréhensions. Que l'on mesure le chemin parcouru depuis l'a-

sion du "Maine" vint retentir si douloureusement dans le cœur de tous les citoyens des Etats-Unis, et encore, depuis que le gouvernement, les patriotes du Congrès et la presse respectable eurent opposé aux clameurs furibondes et aux perfides insinuations des amis plus ou moins désintéressés de Cuba, une infranchissable barrière de sang-froid et de calme, devant une critique situation.

Aujourd'hui, le pouvoir exécutif demande au Congrès des crédits de guerre et les représentants du peuple votent, sans marchander, la création de nouveaux corps d'armée. Tout cela ne peut finir que par la rupture entre le pays agissant et le pays visé.

Cette guerre, en dehors de son effet désastreux, sur l'économie du monde, peut avoir des conséquences particulières, aussi déplorables pour les Etats-Unis que pour l'Espagne. Les Etats-Unis triomphants sont exposés au césarisme, fléau de toutes les dé-

Et quel est l'état des esprits en Espagne. Dans cette patrie du Cid, le sang est vif, le tempérament belliqueux, l'âme altière, et si jamais la guerre devait disparaître de la terre, ce ne serait certainement pas là que le mouvement, en vue de ce règne pla-



Senor SAGASTA,
Premier Ministre d'Espagne.



Major MCKINLEY,
Président des Etats-Unis.

mocraties, l'Espagne vaincue peut être précipitée dans les convulsions d'une dernière révolution, qui serait la ruine irrémédiable de cet empire, sur lequel luisent encore les rayons refletés de la gloire passée.

Mais encore une fois, puisque la destinée avait marquée cette date de son doigt sanglant, il eût été plus glorieux, plus grand et plus humanitaire pour les Etats-Unis, de la devancer, en sauvant, par une plus prompt intervention, des milliers d'existences, déjà sacrifiées en une épouvantable hécatombe.

tonique et idéal, commencerait. Les guerres civiles, les soulèvements, les luttes de province à province, de ville à ville, de village à village, ont, pendant tout ce siècle, contribué à conserver dans le peuple espagnol, l'ardeur guerrière qui en fit, autrefois, le conquérant universel.

L'Espagne, malgré le délabrement de ses finances, malgré les vides créés, dans ses effectifs, par la guerre cubaine, peut mettre en ligne 600.000 soldats, disciplinés, braves jusqu'à la mort et prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang contre l'en-

nemi de la patrie. Une armée de 600,000 réguliers vaudra bien les 114.362 miliciens et les 10 millions de recrues à enrôler, aux Etats-Unis.

Les Espagnols furent les premiers de toute l'Europe à mettre en échec Napoléon Ier. et les généraux le la république voisine, dont pas un seul n'a encore commandé un corps d'armée, auront une chaude partie à jouer.

C'est bien le sentiment qui domine, en Espagne, et qui fait envisager, sans trembler, le dangereux conflit qui se prépare.

L'état d'âme de l'Espagne, le voici exactement défini, par l'un de ses premiers hommes d'Etat. C'est le peuple espagnol qui s'exprime par la bouche de M. Emilio Castelar, dans les lignes qui suivent :

"Le mouvement cubain est né dans un moment inopportun. Nous avons d'abord aboli la traite qui s'était maintenue si longtemps à l'écartre des lois internationales ; nous avons ensuite aboli l'esclavage ; les affranchis, qui restaient sous un doux patronat, obtinrent leur manumission. D'abord à Porto-Rico, grâce au dernier gouvernement d'Amédée de Savoie et au premier de la république ; ensuite à Cuba, grâce aux premiers gouvernements de la restauration, le servage disparut ; on reconnut aux nègres les libertés fondamentales et une considération sociale dont la race noire n'a jamais joui nulle part ailleurs. Des députés furent admis à représenter Cuba au congrès des cortès ; on décréta à Cuba la liberté de conscience, d'enseignement, de la presse, de réunion comme en Espagne. On présenta même aux Cortès un projet de gouvernement de l'île par elle-même. On décréta une grande mesure de transaction qui fut votée par tout le monde, depuis les républicains extrêmes jusqu'aux plus enragés carlistes. Nous étions en pleine évolution pro-

gressiste. Un peuple, qui pénétre dans ces voies, indiquées au progrès humain par la sociologie la plus avancée, a-t-il le droit de s'insurger ? Non, mille fois non ! On ne demandait aux Cubains aucun service militaire, on leur faisait payer le moins de contributions possibles ; ils avaient des mêmes droits naturels que le reste des Espagnols, ils étaient sur le point d'obtenir encore une participation plus grande dans leur propre gouvernement... et ils se soulèvent ! Une telle insurrection équivaut à un suicide !

"Il ne faut pas parler au peuple espagnol d'autre chose que de la guerre. Il veut combattre et il combattra jusqu'à son dernier anaravédis et jusqu'à sa dernière goutte de sang. Rien ne pourra l'écarter de cette voie et rien ne pourra l'empêcher de rétablir par les armes sa souveraineté combattue par les armes. Les Cubains, avec tout autre peuple que nous, auraient perdu par leur révolution ce qu'ils avaient gagné par une sage évolution. Mais le peuple espagnol est aussi résolu à être implacable pendant la guerre qu'humain et libéral après la victoire.

"On me dit que nous ne pourrions pas éviter un conflit avec les Etats-Unis. Dans ce cas ce sera de leur part une agression aussi criminelle que celle de Napoléon Bonaparte en 1808. Nous ne les avons pas provoqués. Leurs menaces, mais les avons recueillies avec le dédain d'une conscience tranquille ! Nous ferons tout notre possible pour éviter cette guerre, sans nous humilier devant la force ni souiller notre histoire par la moindre indignité.

"Mais si les Etats-Unis nous déclarent la guerre, nous soutiendrons notre bon droit envers et contre tous."

Voilà la pensée et le sentiment de l'Espagne.

L'impression générale, au sujet de cette guerre hispano-américaine, parmi les diplomates européens est que toutes les puissances sont, en principe, favorables au maintien de la domination espagnole, à Cuba, et contre l'indépendance forcée de cette colonie. Les puissances européennes sont aussi et par-dessus tout opposées à l'annexion ou à l'établissement du protectorat des Etats-Unis sur l'île. L'Angleterre, la France et la Russie, l'Autriche, particulièrement, dont la reine d'Espagne est une des royales filles, ne se borneront probablement pas à une simple démonstration, ou à des remontrances amicales aux Etats-Unis. L'Autriche et l'Allemagne sont déjà disposées à aller plus loin.

Enfin, dans cette guerre, les Etats-Unis pourront bien compter sur l'épuisement d'un adversaire, ni assez riche, ni assez nombreux pour tenir les hostilités longtemps, mais l'Espagne cherchera, par des coups audacieux et imprévus, à ruiner le commerce américain, et à détruire ses ports de mer, pour amener une paix honorable.

C'est l'avis de bien du monde que les Etats-Unis ne feront pas leur chemin à Cuba, en une promenade conquérante, et que, dans tous les cas, les fruits de la victoire ne pourront être descendus de l'arbre, sans l'intervention de la sentinelle européenne.

Pendant que l'annonce d'une guerre, en Amérique, émeut, avec autant d'intensité, tout le monde civilisé, le bruit persistant d'un conflit à main armée, en Europe, n'agite ni la bourse, ni l'opinion. L'Europe est toujours prête à la guerre; ce continent est toujours sous les armes. Toute sa population capable de porter un fusil, est dressée, disciplinée, en vue de la guerre de demain. Depuis un quart de siècle que dure cet état de choses, on s'est familiarisé avec le péril européen. Devant

les forces gigantesques, prêtes à s'entrechoquer, dans un cataclysme final, la grandeur même du danger rassure les esprits éclairés, et les nouvelles sensationnelles qui émanent, à intervalles réguliers, des cabinets qui les jettent, comme atouts, dans le jeu diplomatique, ou les laissent sortir de l'officine des journaux, en besoin de circulation, n'ont pas l'effet attendu.

La guerre, en Europe, est tout aussi proche et tout aussi éloignée qu'elle l'était il y a un mois, qu'elle l'était il y a deux, trois ou quatre mois. M. Prud'homme dirait que le navire européen "dansa" toujours sur un volcan, mais, pour l'observateur, ce bal pittoresque n'est que la continuation d'un carnaval qui ne finira pas avec le carême, mais durera aussi longtemps que l'appétit des nations absorbantes et conquérantes restera insatiable.

Quelques incidents cependant, assez graves, sont venus s'ajouter, durant la dernière quinzaine, à ceux que nous connaissons déjà, pour provoquer un nouvel intérêt aux affaires de Chine et d'Afrique. Après l'Allemagne et la Russie, la France est entrée bruyamment en scène, et, ces jours derniers, les chauvins de la presse anglaise parlaient, ni plus ni moins, que de bloquer les ports français, comme si les Anglais n'avaient qu'une excursion de plaisir à faire jusqu'aux côtes françaises de l'Atlantique et de la Méditerranée, et n'avaient pas à se frayer un passage à travers la flotte de haute-mer, la plus puissante après la leur, et une flottille de torpilleurs français, sur un champ de combat, où ces myrmidons des ondes ont la suprématie incontestable.

Les Anglais n'ont qu'à tenter l'aventure, s'ils tiennent à résoudre le problème d'une guerre navale fin de siècle; la France peut relever le gant, avec autrement d'assurance

que s'il s'agissait de se rencontrer pied à terre avec sa puissante voisine, l'Allemagne, qu'elle est pourtant plus en mesure que jamais de vaincre à armes égales.

Quoi qu'il en soit, la presse a l'usage à peine remise de l'émotion, aussi intense que surprenante, qu'elle avait témoignée à l'occasion des expéditions françaises, dans l'ouest de l'Afrique, a de nouveau retenti de plaintes sonores. Il a semblé, tout à coup, qu'on avait découvert, sur un autre point du monde, un nouvel incendie qui menace l'empire britannique tout entier. Aussi tous les journaux de Londres ont fait appel à l'énergie du gouvernement, le conjurant d'écarter les dangers qui paraissent sur le point de fondre sur le pays.

Que s'était-il donc passé ? Une dépêche de la Chine a été la cause de tout ce bruit. Le ministre de Russie et le chargé d'affaires de France, à Pékin, auraient protesté, contre l'emprunt chinois, dont l'Angleterre et l'Allemagne doivent fournir les fonds, en s'emparant de la douane chinoise, pour se garantir. La Russie et la France auraient demandé des compensations à la Chine ; la Russie, pour s'ouvrir un port libre aux confins septentrionaux de ses possessions asiatiques, la France, pour consolider davantage son empire du Tonquin.

Mais alors où serait le mal ? La France et la Russie ont tout autant le droit de prendre, au bon endroit, leur morceau de Chine, que l'Allemagne et l'Angleterre. L'Allemagne ne dit rien cependant, et pour cause, puisque c'est elle qui a donné l'exemple, en pillant, la première, ce pauvre John le Chinois. Et l'Angleterre n'a jamais montré assez de désintéressement et de philanthropie, dans sa

politique étrangère, pour qu'elle puisse assumer, avec convenance, le rôle de policière des nations et être prise au sérieux, dans sa crise hysterique ordinaire.

Maintenant que l'on jette un coup d'œil sur le reste du monde, on ne verra pas d'autres points noirs à l'horizon. L'Autriche a bien ses troubles intérieurs,—l'irritante question germanique et tchèque—mais elle est en paix au dehors ; l'Italie, depuis qu'elle a abandonné sa politique d'expansion coloniale, s'occupe de relever ses finances, fort maltraitées par sa mauvaise aventure de l'Abyssinie. À vrai dire l'Autriche et l'Italie tournent, comme de pâles satellites dans l'orbite du soleil allemand, dont le char, comme celui d'Apollon, erre quelquefois, dans sa course ténébreuse, suivant les frasques périodiques du nouvel Icare, "aux humeurs changeantes"—le capricieux et fantasque Guillaume IV.

De toute la situation envisagée généralement ou particulièrement, se dégage quand même, une perspective nette et claire pour le Canada. Les troubles et les guerres de l'étranger ouvriront, à son commerce, à son industrie et à son agriculture, des aperçus dont ils ne sauraient que profiter, si son effort correspond aux possibilités. L'émigration des vieux pays croîtra, le retour des Canadiens émigrés s'accroîtra, le travail productif sera paralysé, à côté de nous et devant nous,—au sud et à l'est. C'est à nos hommes d'État, à nos gouvernements, à l'initiative individuelle de saisir le moment, pour donner plus de mouvement à la vie nationale, et jalonner plus efficacement notre marche vers les grandes destinées.

PRIME AUX ABONNÉS

Tout abonné, qui paiera son abonnement d'avance à **La Lecture au Foyer**, pourra faire le choix d'un des morceaux de musique vocale ou instrumentale, mentionnés ci-dessous :

ROMANCES	Musique Instrumentale
Charité, J. Faure .. 50c	Les Castagnettes, H. Ketten.. 50c
Les Myrtes sont flétris, J. Faure..... 50c	Fleurs d'Oranges, G. Ludovic 50c
Parmi les fleurs " 50c	Myosotis Valse, C. Lowthian..... .. 50c
Bonjour, Suzon " 50c	Valse des Roses, E. Ketterer..... 50c
Valse espagnole, O. Metra 50c	Marche des Tambours, S. Smith 50c
Où voulez-vous aller ? C. Gounod..... 50c	Simple Aveu, F. Thomé..... 50c
Pensée d'Automne, J. Massenet..... 50c	Pierrot, " 50c
Je cours après le Bonheur, J. Massenet. 50c	Papillons Bleus, " 50c
Le Ciel a visité la Terre, C. Gounod 50c	Papillons Roses, " 50c
	Marche funèbre d'une Marionnette, C. Gounod 50c

Coupon de Prime de La Lecture au Foyer

Il sera fait une réduction de 20 0/0 sur toute commande d'un ou plusieurs morceaux de musique, chansonniers, recueils, etc., mentionnés dans l'annonce au verso de cette page, pourvu que cette commande soit accompagnée de ce coupon et du prix net.

Commande.....

Nom.....

Adresse.....

Montant \$.....

MUSIQUE

Instrumentale	Vocale
Air de Ballet, No 1—C. Chaminade 75c	Valse Espagnole—O. Metra..... 50c
Callirhœ—C. Chaminade 50c	Une Rose dans tes Cheveux — F. Pradines..... 25c
Si j'étais Roi—A. Adam..... 75c	Le Souhait—J. Massenet..... 25c
El Captan—J. P. Sousa..... 50c	La Grand'Mère—J. Mendès 25c
Le Flatteur—C. Chaminade 60c	Les Trois Maris—E. L'Huillier 25c
The Bride-Elect—J. P. Souza... .. 50c	La Chanson de Marinette--D. Tagliafico 50c
King Cotton—J. P. Sousa..... 50c	Le Credo du Paysan—R. Goublier 25c
La Fileuse—C. Chaminade..... 1.00	L'Enfant chantait la Marseillaise—L. Collin..... 35c
Handy Cap—G. Rosey 50c	Dans le Sentier—J. Massenet..... 35c
King Carnival—G. Rosey... .. 50c	Serenade du Passant—J. Massenet..... 35c
Chanson du bon vieux temps—G. Bachmann 60c	Les Rameaux—Faure..... 40c
Theo valse—E. Plouf..... 50c	Ensemble—A. de Villebichot..... 25c
Valse des fleurs—E. Ketterer 75c	Adieu !—Schubert 35c
Valse arabesque—Théo Lack..... 75c	Tes doux baisers—C. Chaminade..... 35c

REGUEILS

Royal Folio of Music, No 1... .. 75c	Ideal Folio of Music 75c
“ “ “ “ 2..... 75c	Royal Pearls Folio..... 75c
“ “ “ “ 3..... 75c	Sun Beam 60c
Royal Crown Folio of Music..... 75c	Ruby Series, No 1 à 7 chaque 25c
Coronet 75c	Jewels Library, No 1 à 5 chaque..... 25c
Imperial Folio of Music..... 75c	

Chansonniers, Papier à musique,
Cahiers pour copier la musique,
Plumes à copier la musique, Cordes de violon
Guitare, Benjo, Mandoline, Etc.

Commandes par la malle remplies avec soin
et promptitude.

T. A. LABOURIÈRE, Importateur de musique
 1877 rue Ste-Catherine, Montréal.